

MINISTÈRE DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE
UNIVERSITE ABOU-BEKR BELKAID - TLEMCEM
FACULTÉ DES LETTRES ET DES SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES



DÉPARTEMENT DES LANGUES ÉTRANGÈRES
SECTION DE FRANÇAIS
ÉCOLE DOCTORALE ALGÉRO-FRANÇAISE

MÉMOIRE
Pour l'obtention du
Diplôme de Magister en Sciences des textes littéraires

- THÈME -

**L'ÉVOLUTION DE LA PENSÉE SOCIALE ET
MORALE DE VICTOR HUGO**

Dans :

- Le dernier jour d'un condamné.
- Claude Gueux.
- Les misérables.

Présenté par :
MME MESLI AMEL
ép. **BELKHODJA**

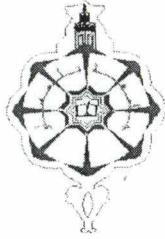
Sous la direction de :
MR HADJADJ-AOUL MOHAMMED

Les membres du jury :

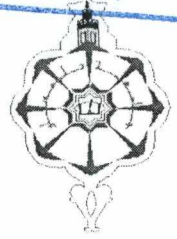
Mr Zoubir DERRAGUI. Professeur, Université de Tlemcen	: Président
Mr Mohammed HADJADJ-AOUL. Maître de conférences, Université de Tlemcen	: Rapporteur
Mr Boumédiene BENMOUSSAT. Professeur, Université de Tlemcen	: Examineur
Mme Batoul BENABADJI. Chargée de cours, Université de Tlemcen	: Examinatrice

Année Universitaire 2006-2007

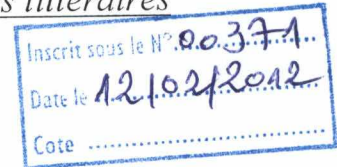
MINISTÈRE DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET DE LA
RECHERCHE SCIENTIFIQUE
UNIVERSITE ABOU BEKR BELKAID - TLEMCEEN
FACULTE DES LETTRES ET DES SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES



DÉPARTEMENT DES LANGUES ÉTRANGÈRES
SECTION DE FRANÇAIS
ÉCOLE DOCTORALE ALGÉRO-FRANÇAISE



MÉMOIRE
Pour l'obtention du
Diplôme de Magister en Sciences des textes littéraires



- THÈME -

L'ÉVOLUTION DE LA PENSÉE SOCIALE ET
MORALE DE VICTOR HUGO

Dans :

- *Le Dernier jour d'un condamné.*
- *Claude Gueux.*
- *Les Misérables.*

Présenté par :

Mme MESLI Amel
Épouse BELKHODJA

Sous la direction de :

Mr.HADJADJ -AOUL Mohammed

Les membres du jury :

- **Mr Zoubir Derragui.**
Professeur. Université de Tlemcen : Président.
- **Mr Mohammed Hadjadj-Aoul.**
Maître de conférences université de Tlemcen : Rapporteur.
- **Mr Boumédiene Benmoussat**
Professeur Université de Tlemcen : Examineur.
- **Mme Batoul Benabadji**
Chargée de cours. Université de Tlemcen : Examinatrice.



Année universitaire : 2006-2007

Remerciements

J'adresse mes plus sincères remerciements à mon directeur de thèse Mr Hadjadj-Aoul. Depuis le début de la rédaction de ce mémoire, il a été d'une grande disponibilité, il a su me guider et m'encourager. Ses remarques pertinentes ont su favoriser le bon déroulement de ce modeste travail.

J'ai l'honneur de remercier les membres du jury pour avoir accepté de juger ce mémoire. Je tiens à exprimer ici, ma profonde reconnaissance.

Je remercie également mes parents, mes beaux-parents ainsi que mes sœurs dont le support affectif m'a fourni un pilier moral. Les mots me manquent pour dire combien je leur suis reconnaissante.

Un tendre merci à ma mère, pour tout ce qu'elle m'a apporté et de m'avoir épaulé dans les moments les plus difficiles.

A mon adorable petite fille Meryem, pour le temps que je t'ai « volé » avec amour et tendresse.

Je tiens à remercier également de tout mon cœur, mon mari Nassim, qui a contribué à l'élaboration de ce mémoire.



INTRODUCTION

Introduction :

Ce serait certainement un défi de faire une analyse complète sur un auteur aussi renommé que Victor Hugo, dont l'œuvre embrasse un demi-siècle. Pendant sa longue carrière d'écrivain, il a expérimenté toutes les formes d'écriture, en tant que dramaturge, poète et romancier.

Pour entamer une étude approfondie d'un auteur aussi prolifique, il serait prudent de se limiter à un seul genre de sa production littéraire. D'emblée, nous avons décidé de privilégier le texte romanesque, puisque c'est le roman qui, avec la poésie, a contribué le plus au succès de Victor Hugo.

C'est grâce à la lecture des *Misérables* que nous avons été amenés à étudier de plus près la pensée sociale et morale dans le roman de Victor Hugo. En effet, nous avons lu *Les Misérables* ainsi que deux récits de jeunesse se rapportant à sa pensée sociale : *Le Dernier jour d'un condamné* (1829) et *Claude Gueux* (1834), qui sont des réquisitoires contre la peine capitale. Donc, nous nous sommes rendus compte que les thèmes de ces trois romans ne font qu'un, puisque la misère engendre le crime.

Ce qui nous a motivé également à choisir ce sujet, c'est essentiellement de chercher à découvrir l'évolution de la pensée sociale et morale de Hugo à travers ses deux romans de jeunesse ainsi que dans celui qui paraîtra plus tard *Les Misérables* (1862).

Qu'entendons-nous donc par la pensée sociale et morale de Victor Hugo ? Question importante dont la réponse nous permettra de définir l'objet de ce mémoire. Selon Hugo, le fait de ne pas dissocier les deux adjectifs « social » et « moral » est que, toute morale a une dimension socio-politique. La lutte pour la justice, contre la misère et contre la peine de mort, est autant sociale, même politique et morale.

La pensée sociale de Victor Hugo a des aspects multiples. Chacun de ces aspects correspond à une des phases de l'évolution de ses idées philosophiques, de ses expériences littéraires, sociales, politiques et religieuses.

Il illustre une nouvelle orientation de sa pensée, dans une œuvre littéraire qu'il intitule *Le Dernier Jour d'un condamné* où il aborde une question brûlante et d'actualité ; la peine de mort et ses causes morales et matérielles. Il entend par là, exercer une action sociale, étant donné la relation des questions sociales et politiques aux questions littéraires, à l'exemple de Chateaubriand, le grand modèle de sa jeunesse dont il lie totalement littérature et politique.

Chaque genre littéraire, chaque œuvre intégrale exprime un point de vue sur le monde ; un roman, une pièce de théâtre ou un recueil de poésies, peuvent défendre des thèses à caractère politique, social, philosophique, religieux, etc. C'est même le fond de sa conception de la littérature, et sans doute de la conception romantique de la littérature.

En effet, de nos jours, le nom de Victor Hugo est le plus souvent associé à son chef d'œuvre *Les Misérables*. Dans ce roman épique, écrit à l'âge mûr, toutes les préoccupations sociales et

politiques, telles que le souci de la justice, de l'égalité et de la compassion, trouvent leur plein épanouissement. C'est incontestablement la manifestation la plus développée et la plus complète de sa pensée. Toutefois, afin de mieux comprendre la singularité de Victor Hugo, et pour mieux apprécier l'ensemble de ses idées, il faut remonter dans le temps et examiner la période significative et formatrice durant laquelle il a écrit ses premiers romans.

Grossman souligne que les critiques parlent plus souvent de la pensée de Hugo lorsqu'elle atteint sa maturité, au moment où elle est raffinée, cependant, ils négligent le processus de sa formation et de son développement.

La voix de Victor Hugo deviendra forte, et plus convaincante au fur et à mesure que l'auteur élaborera sa philosophie sociale. Dès ses premiers romans, on décèle une prise de conscience du fait que l'écriture peut servir d'arme contre l'oppression. En effet, l'écrivain s'engage de plus en plus dans les questions controversées de l'organisation sociale.

Ainsi, notre étude a pour but de déceler, la pensée sociale et morale de l'auteur. Pour ce faire, nous nous proposons d'étudier deux de ses premiers récits *Le Dernier jour d'un condamné* (1829) et *Claude Gueux* (1834), ainsi que le roman qui paraîtra plus tard, *Les Misérables* (1862) – en rappelant que Hugo a rédigé la première version des *Misérables* intitulée *Les Misères* en 1845-. Ce regroupement est intéressant car on y décèle chez l'auteur la transition de la jeunesse à l'âge adulte.

Victor Hugo s'engage dans la situation sociale de son époque et les thèmes qu'il privilégie pendant cette période seront le but de notre étude. Il voit partout des exemples d'inégalité, de misère et de souffrance, ce qui l'amène à lutter contre ces abus sociaux.

A vrai dire, la souffrance du peuple commence à prendre une place beaucoup plus importante dans l'œuvre de Victor Hugo, et ceci, dès les bouleversements sociaux de 1832.

Tout au long de sa vie, le romancier devient un des plus grands défenseurs des droits des opprimés et son souci pour les misérables apparaît dès ses premiers écrits, il se fait même élire comme député afin de faire pression en faveur de l'abolition de la peine capitale et l'amélioration de la qualité de vie. Sa pensée refuse toute condamnation à tort pour les personnes démunies et tout manichéisme. Il s'engage ainsi dans une lutte contre l'injustice sociale, ayant trait en particulier au traitement des citoyens du peuple.

Les aspirations humaines se manifestent chez Hugo par une réponse aux maux sociaux empreinte d'émotion. Soucieux du bien-être du peuple, de la justice et de l'égalité dans la société, il se sert de sa plume pour défendre les droits des opprimés dans leur lutte contre la misère ainsi que les injustices dont le peuple souffre.

Le mouvement romantique visait en effet cet engagement dans la lutte collective en faisant valoir qu'un écrivain, comme le précise Victor Hugo, devait mettre son talent au service du peuple et de tous ceux qui ne savent pas s'exprimer. Selon l'esprit romantique, c'est la responsabilité d'un auteur qui est engagé en

qualité de porte-parole des faibles, des opprimés et des misérables. Pour cela, Hugo prend la parole en leur nom.

En effet, ses textes romanesques passent du divertissement à l'instruction, ils obligent le lecteur à remettre en question ses opinions sur le système pénal et la hiérarchie sociale.

Pour cela, nous allons à travers ce travail, œuvrer à faire apparaître ce qui fait l'originalité de ses romans et surtout leur modernité. Ainsi, on examinera par quelle voie, l'auteur a accédé à une maturité littéraire.

Pour cette raison, l'objectif de notre étude est de démontrer comment a évolué la pensée sociale et morale de Hugo à travers ses deux récits de jeunesse, jusqu'à sa célèbre épopée sociale *Les Misérables*.

Sur le plan méthodologique, notre travail se compose de trois parties qui seront divisés en chapitres. La première partie est divisée en deux chapitres ; dans le premier, nous essayerons de présenter Victor Hugo « l'homme », dans le second son œuvre, afin d'éclaircir sa pensée. Dans la deuxième partie, nous aborderons la question de la peine capitale, en nous appuyant sur les deux récits qui traitent le sujet. Le premier chapitre est consacré au premier roman : *Le Dernier jour d'un condamné*, le deuxième chapitre est consacré au second récit : *Claude Gueux*. Dans la troisième partie –qui constitue un unique chapitre–, nous traiterons l'autre thème auquel Hugo s'est consacré : le thème de la misère, à travers le troisième roman qui est son grand chef d'œuvre *Les Misérables*.

Nous allons ainsi examiner de près chacun de ces trois romans , afin de dégager l'essentiel des idées sociales et de retracer le développement et l'évolution de la pensée sociale et morale de Victor Hugo.



PARTIE I

Partie I : Victor Hugo : l'homme et l'œuvre.

Victor Hugo occupe une place importante et exceptionnelle dans l'histoire de la littérature française, d'abord, il domine le XIXe siècle par la durée de sa vie ainsi que par la fécondité de son génie et la diversité de son œuvre : poésie lyrique, épique et satirique, drame en vers et en prose, roman.

Pour cela, nous allons essayer de faire un bilan de sa vie en tant qu'homme et en tant qu'homme de lettres.

Chapitre I : L'homme.

1 – Enfance et jeunesse :

Victor voit le jour un 26 février 1802 à Besançon où le temps passé aux Feuillantines laissera au poète de chers souvenirs , le séjour fut interrompu par un voyage d'un an en Espagne en 1811, dont l'enfant précoce rapporte des impressions ineffaçables . Cependant le jeune écrivain commence à souffrir de la mésentente et de l'ambiance qui règne entre ses parents.

Mais que fut la vie de l'enfant avec ses frères ? *« quand ils avaient le père, ils n'avaient pas la mère : jamais les deux ! Jamais qu'un tronçon de famille - une idée était à peine formée qu'elle s'évanouissait, l'une chassait l'autre. Ce qui est la base de l'enseignement, ce qui est la vie : religion, idées, principes étaient sans cesse bouleversés ; ils allaient de l'affirmation à la négation, le roulis était continuel. »*¹.

(1) Henri Guillemin Victor Hugo par lui-même (1951) p9.

Dès ce moment, son ambition fut immense où à quatorze ans, il se serait dit : « *Je veux être Chateaubriand ou rien !* »¹. Peu importe la véracité du propos, on le devine en marche. Il place haut ses objectifs pour mieux les atteindre. Faire des sauts dans l'inconnu, lever la tête et les épaules, voilà Hugo. Pour se consacrer à sa vocation littéraire, il renoncera bientôt à des études de droit entreprises avec enthousiasme.

Victor Hugo, à cette époque, ne pouvait pas apprécier son père qui restait au loin, qu'il ne voyait plus et dont il trouvait les subsides insuffisants. Son parrain était mort, mais sa mère restait dévouée à sa mémoire.

Pour l'amour, les embûches ne manquent pas. Il s'est épris d'Adèle Foucher, une amie d'enfance. Victor se complaît en esclave et il idéalise sa future femme. Car Sophie, la mère, s'opposait au mariage. Sollicité peu après, son père Léopold donnera son consentement. Avant même les noces qui s'exécuteront le 12 octobre 1822, il existe un divorce des sentiments dans ce couple. Victor exige la passion ; il se voit répondre que « la passion est de trop ». À la différence de son père, Victor ne divorcera pas, mais il devra chercher ailleurs la plénitude amoureuse, et son épouse prendra de son côté un amant.

Le vingt-neuf janvier 1828 fut une date douloureuse pour le jeune écrivain, Hugo confie dans l'émotion : « *J'ai perdu l'homme*

(1) André le Breton, *La jeunesse de Victor Hugo* (1928) P34

qui m'aimait le plus au monde, un être noble et bon, qui mettait en moi un peu d'orgueil et beaucoup d'amour, un père dont l'œil ne me quittait jamais. »¹.

Hubert Juin a eu cette formule pour peindre à la perfection Victor Hugo, lorsque ce dernier perdit son père : « *C'est un homme arrivé qui est encore un enfant perdu* »².

Son mobile est une révolte grandissante contre la mort. Cette mort, il la connaît depuis l'Espagne, il la connaît dans sa famille en tant que fils et plus tard en tant que père avec le décès de sa fille Léopoldine.

Victor Hugo s'éteint le 22 mai 1885, son corps est assez joyeusement veillé par le peuple qui accompagnera le cercueil jusqu'au Panthéon aux cris « vive Hugo ».

2 – SON CARACTERE :

L'homme est moralement, assez médiocre : immensément vaniteux, toujours quêtant l'admiration du monde, toujours occupé de l'effet, et capable de toutes les petites choses pour se grandir, n'ayant ni crainte ni sens du ridicule, rancunier impitoyablement contre tous ceux qui ont une fois piqué son *moi* superbe et bouffi, point homme du monde, malgré cette politesse méticuleuse qui fut une de ses affectations, ce fut un grand artiste avec une âme très bourgeoise.

(1) André le Breton, *La jeunesse de Victor Hugo* (1928) P37

(2) *Ibid*

Victor Hugo est peu sensible. Il a la sensibilité des orgueilleux, cette irritabilité du moi hypertrophié que tous ses ennemis ont sentie. Il n'est pas tendre : quand il parle d'amour pour son compte personnel, il mêle un peu de sensualité très matérielle à la galanterie mièvre, à la rhétorique éclatante : il ne s'aliène pas assez pour connaître les grandes passions. De sa hauteur de poète pensif, il se plaît trop à regarder l'amour de la femme " comme un chien à ses pieds ".

Ce qu'il y a de meilleur en lui, c'est son attachement aux joies de la famille, son affection de père ou grand-père. Il a dit avec un accent pénétrant la douceur intime du foyer, la séduction ingénue des enfants. Il y a bien de l'ostentation, de la puérilité dans *l'Art d'être grand-père* ; ce grand-père exerce sa fonction comme un pontificat, avec une niaiserie solennelle qui dégoûte. Mais, dans *les Feuilles d'automne* et les premiers recueils, avec quelle simplicité charmante il parle des enfants ! En plus de son amour pour les enfants, il éprouve une grande pitié pour le peuple défavorisé.

Son immense chagrin est lorsqu'il eut perdu en 1843 sa fille Léopoldine et son gendre, nouveaux mariés, qui se noyèrent près du village à Villequier. Il dit son désespoir, ses souvenirs douloureux, ses appels au Dieu juste, au Dieu bon en qui il crut toujours, dans un livre des *Contemplations*, où la perfection du travail artistique n'enlève rien à la sincérité poignante du sentiment.

La sensibilité de Victor Hugo est donc assez limitée et presque toujours contenue, dirigée, refroidie par la préoccupation d'agrandir son personnage. En revanche, il a une puissance de sensation, une acuité rare des sens, et particulièrement du sens de la vue. Sa vision est une des plus nettes qui ne se soient jamais rencontrées chez un

rencontrées chez un poète. Son œil garde à la fois le détail et l'ensemble des choses. Il voit moins les couleurs que les reliefs, il est sensible surtout aux oppositions de l'ombre et de la lumière.

3- l'exil :

Après le coup d'État, ayant vainement tenté de soulever le peuple de Paris, en prononçant un violent réquisitoire contre les desseins dictatoriaux, pour Victor Hugo, un long séjour de dix-neuf ans va débiter d'abord à Bruxelles de 1851 à 1852 où il aborde la tâche la plus urgente ; stigmatiser le coup d'Etat, il rédige à cet effet un récit virulent, l'histoire d'un crime qui ne paraîtra qu'en 1877. Ses lettres, en tous cas, retentissent de dettes et de comptes.

Cependant, Il ne désespère pas d'écrire puisque la seule chose qu'il ait emportée avec lui de Paris, ce sont ses manuscrits et parmi eux, celui des Misères – qui deviendront plus tard Les Misérables -

En août 1852, Hugo se réfugie avec sa famille à Jersey où il compose et publie Les Châtiments dont il clame son mépris pour Napoléon III , son amour de la liberté et son espoir en des temps meilleurs. En octobre 1855, sous l'ordre du gouvernement anglais, il doit quitter Jersey, il s'installe à Guernesey, il y acquiert une maison d'hauteville-house qu'il ne quittera qu'en 1870, où son imagination vibrera au spectacle de la mer et des côtes de France.

« Je trouve de plus en plus l'exil bon. Il faut croire qu'à leur insu les exilés sont près de quelque soleil, car ils mûrissent vite. Depuis trois ans – en dehors de ce qui est l'art – je me sens sur le vrai sommet de la vie, et je vois les linéaments réels de tout ce que les hommes appellent faits, histoire, événements, succès,

catastrophes, machinisme énorme de la Providence. Ne fût-ce qu'à ce point de vue, j'aurais à remercier M. Bonaparte qui m'a proscrit, et Dieu qui m'a élu. Je mourrai peut-être dans l'exil, mais je mourrai accru. Tout est bien...je vis, je suis, je contemple. Dieu à un pôle, la nature à un autre, l'humanité au milieu. Chaque jour m'apporte un nouveau firmament d'idées. L'infini du rêve se déroule devant mon esprit, et je passe en revue les constellations de la pensée »¹ affirme-t-il dans Choses vues.

C'est le temps des multiples expérimentations graphiques, des recherches spirites, des grands recueils poétiques, des *Contemplations* à *La Légende des siècles* et aux *Chansons des rues et des bois*, des romans qui tiennent aussi de l'épopée, *Les Misérables*, *Les Travailleurs de la mer*, *L'Homme qui rit*.

L'aménagement de sa maison de Guernesey apporte une nouvelle dimension à son œuvre. Ces vingt années d'exil et de labeur solitaire seront la période la plus féconde et la plus haute de son génie.

Revenu à Paris de l'exil le 5 septembre 1870, élu à l'Assemblée Nationale qui siège à Bordeaux, Victor Hugo donne en pleine séance sa démission de député. Le proscrit de Guernesey jouit alors d'un prestige mondial, c'est l'époque la plus haute de la vie et de l'œuvre de l'auteur.

(1) Anne Ubersfeld, *Le roi et le bouffon* (2001) p.283.

4- La pensée de Victor Hugo :

Le romantisme est un courant qui met l'accent sur la sensibilité sociale et l'écriture du moi, de l'émotion et de l'imagination. L'esprit romantique favorise l'éclosion de l'individualité et le développement des sentiments, ce qui fait contraste avec la primauté accordée à la raison, du siècle précédent.

Alors que la période classique était caractérisée par les règles, la logique et l'ordre, c'est justement de ce cadre que Hugo ainsi que ses contemporains, les romantiques veulent se libérer. C'est ainsi que la révolte romantique s'attaque à tout ce qui nuit à l'homme, dans le domaine politique, social et moral.

Victor Hugo consacre un tiers de son œuvre à la politique, un tiers à la religion et le dernier à la philosophie humaine et sociale. La pensée de Victor Hugo, complexe et parfois déroutante, refuse toute condamnation des personnes et tout manichéisme, mais n'en est pas moins sévère pour la société de son temps.

A- la pensée politique :

En 1828, Victor Hugo écrit à J. Lechevalier ; « *concourons donc ensemble et tous...à la grande substitution des questions sociales aux questions politiques* »¹

Cette phrase capitale résume l'évolution de sa pensée, conforme à celle de son temps où il se livre à une attaque violente de la société de 1832.

L'écrivain se trouvait face à un conflit idéologique et politique dans sa cellule familiale puisque sa mère, Sophie Trébuchet, qui était

(1) Manuel des études littéraires françaises, XIX siècle(1957), p.232.

royaliste, a inculqué à ses fils le respect et le soutien de la monarchie, elle a prétendu qu'elle avait conspiré contre la république, et plus tard, contre Napoléon.

En même temps, Joseph Hugo, qui était général dans l'armée de Napoléon, est devenu associé de Joseph Bonaparte, le frère de l'empereur. Donc les idées de ses parents étaient en contradiction.

Si on remonte aux origines de la pensée politique de Hugo, on constate que c'est l'idéologie de sa mère qui l'emportait.

Donc, il se laisse peu à peu convaincre de l'intérêt de la démocratie (« J'ai grandi », écrit-il dans un poème où il s'en justifie). Son idée est que *« là où la connaissance n'est que chez un homme, la monarchie s'impose. Là où elle est dans un groupe d'hommes, elle doit faire place à l'aristocratie. Et quand tous ont accès aux lumières du savoir, alors le temps est venu de la démocratie »*¹.

Cependant, avec les années, il remet en question ses prises de position politique en fonction de son libéralisme croissant, il commence à se soucier des questions sociales et se rend compte que la monarchie reste indifférente à la souffrance des classes sociales inférieures, c'est ainsi qu'il modifie son adhésion politique.

*« Depuis 1827, sa sympathie pour les Bourbons s'était refroidie et il ne croyait plus en l'avenir de leur cause...il s'orientait vers un libéralisme qui plaisait mieux à son caractère et s'harmonisait mieux avec son libéralisme littéraire »*².

(1) Jean Pierre Beaumarchais, *Dictionnaire de littérature de langue française* (1984)p.1043

(2) J.B.Barrère, *Victor Hugo ; Connaissance des lettres* (1967) p.60

Réformiste, il souhaite changer la société, il dénonce violemment le système d'inégalité sociale. Il est contre les riches qui capitalisent leurs gains sans les réinjecter dans la production. L'élite bourgeoise ne le lui pardonnera pas. De même, il s'oppose à la violence si celle-ci s'exerce contre un pouvoir démocratique mais il la justifie à la déclaration des droits de l'homme contre un pouvoir illégitime.

C'est ainsi qu'en 1851, il lance un appel aux armes - Charger son fusil et se tenir prêt - qui n'est pas entendu. Il maintient cette position jusqu'en 1870. Le plaidoyer de Hugo en faveur de la fraternisation reste sans réponse. Alors le 17 septembre, il publie un appel à la levée en masse et à la résistance.

Hugo affirme : « *Toute ma pensée oscille entre deux pôles : civilisation révolution...La construction d'une société égalitaire ne saurait découler que d'une recomposition de la société libérale elle-même.* »¹

Parallèlement à son activité littéraire et artistique, Victor Hugo a une intense activité sociale et politique : il fut membre du Comité des arts et monuments, préside la Société des gens de lettres en 1840, élu à l'Académie française en 1841 et nommé pair de France en 1845 ; après la révolution de 1848, il est élu député à la Constituante, puis, en 1849, à l'Assemblée législative. Durant toutes ces années, ses discours sont autant de combats pour les droits de l'homme : abolition de la peine de mort, droit au travail, lutte contre la misère, pour la liberté de la presse, la condition féminine.

(1) Mahmoud Aref, *La pensée sociale et humaine de Victor Hugo dans son œuvre* (1979)p.188

B – La pensée sociale :

Dénonçant jusqu'à la fin la ségrégation sociale, Hugo déclare lors de la dernière réunion publique qu'il préside : « *La question sociale reste. Elle est terrible, mais elle est simple, c'est la question de ceux qui ont et de ceux qui n'ont pas !* »¹

Il n'est que juste aussi je crois, d'ajouter que l'amour collectif de l'humanité, des humbles, des misérables fut très réel chez Victor Hugo, parce qu'il donna à cette passion des expressions parfois bizarres et déraisonnables, parce que surtout elle servit fortement à son apothéose, qu'il l'exploita certainement pour sa popularité. Il ne faut pas méconnaître le vif sentiment de pitié sociale qui est antérieur en lui à sa conversion politique. Il estime de plus en plus que les problèmes sociaux, non seulement sont inséparables des problèmes politiques mais priment encore ces derniers.

C'est sur le sort des délinquants et des criminels que, par une préférence un peu romantique, il s'est d'abord penché. Bientôt il constata que la déchéance morale résulte de la misère matérielle, on le voit obsédé par la peine de mort en visitant des bagnes et des prisons, ce qui donne naissance à cette famille d'ouvrages, qui, commencé avec le récit *Le Dernier jour d'un condamné et* qui poursuit par la narration sobre et pathétique de *Claude Gueux* et doit s'épanouir dans le grand projet romanesque des *Misères*, première ébauche des *Misérables*.

Victor Hugo ne se contentait pas d'être poète ou conteur mais il affirmait des vellétés de réformateur social.

(1) J.B barrère, *Victor Hugo, Connaissance des lettres* (1967) p.46

Victor Hugo est jeune et sa voix est d'abord faible, toutefois elle deviendra progressivement plus forte, plus claire et plus rassurée au fur et à mesure que l'auteur élaborera sa philosophie sociale, ses textes romanesques passent du divertissement à l'instruction, ils obligent les lecteurs à remettre en question leurs opinions sur la hiérarchie sociale ainsi que le système pénal.

Hugo s'oriente vers l'exaltation de la fraternité humaine et du progrès social ; *Le Dernier Jour d'un condamné* et *Claude Gueux* sont des romans à thèse avec un message à faire passer et un but à atteindre. Nous pouvons constater qu'à partir de la publication du *Dernier jour d'un condamné* (1829), l'écrivain s'est engagé dans les questions sociales. Dans ce roman, il lance un appel pour un meilleur système juridique ; nous pouvons retracer la progression idéologique de l'auteur dans la mesure où il s'identifie de plus en plus avec les gens qui souffrent et avec ceux qui sont des victimes d'un système pénal injuste.

Dans ses romans, Hugo accorde beaucoup plus d'importance aux questions sociales et humaines qu'aux controverses politiques. Même lorsqu'il aborde ces dernières, il les pense non en politicien, mais en poète sensible et fort soucieux de résoudre les problèmes moraux et matériels qui pèsent sur la collectivité aussi bien que sur l'individu.

C – La pensée morale :

Lorsqu'il réclame l'abolition de la peine de mort, Hugo exprime constamment sa conviction que crimes et délits sont commis par « *pauvres diables, que la faim pousse au vol, et le vol au reste, enfants déshérités...je dis les choses telles qu'elles sont, laissant le*

lecteur ramasser les moralités à mesure que les faits les sèment sur leur chemin »¹

Pour cela, il réclame déjà un enseignement et un travail pour tous. Il déclare dans la préface du Dernier jour d'un condamné « vous auriez pu les rendre bons, moraux et utiles ».

Il est convaincu que l'un des moyens est l'instruction gratuite et obligatoire pour tous, « obligatoire au premier degré seulement, gratuite à tous les degrés...le peuple a besoin d'éducation pour échapper à l'animalité »².

Il évoque également dans Claude Gueux ; « si on éduque le peuple et si on le moralise, on n'aura pas besoin de lui couper la tête »³. En effet, il semble que Victor Hugo ait songé à apprendre, à lire au peuple pour simplement le moraliser et le faire patienter.

« donnez au peuple qui travaille et qui souffre, donnez au peuple, pour qui ce monde-ci est mauvais, la croyance à un meilleur monde fait pour lui, il sera tranquille, il sera patient, la patience est faite d'espérance »⁴.

Hugo accusait la société qui ne sait ni élever ni corriger l'homme. En aucun cas, ni le vol ni la peine de mort ne peuvent contribuer à la réparation de la faute commise en obligeant le détenu

(1) Victor Hugo : Claude Gueux (1995) P4

(2) Victor Hugo ; Le dernier jour d'un condamné (1970) P3

(3) Victor Hugo, Claude Gueux (1995)p6

(4) Ibid.

à un retour sur lui-même. Le condamné, obsédé par l'horreur de son sort, n'éprouve nul remords ; les hommes se dégradent, les valeurs se perdent, tout est perverti.

La dégradation physique et morale est inévitable, comme si le crime défiait la société et les solutions dérisoires qu'elle a trouvées à ses problèmes. De plus, la torture morale et psychologique, la peur et le désespoir ressentis sont sans doute pires que la douleur physique.

Victor Hugo voulait concilier l'art et la morale avec l'intérêt. pour cela, l'écrivain s'adresse aux penseurs en déclarant dans la préface du Dernier jour d'un condamné : « *Poètes, ayez toujours l'austérité d'un but moral devant les yeux* »¹.

Victor Hugo ne se souciait des questions sociales que dans la mesure où leur détérioration pouvait porter préjudice au progrès moral. Si après 1830, il s'attache davantage aux problèmes de la pauvreté et de la faim, c'est parce qu'il s'est rendu compte qu'ils étaient à l'origine de la déchéance morale. Nous tenons à dire que l'humanité de Hugo repose essentiellement sur les valeurs morales.

5 – Le génie de Victor Hugo :

Etroitement lié à son talent, le génie de Victor Hugo ne s'est pas révélé d'un seul coup, mais lorsqu'on considère l'ensemble de l'œuvre, c'est la puissance de ce génie qui frappe avant tout.

(1) Victor Hugo, Claude Gueux (1995)p14.

Jusque dans ses ouvrages en prose, Hugo est d'abord poète, et sa poésie est essentiellement lyrique et épique. Ces deux inspirations dominent même dans ses romans ainsi que dans ses drames.

Il a été l'artiste le plus conscient, le plus sûr de lui, il a toujours fait ce qu'il a voulu. Son exécution n'a jamais trahi sa conception.

La générosité et l'orgueil demeurent les caractéristiques de son fond moral. Hugo a atteint son maximum d'efficacité dans ces vingt années d'exil, d'un régime et d'un débit surveillé car il créait laborieusement et se corrigeait attentivement. Sa puissance tient à son imagination exceptionnelle et à sa sensibilité impressionnante, son imagination était surtout visuelle, comme l'a déclaré André Gide :

« ses yeux plongeait plus loin que le monde réel, mais ce monde réel sait quand il veut bien, le voir et le peindre admirablement »¹.

Une idée abstraitement insuffisante peut déterminer un sentiment efficace. Voilà par où l'œuvre de Victor Hugo est excellente et supérieure, il a des tendances énergiques et il agite en nous certaines angoisses sociales et métaphysiques. Dieu, l'inconnaissable, l'humanité, le mal dans le monde, la misère et le vice, le devoir, le progrès, l'instruction et la pitié comme moyens du progrès, voilà quelques idées centrales que Victor Hugo défend et qui sont comme des noyaux autour desquels gravitent toutes ses sensations. Ces idées hantent son cerveau : il ne les critique pas, il s'en grise.

Mais, au-delà du domaine littéraire, c'est aussi aux aspects humanistes et aux arts de notre siècle que Victor Hugo a su ouvrir tous les chemins de la création. Dans sa recherche d'un art totalement libéré

(1) Victor Brombert ; *Victor Hugo et le romain visionnaire* (1985) P32

des contraintes, il ne cesse de jouer de la perspective, des volumes, des contrastes, l'antithèse devient une façon de concevoir le réel ;

« le sublime appelle le grotesque, l'ombre appelle la lumière, le crime appelle l'innocence. Il abolit toute frontière entre le beau et le laid, le grand et le petit, entre le passé, le présent et le futur, entre le réel, l'irréel et le surréal, entre le fini et l'infini, entre le mobile et l'immobile, entre l'inanimé et le vivant. Il se fait maître du temps et de l'espace. Il faut bien se pénétrer dans cette idée que l'antithèse est la source de son inspiration »¹

On pourrait dire qu'il s'est accordé jusque vers 1840 au goût avancé de son siècle et qu'après il a dépassé le mouvement littéraire contemporain pour suivre sa propre évolution. Il a été le plus grand aventurier poétique d'un siècle qui en compte quelques-uns de taille et probablement, de toute la littérature française.

Victor Hugo a continué de susciter après sa mort, et encore aujourd'hui, des réactions exclusives. C'est le signe qu'il est bien vivant.

Gautier voit en lui un arbre immense, Sainte-beuve reconnaît avec répulsion que c'est « un homme qui a des facultés extraordinaires et disproportionnées ». Toutes ces images concordent pour suggérer l'idée de la puissance à ce qu'on est convenu d'appeler le génie français.

6 - Victor Hugo et le XVIIIe siècle :

Victor Hugo déclare dans son grand roman Les Misérables : « L'œuvre du dix-huitième siècle est saine et bonne ; les encyclopédistes, Diderot en tête, les philosophes,

(1) Anne Ubersfeld ; *Le roi et le bouffon* (2001) P258

les utopistes, Rousseau en tête, ce sont là les légions sacrées, l'immense avancée de l'humanité vers la lumière leur est due, ce sont les avant-gardes du genre humain allant aux points cardinaux du progrès, Diderot vers le beau, Voltaire vers le vrai, Rousseau vers le juste »¹.

Cette conception du « social » ayant pour fin l'amélioration de l'homme est très voisine de celle de certains écrivains du dix-huitième siècle et spécialement de celle de Jean Jacques Rousseau. Comme ses prédécesseurs. Victor Hugo entend réaliser le bonheur de l'homme, mais en procédant autrement.

Au siècle philosophique, on croyait que les problèmes moraux qui entravent le bonheur de l'homme sont dus à la mauvaise organisation de la société, on était convaincu par conséquent, que le bonheur n'est réalisable que si la société est logiquement organisée.

C'est pourquoi hormis Rousseau, les penseurs préféraient s'adresser beaucoup moins au cœur qu'à la raison. Quant aux romantiques, ils ont jugé que celle-ci est incapable de réaliser à elle seule le bonheur social et qu'il faut y joindre les nobles sentiments du cœur : la pitié, la charité entre autres et surtout l'amour du prochain.

Théoricien du romantisme de 1830, Victor Hugo a consacré la majeure partie de son œuvre romanesque à l'éloge des vertus attribuées aux sentiments, cela provient de sa croyance profonde à la bonté naturelle de l'homme, croyance chère à Rousseau.

Comme celui-ci, Victor Hugo préfère en tout les élans du cœur à la logique de la raison, c'est essentiellement dans les sentiments qu'il place les principes mêmes de la vie sociale et de la vie morale.

(1) Victor Hugo ; *Les Misérables* (1963) P386

Il a exploité en artiste cette idée au sujet de laquelle s'était engagée une grande polémique entre Rousseau et les encyclopédiques, à savoir que l'homme a un instinct qui, lorsque ses intentions sont bonnes, le guide vers le bien.

Cette idée consistant à soutenir que le cœur voit plus clair que la raison et que le sentiment devine le juste mieux que ne le fait la logique qui commande la conduite des héros hugoliens dits bons, c'est elle qui leur inspire les bonnes actions qu'ils accomplissent, avec tant de grandeur d'âme: l'exemple de Jean Valjean dans *Les Misérables*, lorsqu'il jouait le rôle de M. Madelaine, le maire de la ville. Tout cela amène le critique Aref à conclure « *qu'il y a un côté Rousseau dans Victor Hugo* »¹.

L'auteur des *Misérables* semble avoir été particulièrement séduit par le rôle fort important que Jean Jacques Rousseau accorde à la conscience : « *celui qui emploie sa conscience, dépense son âme et épuise sa vie pour bâtir le vrai, s'appelle Rousseau* »².

L'idée de la conscience, Jean Jacques Rousseau la formule en théoricien, alors que Victor Hugo la traite en artiste et en écrivain. L'auteur des *Misérables* évoque dans son roman que « *le réveil de conscience, c'est grandeur d'âme* »³.

Cette morale sentimentale nous amène inévitablement à aborder un thème cher à Rousseau et dont Victor Hugo s'est fait largement l'écho, à savoir celui de la bonté naturelle de l'homme.

(1) Mahmoud Aref ; *La pensée sociale et humaine de Victor Hugo dans son œuvre* (1979) P179

(2) *Ibid*

(3) Victor Hugo ; *Les Misérables* P537

La création de personnages bons mais rendus méchants par l'injustice sociale nous porte à croire que Hugo partageait cette idée rousseauiste qui a suscité et suscite encore tant de controverses. Dans ses romans de jeunesse par exemple, dès 1834, Victor Hugo fait de l'idée de la bonté naturelle, un des puissants arguments et contre l'injustice sociale et contre la rigueur inhumaine du code pénal.

Tous les criminels agissant par instinct et non par calcul, dont Hugo imagine les aventures, sont des hommes nés bons, habiles et intelligents, le plus célèbre de leurs ancêtres est certes Claude Gueux, ouvrier « fort bien traité par la nature », mais « fort mal traité par l'éducation », c'est-à-dire par la société.

Sur ce modèle, le romancier a créé le personnage de Jean Valjean, le héros des *Misérables*, lui aussi est un homme doué par la nature, mais qu'une société mal conçue le mène aux galères. Pour cela, il conclut que « le mal ne vient pas de l'homme qui au fond est bon »¹.

Enregistrons encore cette discordance entre la morale des écrivains du siècle philosophique et celle des romantiques, la première était une morale sociale qui ne tenait pas compte du bonheur de l'homme en tant qu'individu « *la vie intérieure n'est rien, la vie sociale est tout* »² écrit Diderot.

Alors que la seconde était plutôt une morale individuelle, elle provient de tout un courant intellectuel qui, sous l'influence de Rousseau, accusait la société civilisée d'avoir rendu l'homme malheureux.

(1) Victor Hugo ; *Les Misérables* P552.

(2) Mahmoud Aref ; *La pensée sociale et humaine de Victor Hugo dans son oeuvre* p.21

- La notion du Bien et du Mal :

Une telle complexité du mal a amené Kant à réfuter après avoir admis, le point de vue de Rousseau sur la bonté des dispositions naturelles de l'homme. Le philosophe allemand Kant s'oppose à la philosophie rousseauiste où il affirme que « *l'homme, à sa naissance, n'est ni bon, ni mauvais* »¹.

Il tend même à soutenir que l'enfant naît plutôt méchant que bon, c'est seulement plus tard qu'il prend conscience des notions du bien et du mal. Ainsi, agissant de sa propre volonté et de son propre jugement, « *l'homme est censé savoir ce qu'il fait* »²

Dans les annexes au discours sur la Misère, Victor Hugo se servira d'une didactique semblable : quand l'homme sera délivré de l'ignorance et de la misère. « *il sera libre, alors il sera bon ou méchant en connaissance de cause* »³. Ainsi, nous remarquons que dans son œuvre, les méchants font le mal par préméditation, les bons en revanche, font le bien par instinct.

(1) Mahmoud Aref ; *La pensée sociale et humaine de Victor Hugo dans son oeuvre* p.29

(2) et (3) *ibid*

Deuxième chapitre : L'œuvre.

Victor Hugo a su descendre des tribunes et de son bureau pour risquer le coup de feu. C'est aussi avec sa chair qu'il a pu modeler l'avenir. Il a donné au peuple, aux misérables, le respect de soi-même, le courage et la détermination. Fixés les buts, il restait à les atteindre.

Ce poète engagé sur tous les fronts - trop penché sur son nombril, selon Baudelaire - a vu se réaliser un miracle avant de mourir : l'univers entier, ou presque, l'a aimé. Un siècle a passé. L'œuvre ne perd rien de son éclat. Victor Hugo est une totalité, lui-même l'affirme : « *l'ensemble de mon œuvre fera un jour un tout invisible, je fais une bible, non une bible divine, mais une bible humaine, un livre multiple résumant un siècle, voilà ce que je laisserai derrière moi...j'existerai par l'ensemble, on ne choisit pas telle ou telle pierre de voûte* »¹.

Totalité du projet, tout dire, mais aussi totalité du destinataire ; tout dire pour tous et tout dire de toutes les façons possibles. On comprend à la fois comment on a pu dire que la poésie moderne datait d'après Hugo. Pour tous, Victor Hugo est le poète mais il a écrit peut-être le plus grand roman du XIXe siècle *Les Misérables*. Et dans le domaine du théâtre, il est un novateur.

Il faut remarquer également que l'écriture de Hugo transcende la distinction des genres, faisant poésie de tout et inscrivant à l'intérieur du verbe poétique le monde réel, l'histoire, le moi et les hommes.

(1) André Bellesort ; Victor Hugo, *essai sur son œuvre* (1930) P26

1- Apprentissage littéraire et débuts dans la vie :

Encouragé par sa mère, il apporte beaucoup de méthodes à l'organisation de ses débuts littéraires. A seize ans, en 1818, Hugo embrasse la carrière du journalisme, elle lui a donné la possibilité de vivre, de son travail d'écrivain, lui montrant le chemin d'une indépendance non seulement matérielle mais aussi morale.

En 1819, il fonde avec ses frères, le Conservateur littéraire dont le titre est un hommage au journal de Chateaubriand, « Le Conservateur », puisque ce dernier représentait pour Victor Hugo un modèle, en citant sa célèbre expression ; « je veux être chateaubriand ou rien ».

Le Conservateur littéraire qui est un organe polémique, fait siennes certaines options, en faveur de ce qu'on appelle déjà le romantisme et en faveur du théâtre et du roman, de là, polémique contre les nouveaux hommes politiques, les libéraux en particulier ; c'est un apprentissage de la satire dont le Hugo de la maturité se souviendra.

La publication de la revue, se poursuit jusqu'en mars 1821, dont ce journal est d'abord l'affirmation par la pratique des pouvoirs de la littérature. Sa fondation répondait au ferme propos de se lancer dans le monde littéraire et à la nécessité de publier ses poésies. Dès lors, Hugo s'initie aux tâches variées : critique littéraire, dramatique, artistique, roman. Sainte-Beuve affirmait que le jugement de Hugo se formait dans un style soigné malgré son âge précoce.

Ce mélange de gravité, de pudeur et de passion d'un jeune homme précocement mûri par le drame familial, qui se dénoue bientôt par la mort de sa mère en juin 1821 éclate dans son œuvre. Ce qu'il veut c'est l'amour, la puissance et la gloire. L'année 1822 voit apparaître son premier recueil de poèmes *Les odes*, qui deviendront *Odes et Ballades*, Hugo amorce également une carrière de romancier, il collabore à la

Muse Française et fréquente des salons. C'est alors qu'il s'engage prudemment sur la voie du romantisme, déclarant qu'il n'est ni classique, ni romantique, mais conciliateur.

Il a toujours protesté contre la qualification de romantique, le romantisme n'a pas signifié pour lui autre chose que liberté, et il affirme ; « *le romantisme n'est à tout prendre que le libéralisme en littérature...la liberté dans l'art, dans la société, voilà le double but auquel doivent tendre tous les esprits logiques* »¹

2- La poésie :

Dans la préface des *Odes* Hugo affirme ; « *La poésie, c'est tout ce qu'il y a d'intime dans tout* »², c'est déjà une formule et la première pierre du lyrisme est ainsi posée. L'année suivante, en 1823, apparaît une fermeté de conviction peu commune : « *Il faut toujours parler comme si l'on devait être entendu, écrire comme si l'on devait être lu, et penser comme si l'on devait être médité.* »³.

L'année d'après, cette vue politique est accordée à la poétique : « *Ce n'est pas un besoin de nouveauté qui tourmente les esprits, c'est un besoin de vérité et il est immense.* »⁴.

(1) J.B.Barrère ; *Connaissance des lettres* (1967) P35

(2) Horville Robert, *Anthologie de la littérature française XIX siècle*, (1994) p182.

(3) et (4) *Ibid.*

Les ballades qu'il joint aux odes en 1826 relèvent surtout d'une inspiration pittoresque, le plus intéressant dans cette suite de poèmes est la volonté de grandeur ; sublime du ton, présence biblique de Dieu à l'intérieur de l'histoire humaine, majesté de la thématique ; un Hugo visionnaire est déjà à l'œuvre et la volonté, ou la nostalgie, du dire prophétique s'affirme :

On dit que jadis le poète

Savait à la terre inquiète

Révéler ses futurs destins.¹

A partir du moment où la mutation politique de Victor Hugo s'opère, il lui faut prendre ses distances par rapport à la politique immédiate, *Les Orientales* marqueront sa nouvelle orientation, le souci du public est là, la tendance pittoresque s'épanouit dans ce recueil, Hugo semble choisir l'art pour l'art, « *tout est sujet, tout relève de l'art, tout a droit d'être cité en poésie, le poète est libre* »².

« Génie lyrique, être soi, génie dramatique, être les autres » écrit Victor Hugo³. Mais comment, étant soi, dire à la fois le monde et soi-même ? C'est la question que posent les quatre recueils de ce qu'on va appeler la première maturité ; *Les Feuilles d'automne*, *Les Chants du crépuscule*, *Les voix intérieures*, *Les rayons et les ombres*..

(1) DECOTTE GEORGES / DUBOSCLARD Joel , XIX siècle itinéraires littéraires(1957) p 365.

(2), (3)et (4) *ibid*

Dans *Les Feuilles d'automne*, Hugo dit sa pitié pour « les mille objets de la création qui souffrent autour de nous »¹ et célèbre la charité pour les pauvres, il nous confie également ses joies de père.

Dans *Les chants du crépuscule*, il déclare, « la société attend que ce qui est à l'horizon s'allume tout à fait ou s'éteigne complètement »² ainsi la note qui domine dans le recueil ; « c'est cet étrange état crépusculaire de l'âme et de la société dans le siècle où nous vivons, c'est cette brume au dehors, cette incertitude au-dedans »³, cependant, Hugo est de ceux qui espèrent.

Le recueil, *Les rayons et les ombres* révèlent une réflexion plus profonde sur sa propre mission et une inspiration plus largement humaine.

« Savoir, penser, rêver, tout est là » ces derniers mots annoncent les poèmes de l'exil qui sont *les Châtiments*, *Les Contemplations* ainsi que la grande épopée, *La Légende des siècles* ; *Les Contemplations* sont à l'œuvre lyrique de Hugo, ce que *Les Misérables* sont à œuvre romanesque, Hugo affirme que *les Contemplations* sont la mémoire d'une âme, ce recueil retrace l'itinéraire moral et spirituel du poète pendant un quart de siècle avec par exemple la rupture tragique de sa fille Léopoldine.

C'est dans le Livre III, que Victor Hugo relate la misère sociale et morale dont il est témoin. Ici, il dénonce les scandales, la guerre, la tyrannie, la peine de mort. Ailleurs, il évoque la misère des sociétés modernes.

(1) Horville Robert, Anthologie de la littérature française XIX siècle, (1994) p182.

(2) et (3) *Ibid.*

Ce livre s'achève par un grand poème qui décrit la contemplation du poète tenant par la main son enfant et sondant avec elle le mouvement des astres.

Enfin, le recueil épique de l'humanité, *La Légende des siècles*, dont Le premier titre était Les petites épopées. Hugo a ensuite changé de titre.

« J'écris tout simplement l'humanité, je veux la peindre sous tous ses aspects, lesquels se résument en un seul et immense mouvement d'ascension vers la lumière »¹ écrit-il.

Dans un de ses poèmes qui s'intitule Les pauvres gens, Victor Hugo décrit la détresse et la pauvreté des gens en évoquant la faim, le froid, donc la misère :

L'homme est en mer.

*Depuis l'enfance matelot,
Il livre au hasard sombre une rude bataille.*

Pluie ou bourrasque, il faut qu'il sorte, il faut qu'il aille,

*Car les petits enfants ont faim. Il part le soir Quand l'eau profonde
monte aux marches du musoir.*

*Il gouverne à lui seul sa barque à quatre voiles. La femme est au logis,
cousant les vieilles toiles, Remmaillant les filets, préparant l'hameçon,
Surveillant l'âtre où bout la soupe de poisson, Puis priant Dieu sitôt que
les cinq enfants dorment.*

Lui, seul, battu des flots qui toujours se reforment, Il s'en va dans

(1) Henri Guillemin ; Victor Hugo par lui-même (1951)p.69

l'abîme et s'en va dans la nuit.

Dur labeur ! tout est noir, tout est froid; rien ne luit.

Elle songe, elle rêve. — Et tant de pauvreté !

Ses petits vont pieds nus l'hiver comme l'été.

Pas de pain de froment. On mange du pain d'orge.

Ô Dieu ! le vent rugit comme un soufflet de forge,

Ô pauvres femmes

De pêcheurs ! C'est affreux de se dire : Mes âmes,

*Père, amant, frère, fils, tout ce que j'ai de cher, C'est là, dans ce chaos !
mon cœur, mon sang, ma chair ! Ciel ! être en proie aux flots, c'est être
en proie aux bêtes.*

*Oh ! songer que l'eau joue avec toutes ces têtes, Depuis le mousse enfant
jusqu'au mari patron, Et que le vent hagard, soufflant dans son clairon,
Dénoue au-dessus d'eux sa longue et folle tresse, Et que peut-être ils sont
à cette heure en détresse. ¹*

Une idée philosophique et sociale soutient chaque recueil : Dans ce passage, il y a une affirmation de Dieu ou de la justice, la dévotion au peuple, haine du roi et du prêtre. Le recueil, complété par deux publications postérieures, forme comme une revue de l'histoire de l'humanité, saisie en ses principales époques ; c'est une suite de larges tableaux ou de drames pathétiques, où s'expriment les croyances morales du poète. Toutes ces épopées symboliques non historiques, sont réellement des mythes où les formes de la réalité, imaginée ou vue, ancienne ou contemporaine, s'ordonnent en visions grandioses et fantastiques.

(1) Daniel Mornet ; Histoire de la littérature et de la pensée Française (1924) p.238

Il a laissé à comprendre que la poésie était sans limites. Car la fonction de la poésie, c'est de transmettre une expérience pour tous les hommes de tous les pays et de toutes les époques.

3- Les romans de jeunesse :

Les romans de Hugo – spécialement les premiers romans- ont largement contribué à lui assurer la gloire, touchant un très large public, parlant au cœur et à l'imagination, répondant aux idées humanitaires simples et généreuses, ils ont fait de lui un auteur extrêmement populaire.

Publié en 1823, *Han d'Islande* est un des premiers romans du siècle à montrer une révolte ouvrière de la misère. Hugo s'élève contre la souffrance économique de la classe ouvrière.

L'évolution de ses réflexions dans son deuxième roman *Bug-Jargal* (1826), où le thème de la révolte tient une place centrale et dont les idées sociales ressortent plus clairement. Hugo attire notre attention sur les injustices sociales, sur les problèmes raciaux et principalement sur l'horreur de l'esclavage.

Ce thème du faible opprimé, abordé dans *Bug-Jargal*, sera repris et approfondi dans les œuvres à venir, notamment dans *Le Dernier jour d'un condamné* (1829) qui marquent une évolution importante dans l'écriture de Victor Hugo. Le message social dans ce troisième roman est plus explicite.

L'écrivain lance un appel humanitaire pour la suppression de la peine capitale ; son intention qui visait à éveiller la conscience du lecteur, transmettait sa critique de la peine de mort.

Avec *Notre Dame de Paris* (1831), il publie son plus grand roman qui est une éclatante résurrection du Moyen âge et, en même temps, poème tragique de la fatalité. Cette œuvre beaucoup plus complexe que les précédentes, se présente comme un roman historique.

En tant que roman de transition, *Claude Gueux* se lie nécessairement aux œuvres précédentes dans la mesure où l'auteur s'inspire des mêmes sources et souligne quelques-uns des mêmes thèmes notamment l'injustice, l'oppression des faibles – comme dans *Le Dernier Jour d'un condamné* – la suppression de la peine capitale.

A cette date -1834- Hugo était déjà un homme de théâtre confirmé. Dans sa carrière d'avant l'exil, tout se passe comme si le dramaturge avait fait ses armes chez le romancier avant de lui prendre la parole.

4 – Le théâtre / le drame :

Victor Hugo très jeune, avait l'ambition d'écrire des pièces de théâtre, il sentit que pour compléter son champ d'action littéraire, il devait frapper un grand coup au théâtre où il affirme dans l'une de ses préfaces : « Rien n'est plus lié à l'univers social que le théâtre »¹.

En 1827, le drame *Cromwell* qui est sa première œuvre dramatique majeure et qui devient immédiatement le manifeste du théâtre romantique, s'ouvre sur une préface très célèbre où Hugo définit les règles d'un nouveau genre théâtral, le drame romantique.

Donc, la préface de *Cromwell* constitue le manifeste anticlassique le plus éclatant. La théorie du drame romantique recevra son expression

(1) Paul Souchon ; *Autour de Ruy Blas* (1939) p.121

la plus vibrante dans cette préface où elle rassemble avec éclat les idées éparses qui définissent l'esthétique du drame.

L'idée qui domine toutes les préfaces de ces pièces est que le théâtre est une tribune, c'est-à-dire que l'auteur dramatique est un éducateur. Dès l'âge de dix-sept ans, il écrivait : « *poètes, ayez toujours l'austérité d'un but moral devant les yeux* »¹. Il s'attachera à nous prouver que la signification historique de ses drames se double d'une haute signification morale.

Hugo n'est pas toujours resté fidèle à sa théorie du drame en vers. Après quatre œuvres en vers ; *Cromwell*(1827), son chef d'œuvre romantique avec *Hernani*(1830), *Marion de Lorme*(1831) et *Le roi s'amuse*(1832), il en donne trois en prose ; *Lucrèce Borgia*(1838), *Marie Tudor*(1833) et *Angelo*(1835), il revient au vers avec une inspiration plus élevée dans *Ruy Blas*(1838) qui est la mise en accusation de toute utopie politico-sociale . Les drames qui lui ont le plus contribué à son succès sont les drames en vers ; *Hernani* et *Ruy Blas*.

C'est alors que Victor Hugo eut l'idée du drame épique, *Les Burgraves* (1843), cependant il fût sifflé au Théâtre Français, découragé, le poète renonce au théâtre.

Parmi les œuvres théâtrales de Hugo les plus adéquates à son projet sont peut-être, le drame de *Cromwell*, ainsi que « théâtre dans l'esprit », qui fait partie du théâtre en liberté dont la condition sociale est encore plus manifeste que dans le reste du théâtre en liberté. Ce dernier s'efforce d'instituer le triomphe du bien sur le mal qui s'attache à la misère et de montrer la puissance des faibles.

(1) André de Breton ; *la jeunesse de Victor Hugo* (1928) p.85

Ce mélange de misère et de vie brillante, de grotesque et de bons sentiments ajoute une note particulière au théâtre de liberté.

5 – Les derniers romans :

En 1845, Hugo commence à rédiger la grande épopée sociale *Les Misères* qui deviendra plus tard *Les Misérables*. Depuis cette année, l'auteur méditait cette grande œuvre qui est inégale et surchargée, mais riche et puissante, dominée par une thèse humanitaire et une inspiration épique. En 1860, Victor Hugo travaille *Les Misérables*, et c'est en 1862, qu'il publie ce grand roman social dont le succès est immédiat et dépasse toute attente.

En 1864, Victor Hugo entreprend la rédaction des *Travailleurs de la mer*, qui unit à l'épopée du travail le drame de l'homme luttant contre l'océan. *L'homme qui rit* (1869) est une œuvre déconcertante où se déchaînent toutes les outrances d'un génie baroque et où il décrit l'Angleterre du XVIIe siècle. Enfin, *Quatre vingt treize* (1874) illustre la formule du roman historique et symbolique.

Ces romans sont loin d'être aussi fortement intrigués que *Les Misérables* ou *Notre Dame de Paris*. Mais Hugo va les grossier d'abord par l'érudition, par ses réflexions et dissertations philosophiques. Plus il avance en âge, plus il semble désireux de s'instruire, autrement dit d'étendre son vocabulaire.

Ainsi, M.Berret a retrouvé dans sa bibliothèque de Guernesey – sa demeure de l'exil- toute sa documentation des *Travailleurs de la mer*, de *l'homme qui rit*, de *quatre-vingt-treize*...

« que d'ouvrages historiques et scientifiques, que de lexiques, que de glossaires n'a-t-il pas consultés et dépouillés ! »¹ a-t-il dit. Cette tempête qui remplit tout un roman, est un phénomène merveilleux non seulement de cette littérature mais du génie littéraire, C'est là que Hugo demeure incontestablement seigneur et maître. Personne ne l'a détrôné du sombre et splendide écueil d'où il contemple, étudie, peint, imagine ou transfigure la vie multiple des flots et des vents. Il est leur grand romancier, ils avaient raison ceux qui lui écrivaient à cette simple adresse : Victor Hugo, océan.

6 – L'action de Victor Hugo dans l'œuvre romanesque :

En revendiquant la liberté, en faisant alterner les menaces et les prières, en publiant ses craintes et ses espoirs, ses croyances et ses doutes, Hugo assurait la mission religieuse, politique et sociale dont il proclame la nécessité dans le devoir de l'homme de lettres.

Hugo a le pouvoir d'éclairer les consciences, il déclare, « *l'art ne doit plus seulement chercher le beau, mais encore le bien* »². Il écrit à Baudelaire en maintenant cette position « *je n'ai jamais dit : l'art pour l'art, j'ai toujours dit, l'art pour le progrès* »³.

La célèbre expression déclarée par Hugo ; « *je suis un homme de parole(s)* »⁴ pourrait avoir une interprétation double, à la fois homme de parole et homme de la parole.

(1) André et Nory : *Littérature Française, Histoire et anthologie* (1987) p.344

(2) Horville Robert, *Anthologie de la littérature française XIX siècle*, (1994) p188.

(3) *Ibid.*

(4) Henri Guillerin, *Victor Hugo par lui-même* (1951)p.P64

La parole est avant tout action sur l'autre et détermine le rapport auteur / lecteur. « *Ecrire c'est faire, l'écrivain commet une action* »¹ signale Hugo. En deuxième lieu, Victor Hugo défend une conception philosophique de la parole, l'écrivain est un homme de parole, il existe un devoir à suivre, un engagement en faveur d'une écriture destinée à un public déterminé, le peuple ; il s'agit en fait de s'engager à faire découvrir au lecteur une certaine vision du monde, par exemple les plaidoyers Le Dernier jour d'un condamné et Claude Gueux.

« *Quelque chose me presse d'élever la voix et d'appeler mon siècle en jugement* »². Avec cette citation, l'auteur insiste sur l'urgence de sa parole ainsi que sur sa nécessité.

Son œuvre peut être perçue comme un acte qui puisse avoir de l'influence sur les individus, dans le sens d'une communication entre l'auteur et le destinataire. Cet aspect par lequel on pourrait le qualifier de philosophe, voire de moraliste, tient une place importante dans les textes de l'auteur.

Hugo ne s'attarde pas sur le côté esthétique de son œuvre mais préfère insister et mettre l'accent sur des aspects non esthétiques comme les questions sociales. A ses yeux, « *il y a beaucoup de questions sociales dans les questions littéraires, et toute l'œuvre est une action* »³.

Le texte de la préface devient pour lui, l'occasion de faire comprendre son but dramatique, visant une recherche non pas esthétique mais sociale, au sens de rencontre avec l'autre. Il y a chez lui le désir de faire, d'agir, au sens le plus fort du terme.

(1) Henri Guillerin, *Victor Hugo par lui-même* (1951)p.P66

(2) *Ibid*

(3) Daniel Moret, *Histoire de la Littérature et de la pensée Française* (1924) P226

Cette volonté, définit parfaitement l'écriture hugolienne, qui cherche à convaincre, comme le fait l'orateur politique. Ainsi, pour agir sur l'autre, il suffit d'être ému, pour ce faire, il faut émouvoir, créer un mouvement qui puisse le conduire jusqu'à l'autre, donc il faut agir, émouvoir, grâce au pouvoir de la parole.

Victor Hugo accorde au mouvement, un rôle décisif dans le processus de création. Sans action, pas de transformation, or l'œuvre hugolienne doit mener le lecteur à une action, à un mouvement qui mine celui qui se trouve à l'origine de l'écriture ; engagement de la part de l'auteur puis du lecteur :

« Ecrire c'est faire ; l'écrivain commet une action, l'idée exprimée est une responsabilité acceptée, c'est pourquoi l'écrivain est intime avec le style. Il ne livre rien au hasard, responsabilité entraîne solidarité »¹.

L'écrivain revient sur le fondement social de sa conception politique, fondement qui soutient son combat contre les injustices, il utilise son œuvre comme justificatif de sa volonté d'agir sur la situation de la société actuelle, Hugo réaffirme son soutien au peuple en déclarant :

« Toute ma pensée, je pourrais la résumer en un seul mot ; haine vigoureuse de l'anarchie, tendre et amour profond du peuple »².

Que l'on se rappelle sa lettre à Lechevalier où il invite inlassablement ses contemporains à ne prendre au sérieux que les problèmes sociaux et humains, s'ils veulent que leur nom et leur message se transmettent de siècle en siècle.

¹ Daniel Moret, Histoire de la Littérature et de la pensée Française (1924) P238.

² Henri Guillemin ; Victor Hugo par lui-même (1951) P138

Néanmoins, Victor Hugo soutient que la littérature est liée à la politique, puisque toutes deux agissent sur le peuple, bien entendu, cette conception doit être comprise dans son sens philosophique plutôt que politique.

Victor Hugo évoque la situation sociale en France en affirmant qu'il s'agit de reconstruire une société basée sur de nouvelles valeurs : « *Maintenant, debout tous, à l'œuvre, au travail, à la fatigue, au devoir, il s'agit de construire* ».

Ici trois questions se posent :

Construire quoi ? Construire où ? Construire comment ?

Nous répondons :

*Construire le peuple, le construire dans le progrès, le construire par la lumière*¹.

Nous pourrions citer ses créations romanesques qui cherchent à parler au public, à agir sur le lecteur, *Le Dernier jour d'un condamné* et *Claude Gueux* sont explicitement des plaidoyers, ce sont des récits qui prennent la parole contre la peine de mort. Les romans des débuts, c'est-à-dire de sa jeunesse, sont ceux qui cherchent le plus à exploiter la parole pour mettre en valeur son importance.

Pleine et assurée, la parole de Victor Hugo est là pour donner aux autres le droit d'être et le courage de faire ; comme les marins, il affronte la tempête de l'océan et comme écrivain, celle des hommes.

Nous pourrions constater que Victor Hugo a évolué avec son temps, dans son art et dans ses idées, se faisant sinon le guide, du moins l'interprète le plus éloquent des mouvements d'opinion.

(1) Claude Gély ; *Les Misérables de Hugo* (1975) P32

Persuadé que le poète remplit une mission en prenant une part active à ses grands débats politiques, il est devenu à la fin de sa vie le poète officiel de la République. Une grande partie de son œuvre est populaire, par les idées sociales qu'elle a contribuées à répandre et par les grands sentiments nobles, humains et simples.

Cette faculté, fait que Victor Hugo, le plus lyrique des romantiques est aussi le plus objectif. Par ses aspirations au progrès, par ses revendications sociales, par ses élans de bonté, de pitié, de foi ou de colère démocratiques, sa poésie prend un autre objet que le *moi*. Elle exprime les émotions d'un homme, mais des émotions d'ordre universel. Cela donne à son œuvre un air de grandeur et de noblesse qu'il serait injuste de méconnaître.

Ainsi, c'est à partir de ces idées que nous allons appuyer notre analyse dans le prochaine partie qui est la grande question de la peine capitale.



PARTIE II

Partie II : la question de la peine capitale :

Le Dernier jour d'un condamné (1829) et *Claude Gueux* (1834), sont deux romans de jeunesse de Victor Hugo qui soulignent à la fois la cruauté, l'injustice et l'inefficacité du châtement suprême qui est la peine de mort.

Dans ces deux romans, Victor Hugo s'oriente vers l'exaltation de la fraternité humaine et du progrès social. Ce sont deux romans à thèse avec un message à faire passer et un but à atteindre. L'écrivain Paul Bourget désigne les romans de Hugo comme des romans d'idées, « *un genre où un message est transmis sans trop déformer la réalité* »¹

Premier chapitre : Le Dernier jour d'un condamné

1- Un roman manifeste :

Le premier de tous les combats de Victor Hugo – le plus long, le plus constant et le plus fervent - est sans doute celui qu'il mène contre la peine de mort.

Dès son enfance, il est fortement impressionné par la vision d'un condamné conduit à l'échafaud, sur une place de Burgos, puis à l'adolescence, par les préparatifs du bourreau dressant la guillotine en place de Grève.

Hanté par ce "meurtre judiciaire", il va tenter toute sa vie d'infléchir l'opinion en décrivant l'horreur de l'exécution, sa barbarie, en démontrant l'injustice et l'inefficacité du châtement.

¹ Victor Brombert : *Victor Hugo et le romain visionnaire* (1985) p.92

Utilisant tour à tour sa notoriété d'écrivain et son statut d'homme politique, il met son éloquence au service de cette cause, à travers romans, poèmes, témoignages devant les tribunaux, plaidoiries, discours et votes à la Chambre des pairs, à l'Assemblée puis au Sénat, articles dans la presse européenne et lettres d'intervention en faveur de condamnés.

En écrivant à vingt-sept ans, *Le Dernier Jour d'un condamné* comme un journal à la première personne, Hugo interpelle le lecteur en exposant les sentiments d'un homme à partir du verdict :
"Condamné à mort ! Voilà cinq semaines que j'habite avec cette pensée" jusqu'à sa conduite à l'échafaud : "Ah ! les misérables ! il me semble qu'on monte l'escalier... Quatre heures." ¹

Dans la préface à la réédition de 1832, l'écrivain avoue que l'écriture du roman l'a libéré d'une culpabilité. Cette préface constitue à elle seule un réquisitoire contre la peine de mort.

Victor Hugo n'hésite pas à décrire quelques exécutions particulièrement atroces, *"il faut donner mal aux nerfs aux femmes des procureurs du roi. Une femme, c'est quelquefois une conscience"*². Il réfute les arguments habituellement avancés en faveur de la peine capitale, en particulier celui de l'exemplarité. Il réclame en outre *"un remaniement complet de la pénalité sous toutes ses formes, du haut en bas, depuis le verrou jusqu'au couperet"*³.

(1) Cité dans le préface du *Dernier jour d'un condamné*.

(2) et (3) *Ibid*

Dans la préface de 1832, l'auteur a mis l'accent sur cet aspect de l'ouvrage, « *après la monarchie autoritaire, la peine capitale doit à son tour disparaître* »¹.

Hugo se proposait d'inspirer l'horreur du châtement suprême et de condamner à la désuétude cette coutume selon lui inhumaine et indigne d'une nation civilisée, cette entreprise indique en effet un moment capital de son évolution politique et sociale. C'est un roman d'introspection, concentré sur l'évolution mentale du condamné.

Il avoue hautement que *Le Dernier Jour d'un Condamné* n'est autre chose « *qu'un plaidoyer, direct ou indirect, comme on voudra, pour l'abolition de la peine de mort* »².

Texte atypique, *Le Dernier Jour d'un condamné* évolue à la lisière de la fiction et de l'essai. Le roman se fait plaidoyer, construit un discours argumenté *contre la peine de mort*, mais aussi *contre les institutions* en général. Ce projet est mis en oeuvre dans une série de *choix stylistiques* clairement identifiables.

Victor Hugo réfute un à un tous les arguments de ceux qui étaient favorables au châtement suprême, celui de *l'exemplarité*, celui de la *valeur éducative* du châtement, celui de *l'humanisation du criminel* et celui de *l'adoucissement du supplice*.

2- Résumé de l'intrigue :

Au lieu d'inventer une intrigue complexe avec de nombreux personnages, Hugo focalise toute l'attention du lecteur sur un condamné qui attend sa mort, nous ignorons son nom, son passé et son crime. La

(1) Cité dans la préface du Dernier jour d'un condamné.

(2) *ibid.*

priorité pour l'auteur est de tracer le développement psychologique de ce prisonnier dont l'univers se rétrécit au fil des jours. Tout le roman s'ordonne autour des souffrances de cet homme qui sait qu'il est en train de vivre ses derniers moments.

Le roman adopte la forme d'un journal où le condamné rapporte ses pensées et les événements qui se produisent pendant les six semaines qui se déroulent entre la sentence prononcée contre lui et son arrivée à l'échafaud.

Le trajet psychologique du condamné représente ainsi l'action principale de l'œuvre et les horreurs qu'il décrit transmettent l'idée centrale du récit qui est la critique de la peine de mort.

Dans sa lutte pour l'abolition de la peine capitale, Hugo se sert de plusieurs procédures afin d'attirer l'attention des lecteurs ; il choisit la narration à la première personne pour créer un lien étroit entre le lecteur et le condamné, ensuite, il compare l'exécution du condamné au théâtre, montrant ainsi à quel point le châtement public s'est transformé en spectacle, il critique également la prison pour ses abus internes.

3 – Les influences :

On sait que Victor Hugo a subi l'influence de Cesare Beccaria, philosophe italien, qui s'intéressait aux questions de loi, de justice et de châtement dont il a rédigé un traité intitulé Des délits et des peines. Dans ce document, il examine l'organisation sociale, s'intéressant surtout au système juridique et à la manière de punir les malfaiteurs. A partir d'une analyse de l'origine du châtement, il s'interroge sur une question fondamentale : dans quelle mesure la société a-t-elle le droit de punir ?

Victor Hugo examine cette question dans la préface du *Dernier jour d'un condamné* où il affirme que : « se venger est de l'individu, punir est de Dieu, la société est entre les deux, le châtement est au dessus d'elle et la vengeance est au-dessous »¹.

Hugo ainsi que Beccaria réclament donc une réforme totale d'un système juridique qu'ils qualifient d'inefficace et d'abusif. Le philosophe italien fait appel aux émotions du lecteur, notamment quand il parle de la peine capitale où il affirme ; « ...mais si pour défendre les droits de l'homme, je dois défendre les victimes de la peine capitale... »².

Cette attitude se retrouve chez Victor Hugo, puisque son roman contient un plaidoyer à la fois intellectuel et émouvant contre la peine de mort, ainsi, *Le dernier jour d'un condamné* représente la succession des idées de Beccaria.

Il est pourtant important de souligner que l'inspiration pour le roman de Hugo ne vient pas uniquement des livres d'histoire, mais plutôt des événements atroces dont il a été lui-même témoin. Le jeune Hugo se souvient d'avoir assisté à un châtement d'une jeune femme sur la place de grève à Paris, Victor Hugo bouleversé, écrit :

« J'ai encore dans l'oreille, après plus de quarante ans et j'aurais toujours dans l'âme, l'épouvantable cri de la suppliciée, c'était une voleuse... »³

(1) Cité dans la préface du *Dernier jour d'un condamné*.

(2) Cesare Beccaria : *On crimes and punishments* (1963) p.10

(3) André le breton : *la jeunesse de Victor Hugo* (1928) P12.

Plus tard, Hugo a été témoin d'autres scènes atroces. En 1828, il a observé les préparatifs d'une mort publique, le lendemain, Hugo se mit au travail, et écrivait *Le Dernier jour d'un condamné*.

Les exemples du châtement public ont touché l'âme sensible de l'écrivain et ont produit en lui un tel choc qu'il a évalué son idée de la justice sociale. Dès lors, le thème de la peine capitale devient un fil conducteur dans ses romans. Comeau explique que « *la haine de l'échafaud est un des sentiments les plus profonds et la condamnation de la peine capitale, une des idées les plus constantes du poète* »¹, c'est le début de la mission hugolienne, une défense énergique des opprimés et des misérables.

4- Roman autobiographique ?

Le lecteur se met à « soupçonner » l'identité qui est susceptible d'exister entre l'auteur et son personnage, or si le condamné est à ce point dépourvu de biographie, c'est peut-être justement parce qu'il est trop plein d'autobiographie.

Mais à la différence de Gustave Flaubert qui affirmait : « madame Bovary c'est moi », la plupart des écrivains refusent d'admettre ou de développer leur parenté plus ou moins proche avec le personnage qu'ils ont créé. Ils laissent donc au lecteur la responsabilité d'en décider l'autobiographie.

Sans avoir à interroger le texte en profondeur, il apparaît évident dès la première lecture, que Victor Hugo a mis beaucoup de lui dans le

(1) Paul savey- Cascard : *Le crime et la peine dans l'œuvre de Victor Hugo* (1956) P65

personnage du condamné. La formule qu'utilise Anne Ubersfeld résume bien cette idée, « *il est le je-sujet des souvenirs du moi-Hugo* »¹.

Les rares détails concernant la vie du condamné ne font que rapprocher le passé et le caractère protagoniste de ceux de Victor Hugo. Il se dit lui-même raffiné par l'éducation, il sait le latin, tout au moins quelques mots, c'est un lettré, il s'intéresse à l'argot que lui enseignent les autres prisonniers, il avait l'habitude de passer des soirées dans son cabinet avec ses amis pendant que sa femme et sa fille dormaient.

Toutes ces indications que nous fournit le condamné peuvent s'appliquer à la vie que menait le jeune écrivain à l'époque où il écrit son roman.

On sait ainsi que le condamné est marié et a une petite fille de trois ans, c'est aussi l'âge de Léopoldine, l'aînée des quatre enfants Hugo. Cette enfant qui sera présente dans les pensées du condamné jusqu'à la fin « *ma fille, mon enfant, ma pauvre petite Marie...ô ma pauvre petite fille, oh ! ma petite marie bien-aimée* »².

Toutes ces exclamations prouvent que sa fille est la principale raison pour laquelle on pourrait déceler des remords dans l'attitude du condamné ; « *est-il bien vrai que tu auras honte et horreur de moi, misérable, quel crime !* »³.

(1) Anne Ubersfeld : *Le roi et le bouffon* (2001) P277

(2) Victor Hugo : *Le Dernier jour d'un condamné* (1970) P282

(3) *ibid.*

Le condamné fait preuve de beaucoup d'affection à l'égard de sa fille « *ton père qui t'aimait tant, ton père qui prenait ton joli visage dans sa main...et le soir qui joignait les deux mains pour prier dieu* »¹.

Ces quelques lignes rappellent le témoignage de Dubois dans sa biographie hugolienne à propos de la famille Hugo. Cet aspect de tendresse parentale est aussi présent dans la famille Hugo dont un témoin de sa vie révèle que Victor Hugo « *passé ses journées à jouer avec ses enfants* »².

Donc, l'affection paternelle s'établit comme un trait commun entre l'auteur et son personnage.

Il y a également la maison des Feuillantines si chères à Hugo qui occupe tout un chapitre du roman .

*« je me revois enfant, écolier, rieur et frais, jouant, courant, criant avec mes frères dans la grande allée verte de ce jardin sauvage où ont coulé mes premières années »*³

Cette description du lieu où le personnage a passé son enfance n'est pas sans rappeler celle de la propriété où Victor Hugo a grandi.

Le rêve que fait le condamné, à quelques heures de son exécution, serait directement emprunté à un rêve de Hugo, comme le souligne Hubert Juin, « *les rêves de Hugo qui se trouvent dans son œuvre sont des vrais rêves, des rêves qui ont été rêvés et non fabriqués avec une plume, de l'encre et du papier* »⁴.

(1) Victor Hugo : *Le Dernier jour d'un condamné* (1970) P282

(2) André le Breton : *La jeunesse de Victor Hugo* (1928) P83

(3) Victor Hugo : *Le Dernier jour d'un condamné* (1970) P317

(4) *ibid.*

L'écrivain n'a pas inventé ce rêve pour les besoins du texte. En effet, malgré les éléments de son passé, Victor Hugo intègre dans son roman des éléments contemporains.

5- la technique narrative :

La technique narrative de la première personne du singulier traduit le point de vue du condamné. Ce dernier décrit moment par moment ce qu'il observe en prison et ce qui se passe dans sa tête. En tant que lecteurs, nous sommes les témoins intimes de ses derniers sentiments, réflexions, rêves et souvenirs. Pénétrant ainsi l'esprit du condamné, nous sommes conviés à devenir complices de sa solitude et son aliénation.

Le condamné varie sa manière de s'exprimer et ses propos qui changent de page en page, nous épouvantent et nous dégoûtent. Le thème qui unit ses discours est la séparation progressive du condamné de la société, au fur et à mesure qu'il s'approche de la mort. Alors que le condamné déployait les efforts pour survivre, le système juridique fait tout pour l'en empêcher.

Une partie de la vie du condamné est déjà effacée avant qu'on ne fasse sa connaissance, nous ignorons l'identité du criminel et les détails de son infraction, nous ne savons pas non plus quand il a commis le délit, nous constatons que le délit a été violent, parce que le condamné avoue qu'il a « commis un véritable crime, qu'il a versé du sang ».

Victor Hugo ne nie pas la culpabilité du condamné et ne suggère non plus qu'il y a une erreur judiciaire puisque le condamné lui-même avoue qu'il est « justement puni », pourtant ces détails n'intéressent point notre auteur qui laisse le crime de côté pour s'occuper du châtement. Ainsi, pour cette raison, Victor Hugo n'évoque aucun détail

concernant le condamné, le but de sa critique se centre exclusivement autour du supplice qu'il juge inhumain.

Mais cet anonymat, si souvent perçu comme une erreur de la part de Victor Hugo par les lecteurs est en fait constitutif de son projet initial, et il l'explique par la suite dans la préface de 1832, qui peut d'ailleurs être considérée à juste titre comme une postface, au vu de sa portée justificatrice :

« Et pour que le plaidoyer soit aussi vaste que la cause, il a dû, et c'est pour cela que Le Dernier Jour d'un condamné est ainsi fait, élaguer de toutes parts dans son sujet le contingent, l'accident, le particulier, le spécial, le relatif, le modifiable, l'épisode, l'anecdote, l'événement, le nom propre, et se borner (si c'est là se borner) à plaider la cause d'un condamné quelconque, exécuté un jour quelconque, pour un crime quelconque »¹.

Concernant cette préface rédigée en 1832, Savey-Casard déclare à propos du rapport entre cette préface et le roman :

« la préface attaque la peine de mort par le raisonnement et le roman par le sentiment. La préface est une œuvre de logique et le roman, une œuvre d'art. Le roman s'adresse au public lettré, la préface s'adresse aux criminalistes, en fait, à l'opinion politique du pays. Mais le but ultime des deux écrits est identique. Ici et là il s'agit de plaider la cause de la suppression de l'échafaud »².

¹ Cité dans la préface de *Le Dernier Jour d'un condamné*.

² Paul savey- casard : *le crime et la peine dans l'œuvre de Victor Hugo* (1956) P61

Ainsi, en supprimant toute référence à la personne du condamné, Hugo resserre le lien entre le condamné et le lecteur, il crée un personnage qui représente l'humanité en général afin que son message atteigne un public aussi divers que possible.

Cette narration à la première personne qui, représentant un cas unique dans l'œuvre romanesque hugolienne, nous pousse à nous demander pour quelle raison Victor Hugo l'a adoptée pour son roman de 1829.

L'utilisation de la première personne du singulier correspondait donc tout à fait au but auquel l'auteur voulait aboutir : dénoncer la peine de mort en faisant appel à la pitié du lecteur. Il n'y avait donc d'autre moyen que de se mettre à la place du condamné, de se placer à l'intérieur même de sa conscience pour appréhender ses sentiments pendant les dernières heures de sa vie.

Concernant cette technique narrative de l'utilisation de la première personne, il y a eu beaucoup de critiques qui ont dénoncé cette méthode du récit. L'un d'eux est Nodier, il a dénoncé avant tout le personnage même du condamné, « *cet être qui ne ressemble à personne et qui souffre avec tant de science et d'analyse* »¹.

Il concède à Victor Hugo les qualités d'analyste qu'il revendiquait, mais il les juge inutiles et rejoint sur ce point Gosselin, en regrettant de ne rien connaître de la vie de ce personnage, excepté sa mort prochaine et certaine. Sans aller jusqu'à parler d'identification, il leur paraît avec ce trop peu d'indices, impossible de s'émouvoir pour ce personnage qui ne peut leur inspirer aucune sympathie puisque, comble de tout, il ne montre aucun remords.

(1) Jean Pierre Beaumarchais ; dictionnaire des œuvres littéraires de langue Française, bordas 2000

Selon Victor Brombert, « *la structure narrative du Dernier jour d'un condamné effectue la radicalisation d'une subjectivité confinée... un discours mental... qui n'offre nul répit par rapport au moi* »¹.

Ces critiques ont bien analysé ce que Brombert appelle « la logique de cet enfermement intériorisé », une logique qui fait du *Dernier jour d'un condamné* un texte hallucinatoire dans lequel le monde n'est visible qu'à travers une sensibilité.

En vérité les critiques se sont concentrés davantage sur la façon de raconter que véritablement sur ce qui est raconté, c'est moins le sujet qui est attaqué que le ton utilisé pour le développer : « *On n'a pas le droit de faire éprouver à son lecteur des souffrances physiques* »²

Mais le défaut de ressemblance est, dans le texte de Hugo, accentué par le manque d'informations concernant le condamné : « *comment pourrait-il ressembler à quelqu'un puisque aucun détail sur son crime, peu de détails sur sa vie nous sont livrés ?* »³ déclare un critique.

Cependant, ces critiques finissent par entrevoir un pourquoi à ce livre, qui aurait été écrit « dans le but de concourir à l'abolition de la peine de mort ».

Si Victor Hugo s'est vu obligé d'écrire une nouvelle préface en 1832, c'est comme la plupart des écrivains composant une préface après-coup, parce que son œuvre a été mal comprise et son objectif mal perçu.

(1) Victor Brombert : Victor Hugo et le roman Visionnaire (1985) P93

(2) et (3) *ibid*

6- La perpétuation de la peine capitale :

Afin de renforcer sa critique, Victor Hugo souligne que la peine capitale est devenue un châtement banal. Loin d'être une exception, le condamné fait partie d'une longue suite de prisonniers qui ont tous joué leur dernier rôle ; un rôle qui commence au procès et finit à l'échafaud. Au moment où il arrive dans son cahot, il comprend que le prisonnier qui l'occupait auparavant venait tout juste de partir.

« les condamnés se sont succédés à de courts intervalles, il paraît que ce cahot ne désemplit pas, ils ont laissé la place chaude, et c'est à moi qu'ils l'ont laissée, j'irais à mon tour les joindre au cimetière de Clamart »¹

D'ailleurs, quand il quittera le cachot, il sera conscient que le prochain condamné ne tardera pas à prendre sa place dans la prison.

« ...je l'ai laissé vide et ouvert, ce qui donne à un cachot un air singulier. Au reste, il ne le sera pas longtemps, ce soir, on y attend quelqu'un, ...un condamné que la cour d'assises est en train de faire à l'heure qu'il est »²

Quand il est transporté à la conciergerie, il rencontre son successeur, *« j'étais pâle, et mes cheveux se dressaient, c'était l'autre condamné, le condamné du jour, celui qu'on attendait à Bicêtre, mon héritier »³*

Victor Hugo décide de ne pas mettre l'accent sur un seul criminel, en particulier parce qu'il veut critiquer l'institution de la peine capitale dans sa totalité, surtout parce que celle-ci est enracinée dans la société sous forme de divertissement

(1) Victor Hugo ; *Le Dernier jour d'un condamné* (1970) P268

(2) et (3) *ibid.*

L'auteur espère qu'en soulignant les horreurs de cette tragédie, il pourra changer l'attitude des spectateurs. Il aimerait qu'ils décident d'abolir cette atroce institution plutôt que de regarder avidement les tortures sur la Place publique.

Hugo croit que la foule a la capacité de changer d'avis. Selon lui, les spectateurs sont naïvement et spontanément féroces, par curiosité plutôt que par cruauté, ainsi, l'auteur leur donne un aperçu du côté humain du condamné pour qu'ils voient plus que l'aspect d'un prisonnier sur scène.

7 – Le rôle du condamné :

En supprimant toute référence au personnage du condamné, ce dernier est à la fois un homme universel et un homme anonyme. Mais de l'autre côté, les traits caractéristiques du condamné se voilent au moment même où il entre en prison. Ses seuls vêtements sont les habits de prison, son seul nom est « condamné », On l'a privé de sa personnalité et de sa place dans la société. Mi-protagoniste d'un récit captivant, mi-prototype d'un message social, il véhicule le plaidoyer de Victor Hugo.

Les conversations qui ont lieu autour du condamné sont une autre indication de son effacement progressif. Le prisonnier est de plus en plus marginalisé, dans la mesure où personne ne lui accorde le moindre respect et on le traite comme s'il n'avait ni âme, ni sentiments. A un moment donné, un architecte est venu dans sa cellule et parle devant lui comme s'il faisait partie du décor, « moi, j'étais là, comme une des pierres qu'il mesurait ». Avant d'arriver à l'échafaud, le condamné a été déjà maintes fois humilié par « *les geôliers, les guichetiers, les porteclefs, ... causent et rient, et parlent de lui, comme d'une chose* »¹.

Au moment du voyage de la prison jusqu'à la conciergerie, le prêtre et l'huissier discutent des dernières nouvelles, le condamné est exclu de la conversation, peu après, l'huissier laisse tomber son tabac et s'écrie : « Eh bien ! ne suis-je pas malheureux ? tout mon tabac est perdu ! », le condamné répond : « je perds plus que vous », l'huissier stupéfait : « *plus que moi ! cela est facile à dire, pas de tabac jusqu'à Paris, c'est terrible !* »².

Donc, le condamné constate que son sort est moins important que le confort de l'huissier. Le condamné est écarté et effacé.

Lorsque le condamné fut enfermé dans sa cellule, il s'est transformé et lors de son jugement, il est devenu optimiste, même joyeux lorsqu'il déclare :

*« ...inondé d'air et de soleil, il me fut impossible de penser à autre chose qu'à la liberté, l'espérance vint rayonner en moi comme le jour autour de moi et j'attendis ma sentence comme on attend la délivrance et la vie »*³

Toutefois, après plusieurs jours en prison, le point de vue du condamné a changé, la prison empeste ses sentiments et l'ombre de la méchanceté se manifeste chez lui : « *je me sens le cœur plein de rage et d'amertume, la mort rend méchant* »⁴.

(1) Victor Hugo ; *Le dernier jour d'un condamné* (1970) P290.

(2,(3))et (4) *ibid*

Quand le condamné décrit sa jeunesse, il évoque son bonheur, sa joie et sa liberté, « *j'avais le paradis dans le cœur* »¹, il avait eu une enfance heureuse dont le souvenir le console.

Pourtant, lorsqu'il se remémore les événements de sa vie, son crime domine et sa culpabilité l'emportent sur son innocence et sa joie, « *à ce moment suprême où je me recueille dans mes souvenirs, j'y retrouve mon crime avec horreur* »².

Ainsi, il commence à rêver, d'abord il rêve de s'évader, mais il se rend compte que son désir est irréalisable puisqu'il est pris dans un piège d'où il ne pourrait jamais s'y échapper, il affirme : « *oh ! si je m'évadais, comme je courrais à travers champs, brise d'abord le mur épais qui t'emprisonne ! la mort ! la mort !* »³.

À partir de ce moment, l'idée de la mort se fixe dans son esprit et il y pense à tout instant.

Ainsi, le condamné existe dans un temps et un espace séparés du reste du monde. Il vit entre le passé (les souvenirs) et le futur (les rêves). Pendant ces six semaines, il vit dans un état figé, il est aliéné à son passé et hanté par son avenir.

Le seul lien que le condamné garde avec le monde extérieur est son attachement à sa fille Marie, mais celle-ci ne le reconnaît pas et elle pense que son père est déjà mort. A ce moment-là, le condamné se rend

(1) Victor Hugo : *Le dernier jour d'un condamné* (1970) P290.

(2 et, (3) *ibid.*

compte que le seul être au monde qu'il aime l'a oublié, ce qui brise sa volonté de vivre :

« à présent, je ne tiens plus à rien, la dernière fibre de mon cœur est brisée, je suis bon pour ce qu'ils vont faire »¹.

Pourtant, il n'est pas résigné à la mort, il prend la décision de faire le bilan de sa vie, isolé, il cherche à communiquer au public les étapes de son châtement et à lui faire comprendre que pendant cette période entre la sentence de mort et la guillotine, son esprit, loin d'être calme, est constamment assailli de pensées et d'émotions tumultueuses. Etre enfermé, tout en sachant qu'on va mourir, constitue la plus grande souffrance.

8 – La prison et ses employés :

Au fur et à mesure que le condamné passe par les étapes du processus juridique, il perd sa dignité, sa liberté et son humanité.

« tout est prison autour de moi...la prison est une espèce d'être horrible, moitié maison, moitié homme, je suis sa proie, elle me couvre, elle m'enlace de tous ses replis ; elle m'enferme dans ses murailles de granit, me cadenasse sous ses serrures de fer, et me surveille avec ses yeux de geôlier »²

Désarmé par l'oppression physique et mentale de la prison, le condamné se résigne à son impuissance : *« maintenant, je suis captif, mon corps est aux fers dans un cahot, mon esprit est en prison dans une idée, j'habite avec cette pensée, toujours seul avec elle »³.*

(1) Victor Hugo : *Le Dernier jour d'un condamné* (1970) P242.

(2)et (3) *ibid.*

Non seulement la structure physique de la prison contribue à l'aliénation physique et morale du condamné, mais l'organisation interne ajoute aussi à sa souffrance.

L'angoisse de ce dernier est avant tout, intensifiée par la manière dont les membres du processus juridique le traite. Ce n'est pas la brutalité excessive de la part de ceux qui y travaillent, mais de leur indifférence complète quant au sort du condamné.

De même, dans son soliloque destiné à sa fille, le condamné exprime à quel point le système est impersonnel :

« Voilà ce qu'ils vont faire de ton père, ces hommes qui tous me plaignent et tous pourraient me sauver, ils vont me tuer, me tuer de sang froid, pour le bien de la chose »¹.

Les jugements sont parfois arbitraires et le sort des condamnés dépend souvent des caprices des juges ou du monarque, la tradition du système juridique se déroule machinalement sans tenir compte du condamné. Peu après, il découvre que le bon traitement en prison annonce un sort terrible.

« les premiers jours, on me traita avec une douceur qui m'était horrible, par bonheur, au bout de peu de jours, l'habitude reprit le dessus, ils me confondirent avec les autres prisonniers dans une commune brutalité »².

Le jour de sa mort, tout le personnel traite le condamné avec gentillesse, mais seulement parce qu'il quitte la prison pour ne jamais y revenir.

(1) Victor Hugo : *Le Dernier jour d'un condamné* (1970) P240.

(2) *ibid.*

Les geôliers manifestent du respect pour un homme qui sera bientôt mort, et qui cède la place au prochain condamné.

Après son séjour en prison, le condamné est amené à la Place de la Grève, où il rencontre pour la première fois le bourreau, ce dernier est visiblement préoccupé par le déroulement rapide, efficace de l'exécution et manifeste peu de pitié pour le sort du condamné.

On pourrait dire que la prison est présente d'un bout à l'autre du texte et contrairement à la foule, elle ne quitte jamais le condamné, ne lui laisse aucun répit.

« Ce bon geôlier avec son sourire bénin, son œil qui flatte et qui espionne, ses grosses et larges mains, c'est la prison Bicêtre ; tout est prison autour de moi, je retrouve la prison sous toutes les formes, sous la forme humaine comme sous la forme de grille et du verrou »¹.

Ces quelques lignes résument parfaitement le rôle que joue la prison dans le texte. En effet, la prison contamine tout ce qui se trouve en son contact, le condamné n'en manque pas d'ailleurs d'en faire l'expérience :

« ah ! qu'une prison est quelque chose d'infâme ! il y a un venin qui salit tout, tout s'y flétrit, vous y trouvez un oiseau, il a de la boue sur son aile, vous y cueillez une jolie fleur, vous la respirez, elle pue »².

On constate d'autre part que la prison dans le roman, possède cette capacité de déshumaniser les hommes et de s'en trouver elle-même personnifiée.

(1) Victor Hugo ; *Le Dernier jour d'un condamné* (1970) P249

(2) *Ibid.*

L'expérience du condamné en prison intensifie son isolement, il est conscient de la clôture qui le sépare non seulement physiquement, mais aussi spirituellement de la société. Il est exclu du monde hors prison, c'est ainsi qu'il doit trouver une autre façon de communiquer et il choisit l'écriture pour se distinguer dans ce processus anonyme. Il espère qu'il sera plus respecté après sa mort et que ses paroles auront apporté une influence sur les décisions juridiques qui sont prises plus tard.

9- l'écriture :

L'écriture joue un rôle très important dans ce récit, comme nous l'avons vu, le condamné ne veut pas disparaître sans laisser de trace, c'est grâce à ses descriptions que Victor Hugo essaye de faire ressentir à son lecteur les tortures associées à la peine de mort.

L'exposé d'une victime qui subit les horreurs d'un système juridique absolument corrompu, éveille notre intérêt beaucoup plus que ne le ferait le récit d'un témoin oculaire.

Ayant obtenu l'autorisation de s'exprimer par écrit, le condamné s'assigne plusieurs buts dont le principal est la dénonciation de la peine capitale, il a ainsi d'autres objectifs personnels. Il ne nie pas sa culpabilité mais souligne que son péché ne mérite pas une punition aussi sévère.

Il essaie également de se procurer une place dans la mémoire de sa fille et de faire naître chez elle de la pitié, il veut lui expliquer son histoire avec ses propres mots afin qu'elle le comprenne sans le juger.

Finalement, son écriture ne peut plus le sauver : A quatre Heures, il doit monter sur l'échafaud, ce qui signale la fin de sa vie. Son objectif ultime dépasse ses propres intérêts, par solidarité pour d'autres

condamnés qui vont le suivre, il espère que tous ceux qui sont impliqués dans le processus juridique liront son récit, qu'ils seront émus et qu'ils aboliront la peine de mort :

« Cette histoire inachevée de mes sensations, ne portera-t-elle point avec elle un grand et profond enseignement ? Que ce que j'écris, puisse être un jour utile à d'autres, que cela arrête le juge prêt à juger, que cela sauve les malheureux coupables ou innocents, de l'agonie à laquelle je suis condamné ».

10- Le théâtre :

A l'époque où Victor Hugo a écrit ce roman, l'exécution des prisonniers sur la place publique était un événement si courant que non seulement les gens l'acceptaient, mais ils y voyaient un divertissement.

Etant donné qu'un tel châtement atroce était devenu une institution qu'on mettait rarement en question, Victor Hugo a décidé qu'il fallait relever la barbarie de cette tradition.

A cette fin, il a essayé de faire comprendre au public que le condamné était plus qu'un acteur sur scène, c'était un homme qui souffrait énormément.

Si l'auteur a consacré tant d'efforts à humaniser le condamné, c'est donc qu'il savait que le public n'éprouvait pas beaucoup de pitié pour ces misérables qui subissaient une mort humiliante. Dans une pièce qui précédait ce troisième roman, « Une comédie à propos d'une tragédie », Victor Hugo met en relief, d'une manière caricaturale, l'indifférence de ce public vis-à-vis de la peine de mort.

Conscient de l'insensibilité du grand public au sort des condamnés, Hugo espérait qu'un récit subjectif du spectacle cruel de la mort du condamné toucherait le lecteur et que ce dernier réfléchirait sérieusement au problème social de la peine capitale.

A cette fin, Victor Hugo établit un parallèle entre le théâtre et la cérémonie élaborée de la mort publique. Il compare alors le processus juridique à une pièce de théâtre. Les deux, ayant un déroulement prédéterminé, une scène élaborée, un acteur pour jouer la tragédie et une foule de spectateurs.

Victor Hugo veut que le public se rende compte de l'absurdité de l'idée qu'une institution aussi monstrueuse que la peine de mort ait pu atteindre une popularité qui rivalisait avec le théâtre.

Jusqu'à ce moment-là, le condamné avait été un simple spectateur, c'est-à-dire quelqu'un qui se contente d'observer, par conséquent le condamné à son tour, deviendra l'homme observé qui jouera un rôle central malgré lui, voici comment il se souvient de cet incident dans son journal ;

« tout à coup, à travers la rêverie profonde où je suis tombé, je vis la foule hurlante s'arrêter et se taire, puis tous les yeux se tournèrent vers la fenêtre que j'occupais, le condamné ! le condamné ! et les expositions de joie redoublèrent »¹.

Ces lignes expriment bien la détresse que le condamné ressent, l'attention dont il fait l'objet est tellement intolérable qu'il s'écrie : *« c'est une chose insupportable que le poids de tant de regards appuyés sur vous »².*

¹ Victor Hugo ; *Le Dernier jour d'un condamné* (1970) P276

² *Ibid*

Tandis qu'il préférerait rester anonyme, tout le monde connaît bien chaque étape de sa punition et suit de près son cheminement pénible de la prison à la Place de la grève, le condamné voit deux petites filles qui discutent de sa sentence, cela l'écoeure car même les enfants s'étaient accoutumés aux châtiments publics pour connaître la suite des évènements.

La peine de mort tout comme le théâtre exige certains préparatifs dont l'érection de la scène et la préparation de l'acteur.

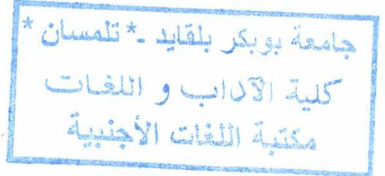
Il faut d'abord construire les accessoires, l'échafaud et la guillotine, le condamné avait assisté à cette cérémonie quand il était jeune et voici comment il s'en souvient :

« Il y avait foule sur la place, au dessus des têtes, on voyait une espèce d'estrade en bois que trois hommes échafaudaient ...une femme disait à son enfant ; tiens, regarde ! le couteau coule mal, ils vont graisser la rainure avec un bout de chandelle »¹.

C'est précisément ce souvenir qui rend le condamné plus sensible à l'horreur physique de la guillotine, il sait ce qui l'attend et il frissonne devant l'implacabilité avec laquelle on rajuste le mouvement de la tranche pour son travail sanglant.

Il semble que Victor Hugo cherche à faire triompher l'empathie humaine sur l'esprit de jugement et de condamnation. Ainsi, naît le fil conducteur des œuvres à venir, notamment avec Claude Gueux, où l'écrivain garde une thématique qui suscite avant tout la compassion, la pitié et le pardon.

(1) Victor Hugo ; *Le Dernier jour d'un condamné* (1970) P276



Deuxième chapitre : Claude Gueux

1- La genèse

Claude Gueux représente une transition entre les romans de jeunesse de Victor Hugo et ses chefs-d'œuvre à venir, cette histoire très courte, aux allures de pamphlet politique, défend les droits de ceux qui appartiennent aux couches inférieures de la société. Tout comme *Le Dernier jour d'un condamné*, Claude Gueux est un réquisitoire socio-politique de l'auteur contre la peine de mort. L'auteur fait une étude sociologique d'un individu qui a tous les avantages de la nature mais qui est corrompu par la société.

Dans *Claude Gueux*, le romancier revient sur le thème de la peine capitale soulevé dans son roman précédent mais les commentaires généraux et universels qui apparaissent dans *Le Dernier jour d'un condamné*, prennent un aspect plus concret dans *Claude Gueux*. Paul Berret souligne que :

« *Claude Gueux est à l'appui de la thèse générale l'exemple ; c'est un plaidoyer pour un cas particulier, plaidoyer politique qui n'est que l'amplification émouvante de la défense présentée par l'accusé lui-même* »¹.

De plus, Hugo ne se concentre plus sur l'horreur associée à la peine de mort en elle-même, mais plutôt sur les problèmes sociaux qui mènent les misérables au crime. Comme l'explique Emmanuel Buron dans sa présentation de *Claude Gueux* :

« *Hugo n'utilise plus la terreur que la mort inspire contre la peine capitale, il dénonce la peine de mort comme le signe d'une société*

(1) *Claude Gueux : présentation d'Emmanuel boron P10*

qui ne peut répondre que par la répression à la détresse des misérables, Le peuple souffre, constate-t-il, et c'est cette détresse qui le pousse au crime »¹

L'auteur établit un plaidoyer convaincant qui est court – puisqu'il ne contient qu'une vingtaine de pages- et efficace, dans ce récit, la voix de l'auteur raisonne avec force et clarté, par opposition à ses romans de jeunesse, *Han d'Islande* et *Bug Jargal*, qui ont un message social éparpillé, *Claude Gueux* est la condensation de la pensée de Victor Hugo.

Hugo proclame ouvertement sa philosophie sociale et suggère même des réformes. En fait, d'après Savey-casard , « *l'ouvrage est primitivement un discours politique sur plusieurs abus en matière pénale et pénitentiaire »²*.

Du Dernier jour d'un condamné à Claude gueux, Victor Hugo passe d'un appel à la pitié à un appel à l'action. Raouf Simaïka précise qu'il s'agit en fait « *d'un développement nouveau dans la pensée sociale de Hugo, il accuse maintenant la société, transforme sa plaidoirie en réquisitoire »³*.

Le combat de l'auteur contre la peine de mort dans son roman *Le Denier jour d'un condamné* (1829), va donner à cet ensemble une tout autre portée, c'est son utilisation comme conclusion en 1834 au roman *Claude Gueux*.

(1) André bellessort : *Victor Hugo Essai et son œuvre* (1930) P84

(2) Paul Savey Casard : *le crime et la peine dans l'œuvre de Victor Hugo* (1956) P7

(3) Raouf Smaïka (1962) P81

On a souvent remarqué que la différence capitale entre *Claude Gueux* et *Le Dernier jour d'un condamné*, c'est l'identité de classe des protagonistes. Le Condamné est un bourgeois lettré, cultivé, pleinement civilisé. Claude ne sait pas lire et appartient complètement à la classe ouvrière.

Dans la préface comme dans le texte du *Dernier jour d'un condamné*, c'est de la bonne société qu'il s'agit, celle à laquelle le Condamné appartient et à laquelle son récit s'adresse. Dans *Claude Gueux*, la société est radicalement autre, une collectivité nullement bourgeoise mais nullement repoussante à voir non plus.

Le Dernier jour d'un condamné, présente un protagoniste bourgeois, une structure narrative pleinement subjective, et "*la plaidoirie générale et permanente pour tous les accusés présents et à venir.*"¹

Claude Gueux présente un protagoniste ouvrier, une structure narrative pleinement objective et une plaidoirie contre la peine de mort qui, loin d'être générale et permanente, varie avec la condition sociale de l'accusé. La description des deux délibérations judiciaires dans *Claude Gueux* -la légale et l'irrégulière- ne laisse pas de doute qu'il s'agit de deux procédés dissemblables.

Claude Gueux, dont le seul nom évoque *Les Misérables* et annonce avec trente ans d'avance l'immense Jean Valjean. A cause d'une pensée sociale très élaborée et clairement présentée, *Claude Gueux* représente un ouvrage de transition qui assure la continuation avec *Le Dernier jour d'un condamné* en même temps qu'il fait figure de prélude aux *Misérables*.

(1) Cité dans la préface du *Dernier jour d'un condamné*

L'auteur s'inspire des mêmes sources et les mêmes thèmes tels que l'injustice et l'oppression des faibles, Savey-Cassard propose que ;

« le livre de *Claude Gueux* est un anneau de la chaîne qui relie *Le dernier jour d'un condamné* aux *Misérables*, l'ouvrage de 1834, approfondit les causes du crime mieux que ne le faisait la préface du dernier jour, ainsi, il propose des remèdes contre le crime, des ateliers et des écoles. C'est le résumé du programme qui sera développé dans *les Misérables* »¹.

Claude Gueux n'est pas vraiment un roman, il a plutôt la taille d'une nouvelle et ce n'est pas une fiction. La nouvelle se compose en deux parties ce qui est une distinction claire entre les faits et l'avis de Victor Hugo.

Dans *Claude Gueux*, la voix de l'auteur acquiert une nouvelle importance parce qu'elle reprend les expressions, des premiers romans et annonce les thèmes qui seront développés dans les chef-d'œuvres à venir particulièrement dans *Les Misérables*.

Victor Hugo s'inspire d'un événement réel qui est un fait divers de la Gazette de mars 1832, qui raconte l'histoire d'un jeune homme emprisonné pour le vol d'un pain, qui tue le directeur de la prison pour ensuite être condamné à mort.

Le thème est également très pertinent pour lui, parce qu'au moment où se jugeait l'affaire de Claude Gueux, Hugo écrivait la préface du *Dernier jour d'un condamné*. Déjà obsédé par la question de la peine de

(1) Paul Savey-casard : *Le crime et la peine dans l'œuvre de Victor Hugo* (1956) P6

mort, l'auteur s'intéressait au déroulement du processus juridique et au sort des condamnés. Pour cela, Victor Hugo a retravaillé le récit et il l'a publié deux ans plus tard.

Le résumé de l'intrigue :

Ce roman a pour héros un personnage nommé Claude Gueux, qui a réellement existé, il a été la vedette d'un fait divers en 1832 dont Hugo n'a eu connaissance que deux ans plus tard.

L'histoire de ce misérable est d'une triste nudité ; vivant en concubinage avec une femme dont il a un enfant, un jour il vole pour qu'ils aient du pain et du feu, il est condamné à cinq ans d'emprisonnement à Clairvaux, sa femme se prostitue et l'on n'a plus de nouvelles de l'enfant.

En prison Claude Gueux travaille aux ateliers et rapidement devient le chef spirituel adoré de ses codétenus et détesté du directeur, M. D. Un jeune prisonnier, Albin, partage sa ration journalière avec lui et les deux prisonniers entretiennent une étroite amitié. Albin transféré par le directeur dans un autre quartier, Claude Gueux réclame plusieurs fois, en vain, le retour de son ami et devant les refus non motivés du directeur, il le tue à coups de hache. Il est jugé, condamné à mort et décapité.

3- le rôle de Claude Gueux :

Victor Hugo nous présente Claude Gueux comme l'exemple d'un homme, victime de l'organisation sociale qui lui refuse les moyens de vivre honnêtement, qui le pousse au crime et qui lui inflige un châtiment impitoyable.

Claude Gueux est un être que la nature a favorisé, il y a des hommes qui sont de fer et des hommes qui sont aimants. Claude était

aimant. « *Avant sa chute, il est décrit comme un ouvrier capable, intelligent, habile, fort mal traité par l'éducation, fort bien traité par la nature, ne sachant pas lire mais sachant penser* »¹.

Claude Gueux est décrit comme un martyr et une victime. Pourtant, à la suite de son vol, son identité sociale change radicalement « *honnête ouvrier naguère, voleur désormais* »².

C'est la misère de sa famille qui le mène à voler un pain. Hugo s'élève contre les infâmes conditions sociales qui poussent les hommes de la classe ouvrière à commettre des crimes, il souligne ensuite la terrible injustice que rencontrent les coupables lors de leur jugement. En effet, la vie de Claude Gueux met en évidence le fait que la société peut détruire un individu :

« *Dans cette vie importante, il y a deux phases principales, avant la chute, après la chute ; et sous ces deux phases, deux questions, question de l'éducation, question de pénalité, et entre ces deux questions, la société toute entière* »³

C'est à peine forcer l'analyse que d'avancer que les aberrations de la pénalité et des conditions de détention l'exonèrent de toute responsabilité.

Certes, il est le premier à reconnaître lors de son procès qu'il est coupable et il va jusqu'à rectifier les témoignages qui pourraient sous leur forme inexacte lui être utiles, mais en aucune façon il n'y a le moindre remords chez lui

(1) Victor Hugo : *Claude Gueux* (1995) P340

(2) et (3) Ibid.

Tout est fait pour que Claude Gueux fasse figure non seulement de victime, mais de martyr, - encore le mot de martyr est-il inexact puisque le personnage est assimilé à une figure du Christ. Sa tête en a la beauté rayonnante, c'est un être foncièrement bon, il ne cesse de pratiquer les vertus de l'Évangile, charité, générosité. Ses paroles sont toutes véridiques et empreintes du plus pur amour.

Comme le Christ, il est un rebelle et un révolté, mais son pacifisme suffit à transformer sa rébellion et sa révolte en une authentique pratique de la justice et de l'humanité. Claude Gueux n'est pas pour autant un saint homme, la douceur qu'il manifeste constamment dans son comportement quotidien envers les autres prisonniers n'exclut pas, bien au contraire, une ténacité et une détermination supérieures dans son rejet d'un monde qui n'est pas le vrai monde. Le Christ ne se comportait pas autrement. Face à lui, M. D, le directeur des ateliers, caractérisé par la méchanceté et la fierté.

L'emploi de son temps fait l'objet de la même minutie que dans les récits de la Passion, les moindres de ses actions et de ses paroles sont consignées, jusqu'au partage de ses vêtements auquel il procède lui-même qui ne soit évoqué. À cette occasion, Victor Hugo se livre à un évident pastiche de style biblique :

« il mit sur une table tout ce qu'il possédait en linge et en vêtements, la pauvre dépouille du prisonnier, et, appelant l'un après l'autre ceux de ses compagnons qu'il aimait le plus après Albin, il leur distribua tout. Il ne garda que la petite paire de ciseaux. Puis il les embrassa tous. Quelques-uns pleuraient, il souriait à ceux-là »¹.

(1) Victor Hugo : Claude Gueux (1995) P340

Le pouvoir de Claude Gueux est librement accepté de tous, mais à la différence des autres souverains, l'autorité qu'il a sur ceux qui lui sont soumis n'est pas sentie comme contraignante, elle relève bien davantage d'une espèce de naturalité.

Ce n'est pas un lien de camaraderie entre Claude et les autres prisonniers, mais la véritable expression d'un pouvoir dont il est investi sur eux, ce qui implique une légitimité supérieure et inconnue à tout autre pouvoir humain. :

« Comme par une sorte de convention tacite, et sans que personne ne sût pourquoi, pas même lui, tous ces hommes le consultaient, l'écoutaient, l'admiraient et imitaient, ce qui est le dernier degré de l'admiration. Ce n'était pas une médiocre gloire d'être obéi par toutes ces natures désobéissantes. Cet empire lui était venu sans qu'il y songeât [...] »¹.

En moins de trois mois donc, Claude était devenu l'âme, la loi et l'ordre de l'atelier. Toutes ces aiguilles tournaient sur son cadran. Il devait douter lui-même par moments s'il était roi ou prisonnier. C'était une sorte de pape captif avec ses cardinaux.

" Capable, habile, intelligent, fort mal traité par l'éducation, fort bien traité par la nature, ne sachant pas lire mais sachant penser ". C'est une " *belle tête avec quelque chose d'impérieux dans toute sa personne, ayant un ascendant singulier sur tous ses compagnons, devenu l'âme, la loi, l'ordre de l'atelier* " ².

(1) Victor Hugo : *Claude Gueux* (1995) P36

(2) *ibid.*

Tandis qu'il travaille tout le jour en prison, il ne reçoit qu'une livre et demie de pain quand il lui en faudrait quatre pour calmer son appétit féroce, c'est alors qu'un jeune prisonnier est venu se proposer de partager avec lui sa ration quotidienne. En prouvant sa générosité, le condamné qui va être exécuté, donna à son tour au prêtre qui l'assiste cette pièce en disant : "*Pour les pauvres*».

Ce sont ses dernières paroles. Jusqu'au bout il aura donc accepté ce qu'on lui donnait et comme en cet ultime moment il n'a plus d'amour à donner en contrepartie, c'est avec la société des misérables tout entière qu'il partage sans plus rien recevoir d'autre. Tout cela est une fable et c'est comme une fable que doit être lu le triste récit auquel le développement oratoire final sert, si l'on peut dire, de morale.

4 - La révolte :

La question de la légitimité d'une révolte contre les formes d'injustice est une question qui hantera Hugo tout au long de sa carrière d'écrivain. Victor Hugo s'abstiendra de faire de longs commentaires au sujet de la révolte, il met l'accent davantage sur la question de la manipulation des dirigeants, et c'est ce qui se passe dans ce récit où le directeur MD manipule et trahit Claude Gueux qui entretenait une forte relation d'amitié avec Albin.

MD, le directeur des ateliers et Claude Gueux, l'un et l'autre en situation de rivalité complète. Le directeur détient un pouvoir absolu, de nature tyrannique, sur tous les prisonniers y compris Claude Gueux, mais lui de son côté, détient un pouvoir tout aussi grand sur ses codétenus, qu'il exerce son autorité dans la justice.

Or, ce qui importe, c'est que cette confrontation de deux autorités et de deux pouvoirs suscite un conflit passionnel de la part du directeur

à l'égard de Claude Gueux. Jalousie, ressentiment, envie, inimitié, haine, voilà comment on réagit à l'amour quand on est soi-même mauvais.

Claude et Albin, en symbolisant l'amour et le pain ne sont pas dissociables, l'un ne peut pas donner du pain, ni l'autre en recevoir sans amour. Une fois qu'Albin est séparé de Claude, "plusieurs voulurent partager leur ration avec lui, il refusa en souriant" et lors du procès, Claude déclarera : "*Albin partageait sa ration avec moi ; je l'ai aimé d'abord parce qu'il m'a nourri, ensuite parce qu'il m'a aimé*"¹.

En effet, si l'on s'en tient à une telle approche, on risque de ne pas apprécier à sa juste valeur le sens du conflit qui oppose Claude Gueux et le directeur et qui a pour objet la personne d'Albin. À première vue, il est vrai, la décision du directeur de transférer Albin dans un autre quartier, ainsi de séparer Claude Gueux de son compagnon est une manifestation de sadisme. Le directeur s'étant rendu compte de l'attachement des deux hommes l'un pour l'autre, spécialement de Claude pour Albin, peut satisfaire sa haine en frappant l'homme qu'il déteste dans ce qu'il a de plus cher.

Après un quart d'heure de délibération, sur la déclaration des douze champenois qu'on appelait *messieurs les jurés*, Claude Gueux fut condamné à mort.

Il est certain que dès l'ouverture des débats, plusieurs d'entre eux avaient remarqué que l'accusé s'appelait *Gueux*, ce qui leur avait fait une impression profonde.

(1) Victor Hugo : *Claude Gueux* (1995) P350

5 – La prison

Victor Hugo qualifie la prison « *de forme d'abus social, elle représente moins un endroit de souffrance physique que de souffrance morale* »¹

A cause de sa captivité, Claude Gueux perd sa foi en les êtres humains. Il finit par considérer les hommes, « *parce qu'ils sont fourbes, ingrats, cruels, je leur ai dû tout le malheur de ma vie* »²

Enfermé dans sa prison, il se remémore chaque jour de son sort injuste et au fur et à mesure que le temps passe, il adopte une attitude de plus en plus sombre, sa prison physique se transmue en prison mentale.

Dans ce récit, Victor Hugo affirme que la prison est une institution corrompue et injuste, sa critique de la prison s'est faite d'une manière évolutionniste depuis ses romans de jeunesse, peu à peu, elle deviendra plus directe et plus forte, tout en changeant de direction.

Victor Hugo s'intéressera moins aux prisonniers politiques qu'aux prisonniers pauvres et misérables qui commettent des crimes par nécessité, c'est-à-dire pour subvenir à leurs besoins, et qui sont envoyés en prison pour être réhabilités, mais qui en fait, y trouvent leur perte, ainsi c'est le cas de Claude Gueux qui a été injustement emprisonné pendant cinq ans.

(1) Cité dans la préface du *dernier jour d'un condamné*

(2) Victor Hugo : *Claude Gueux* (1995) p348.

6 – l'injustice sociale :

Victor Hugo fait part de la détresse des condamnés afin de montrer le caractère inhumain de la justice. Témoigner encore et toujours de cette injustice montre bien qu'il s'agit pour lui d'une lutte de toute une vie.

Victor Hugo se demande pour quelle raison des gens tuent, commettent des crimes et comment l'on pourrait prévenir ceux-ci malgré les problèmes d'injustice dans la société ?

« Voyez Claude Gueux. Cerveau bien fait, cœur bien fait, sans nul doute. Mais le sort le met dans une société si mal faite qu'il finit par voler. La société le met dans une prison si mal faite qu'il finit par tuer. Qui est réellement coupable ? Est-ce lui ? Est-ce nous ? »¹.

Selon Victor Hugo, c'est évident, le seul coupable c'est l'ordre social. Pas une seule fois dans le roman n'est portée un jugement négatif à l'encontre du condamné, coupable d'un meurtre, dont on comprend les motivations, mais qui n'en est pas moins d'une horreur sans nom. L'exécution d'un criminel par la société vengeresse est parfaitement assortie à la représentation dominante de la peine de mort chez Hugo. Dans *Claude Gueux*, comme dans *le Dernier jour d'un condamné*, l'exécution est considérée comme « une tragédie dans laquelle la société se prive d'un homme dont elle a besoin parce que toute communauté a besoin de tels êtres »².

Si le meurtre est immoral, la peine capitale doit l'être aussi: "*ce qui est crime pour l'individu est crime pour la société.*"³.

(1) Victor Hugo : *Claude Gueux* (1995) p 346

(2) et (3) Jean Baymond : *Ecrits de Victor Hugo sur la peine de mort* (1979) P64

Dans *Claude Gueux*, la conclusion reste valable, mais la prémisse disparaît. L'acte social est répréhensible.

L'auteur retrace cette chute sociale et en examine les causes, il constate que la société a déçu Claude Gueux et que malgré le fait qu'il soit bon par nature, il est néanmoins victime de son environnement.

« cet homme certes, était bien né, bien organisé, bien doué, que lui a-t-il manqué ? réfléchissez , c'est là le grand problème de proportion dont la solution, encore à trouver, donnera l'équilibre universel : Que la société fasse toujours pour l'individu autant que la nature, voyez Claude Gueux ; cerveau bien fait, cœur bien fait, sans nul doute, mais le sort le met dans une société si mal faite qu'il finit par voler »¹

Victor Hugo conclut que la société est grandement responsable du bien-être de ses citoyens, par conséquent, si un homme souffre, la société doit lui venir en aide. Pourtant, si la société refuse de réparer l'injustice, elle n'a aucun droit de châtier ceux qu'elle force à commettre des crimes par nécessité. Hugo lance donc un appel à la société, l'engagement à attaquer le mal à la racine.

Selon lui, la première façon d'attaquer le mal social consiste à donner aux individus l'occasion de travailler et la possibilité d'apprendre, il insiste sur le fait qu'il vaudrait mieux extirper la maladie sociale que la soigner.

« il s'agit moins de punir les criminels que de tuer le crime, et pour le tuer, il faut s'en prendre à sa cause profonde, qui réside dans la mauvaise organisation de la société »².

(1) Victor Hugo, *Claude Gueux*, p257

(2) *ibid.*

Ainsi, « l'homme que vous frappez est sans famille, sans parents, sans adhérents dans ce monde. Dans ce cas, il n'a reçu ni éducation, ni instruction, ni soins pour son esprit, ni soins pour son cœur. Alors de quel droit tuez-vous ce misérable orphelin ? Vous le punissez de ce que son enfance a rampé sur le sol sans tige et sans tuteur ! Vous lui imputez à forfait l'isolement où vous l'avez laissé ! De son malheur vous faites son crime ! Personne ne lui a appris à savoir ce qu'il faisait. Cet homme ignore. Sa faute est à sa destinée, non à lui. Vous frappez un innocent »¹, déclare Hugo dans *Claude Gueux*.

Selon Victor Hugo, chaque exécution d'un mari et père est foncièrement injuste parce qu'elle punit une famille, une femme et ses enfants. Cet homme a une famille : « *et alors croyez-vous que le fait que vous l'égorgez, ne blesse que lui seul ? que son père, que sa mère, que ses enfants, n'en saigneront pas ? Non. En le tuant, vous décapitez toute sa famille. Et ici encore vous frappez des innocents* »².

Il évoque qu'il ne faut pas éliminer un être sans penser aux conséquences : « *Cet homme, ce coupable qui a une famille, séquestrez-le. Dans sa prison, il pourra travailler encore pour les siens. Mais comment les fera-t-il vivre du fond de son tombeau ? Et songez-vous sans frissonner à ce que deviendront ces petits garçons, ces petites filles, auxquelles vous ôtez leur père, c'est-à-dire leur pain ? Est-ce que vous comptez sur cette famille pour approvisionner dans quinze ans, eux le bagne, elles le musico ? Oh ! les pauvres innocents !* »³

L'auteur prend ainsi des positions politiques. Si le condamné « pense sans cesse au roi », c'est que celui-ci, malgré sa distance, se

(1) Victor Hugo, *Claude Gueux* (1995) p 259.

(2) et (3) *ibid.*

trouve impliqué dans son histoire. Leur marginalité est symétrique ; le roi se trouve au sommet de l'échelle sociale dont le condamné occupe le plus bas échelon. Palais et cellule sont les deux lieux extrêmes de la société.

Mais alors que le prisonnier est réduit à l'impuissance, le roi peut tout. Il a en particulier le pouvoir suprême d'abolir la peine de mort d'un trait de plume, d'exercer son droit de grâce, ou même de signifier par sa seule présence sur le lieu du supplice, l'annulation de la peine.

Ce que l'auteur dénonce, c'est plutôt l'excès du châtement, et c'est là où réside la différence fondamentale entre la notion du crime et de la peine chez Balzac et chez Hugo. Dans *La Comédie humaine*, celui qui commet la faute est presque toujours un bourgeois trop ambitieux, alors que dans les romans de Hugo, c'est un prolétaire affamé et sans travail. Néanmoins, la faim due au manque de travail le pousse au vol, le vol le conduit au bagne, le bagne au crime et le crime à l'échafaud, comme ce fût le cas de Claude Gueux.

La société est mise en accusation car en fait, toute la société est coupable à la fois du crime commis par le condamné et du crime que représente la peine capitale. Hugo dresse un acte d'accusation contre la société tout entière, incapable de concevoir une justice plus efficace et plus adaptée à l'homme civilisé. Par son indifférence au sort du condamné et au problème dont il est la manifestation, le corps social est coupable.

7 – l'affirmation de Victor Hugo :

Dans ce livre, Victor Hugo montre clairement son opinion sur la peine de mort. Il intervient souvent, met l'accent sur l'injustice qu'a vécu Claude Gueux en prison et explique comment on peut en arriver à commettre les actes qu'il a commis : " *Le peuple souffre, le peuple a*

faim, le peuple a froid. La misère le pousse au crime et au vice... Ouvrez des écoles, vous fermerez les prisons »¹.

Victor Hugo invective, il hurle son indignation et plaide pour la noblesse de l'être humain. L'importance de la mise en question de l'opposition inébranlable à la peine de mort dans *Claude Gueux*, c'est que l'inviolabilité de la vie humaine figure parmi les principes suprêmes que Hugo a protégés contre toute possibilité du moindre ébranlement.

Claude Gueux se distingue des textes romanesques précédents, car Hugo propose pour la première fois des solutions à l'inégalité et à l'injustice, telles que l'éducation et la religion, l'auteur souligne aussi la responsabilité des classes dirigeantes dans le système juridique et il suggère que c'est à elles de cultiver, de diriger et d'éduquer les individus, au lieu de les punir.

« messieurs, il se coupe trop de têtes par an en France, puisque vous êtes en train de faire des économies, faites-en là-dessus, songez au gros du peuple, des écoles pour les enfants, des ateliers pour les hommes »².

Pour la première fois, l'auteur établit un lien direct entre les circonstances socio-économiques et le délit, constatant que « *la dégradation morale provient principalement des mauvaises conditions sociales* »³.

(1) Victor Hugo : *Claude Gueux* (1995) p272

(2) *ibid*

(3) Mahmoud Aref : *la pensée sociale et humaine de Victor Hugo dans son œuvre* (1979) P102

Il accuse la société d'avoir négligé les infortunés qui ont glissé dans le crime, alors que celle-ci aurait dû les sauver en leur offrant une bonne instruction scolaire et religieuse.

Lors du procès, un juge insiste que « *la société serait ébranlée jusque dans ses fondements, si la vindicte publique n'atteignait pas les grands coupables comme Claude Gueux* »¹.

Ironiquement, ce juge ne reconnaît pas que la société a produit les circonstances qui ont mené Claude à commettre ces crimes. A cet égard, Hugo continue son appel aux réformes en s'exclamant :

*« que vous l'appeliez république ou que vous l'appeliez monarchie, le peuple souffre, ceci est un fait...Le peuple a faim, le peuple a froid, la misère le pousse au crime ou au vice, selon le sexe. Ayez pitié du peuple, à qui le bagne prend ses fils, vous avez trop de forçats, trop de prostituées, que prouvent ces deux ulcères ? que le corps social a un vice dans le sang, occupez-vous de la maladie, cette maladie, vous la traitez mal, étudiez-la mieux...le bagne est un vésicatoire absurde, la peine de mort est une amputation barbare »*².

Nous pourrions dire sans hésiter que, Victor Hugo construit son récit pour faire passer un message. Toutefois, Victor Hugo insiste sur le fait que son protagoniste, ne pouvant pas échapper à la fatalité de son rang social, devient le bouc émissaire d'une classe sociale désespérée, selon Buron :

¹ Victor Hugo ; *Claude Gueux* (1995) P 374

² *Ibid*

« Hugo a voulu faire de Claude Gueux le représentant du peuple misérable, le personnage porte cette identité jusque dans son nom, un gueux est un mendiant... Claude incarne à la fois la misère et la dignité du peuple »¹.

Dans Claude Gueux, l'auteur lance un appel aux dirigeants, les sommant de repenser le code pénal et de mettre en place un meilleur système éducationnel, « la tête de l'homme du peuple, voilà la question... cette tête de l'homme du peuple, cultivez-là, défrichez-là, utilisez-là; vous n'aurez pas besoin de la couper »², il évoque également qu' « une bonne éducation au peuple, développez de votre mieux ces malheureuses têtes, afin que l'intelligence qui est dedans puisse grandir »³.

L'auteur affirme que, pour combattre le crime, il faut supprimer la misère et subvenir aux besoins des couches marginalisés, il souligne également l'importance de l'éducation pour permettre à l'homme de s'améliorer. Si le meurtre est immoral, la peine capitale doit l'être aussi, « ce qui est crime pour l'individu est crime pour la société »⁴.

L'absence de valeur éducative est pertinente puisqu'en aucun criminel en puissance n'a jamais été dissuadé de commettre son crime par la crainte du châtement suprême, puisque chacun a un mobile suffisamment puissant pour l'empêcher de réfléchir aux conséquences de son acte. D'ailleurs les prisons ne désemplissent pas : les condamnés se succèdent sans trêve dans la cellule et les noms inscrits sur les murs de Bicêtre sont la preuve évidente de l'inutilité de la punition.

(1) Victor Hugo ; Claude Gueux (1995) P372

(2), (3) et (4) *ibid.*

En aucun cas, la peine de mort ne peut contribuer à la réparation de la faute commise en obligeant le détenu à un retour sur lui-même. Le condamné, obsédé par l'horreur de son sort, ne peut penser à rien d'autre et n'éprouve nul remords. La terreur et la pitié pour lui-même accaparent son esprit et le rendent incapable de tout repentir.

« *Que ce soit en prison ou au bagne, les hommes se dégradent, les valeurs se perdent, tout est perverti* »¹. Dégradation physique et morale sont inévitables, tout se passe comme si le crime défiait la société.

« *De plus, la torture morale et psychologique, la peur et le désespoir ressentis sont sans doute pires encore que la douleur physique* »².

8 – Discours de Victor Hugo contre la peine de mort :

Outre les œuvres romanesques, il use de son talent rhétorique dans son discours contre la peine de mort prononcé à l'Assemblée constituante le 15 septembre 1848, qui est un discours fondateur.

« Quant à moi, je dirai peu de mots, mais ils partiront du sentiment d'une conviction profonde et ancienne.

Vous venez de consacrer l'inviolabilité du domicile, nous vous demandons de consacrer une inviolabilité plus haute et plus sainte encore, l'inviolabilité de la vie humaine.

Messieurs, une constitution, et surtout une constitution faite par la France et pour la France, est nécessairement un pas dans la civilisation. Si elle n'est point un pas dans la civilisation, elle n'est rien. (*Très bien ! très bien !*)

¹) Paul Savey Casard ; *Le crime et la peine dans l'œuvre de Victor Hugo* (1956) p.130

² Victor Hugo ; *Le dernier jour d'un condamné* (1970) p.40.

Eh bien, songez-y, qu'est-ce que la peine de mort ? La peine de mort est le signe spécial et éternel de la barbarie. (*Mouvement.*) Partout où la peine de mort est prodiguée, la barbarie domine ; partout où la peine de mort est rare, la civilisation règne. (*Sensation.*)

Messieurs, ce sont là des faits incontestables. L'adoucissement de la pénalité est un grand et sérieux progrès. Le dix-huitième siècle, c'est là une partie de sa gloire, a aboli la torture ; le dix-neuvième siècle abolira la peine de mort. (*Vive adhésion. Oui ! oui !*)

Vous ne l'abolirez pas peut-être aujourd'hui ; mais, n'en doutez pas, demain vous l'abolirez, ou vos successeurs l'aboliront. (*Nous l'abolirons ! Agitation.*)

Vous écrivez en tête du préambule de votre constitution "En présence de Dieu", et vous commenceriez par lui dérober, à ce Dieu, ce droit qui n'appartient qu'à lui, le droit de vie et de mort. (*Très bien ! très bien !*)

Messieurs, il y a trois choses qui sont à Dieu et qui n'appartiennent pas à l'homme l'irrévocable, l'irréparable, l'indissoluble. Malheur à l'homme s'il les introduit dans ses lois ! (*Mouvement.*) Tôt ou tard elles font plier la société sous leur poids, elles dérangent l'équilibre nécessaire des lois et des mœurs, elles ôtent à la justice humaine ses proportions ; et alors il arrive ceci, réfléchissez-y, messieurs, que la loi épouvante la conscience. (*Sensation.*)

Je suis monté à cette tribune pour vous dire un seul mot, un mot décisif, selon moi ; ce mot, le voici. (*Écoutez ! écoutez !*)

Après février, le peuple eut une grande pensée, le lendemain du jour où il avait brûlé le trône, il voulut brûler l'échafaud. (*Très bien ! — D'autres voix : Très mal !*) Ceux qui agissaient sur son esprit alors ne furent pas, je le regrette profondément, à la hauteur de son grand

coeur. (*À gauche : Très bien !*) On l'empêcha d'exécuter cette idée sublime.

Eh bien, dans le premier article de la constitution que vous votez, vous venez de consacrer la première pensée du peuple, vous avez renversé le trône. Maintenant consacrez l'autre, renversez l'échafaud. (*Applaudissements à gauche. Protestations à droite*). **Je vote l'abolition pure, simple et définitive de la peine de mort** ».

Comme nous l'avons déjà montré, l'esprit humanitaire de Victor Hugo et la compassion qu'il éprouve pour les marginalisés forment le fil conducteur de ses œuvres où l'auteur, de livre en livre, modifie toujours la portée de sa critique. Durant toute sa vie, Hugo luttera contre *Le Dernier jour d'un condamné* et *Claude Gueux*, deux romans de jeunesse, soulignant à la fois la cruauté, l'injustice et l'inefficacité du châtement suprême.

Le jeune Hugo a trouvé sa voie et il commence à lutter pour les droits de la minorité opprimée. Selon Le Breton, c'est à partir du *Dernier jour d'un condamné*, que Victor Hugo va « *amasser des matériaux pour la grande épopée sociale qu'il ne devait achever qu'à l'âge de 60 ans* »¹.

Cette œuvre sert à définir une bonne fois pour toutes, quelle direction la littérature hugolienne prendra ?

Ainsi naît le fil conducteur des œuvres à venir, où nous allons faire une analyse sociale et morale, dans ce troisième chapitre, sur une œuvre de maturité qui est considérée comme une œuvre majeure : *Les Misérables*.

(1) André le Breton ; *La jeunesse de Victor Hugo* (1928) P32



PARTIE III

Partie III: La misère sociale dans Les Misérables.

De nos jours, le nom de Victor Hugo est le plus souvent associé à son chef d'œuvre *Les Misérables*. Dans ce roman épique écrit à l'âge mûr, toutes les préoccupations sociales et politiques, telles que le souci de la justice, de l'égalité et de la compassion y trouvent leur plein épanouissement ; c'est incontestablement la manifestation la plus développée et la plus complète de sa pensée.

Dans toute l'œuvre de Victor Hugo, l'ensemble des armes discursives sont utilisées afin de montrer ce qu'est la misère, à laquelle il consacre un roman intitulé, *Les Misérables*, qui est en fait une espèce d'essai sur l'infini, paru en 1861, c'est le plus populaire des textes s'attaquant à la lutte contre la misère.

Ainsi, avec *Le Dernier jour d'un condamné* et *Claude Gueux* qui sont des plaidoyers contre la peine de mort, Victor Hugo s'oriente vers l'apostolat de la fraternité humaine et du progrès social. Il développe cette conception dans cette œuvre majeure qui est, *Les Misérables*.

1- La genèse des Misérables:

La sensibilité de Victor Hugo à la misère populaire est ancienne et profonde, la première version intitulée *Les Misères* est commencée en 1845, mais la version définitive sera achevée 17 ans plus tard en exil sous le nom *Les Misérables*.

En 1845, Hugo appellera son roman *les Misères*, puis en 1853, sur la couverture des *Châtiments* apparaît pour la première fois le titre : *Les Misérables*. Dans l'intervalle, le nom du héros qui était dans la première

version, Jean Tréjean, sera devenu Jean Vlajean, avant d'être finalement Jean Valjean.

Les Misérables est considérée comme l'œuvre d'une vie et la somme d'un esprit. Il écrivit en 1824 : « après le roman pittoresque, mais prosaïque de Walter Scott, il restera un autre roman à créer, plus beau et plus complet selon nous, c'est le roman à la fois drame et épopée, réel mais idéal, vrai mais grand qui enchâssera Walter Scott dans Homère »¹.

Victor Hugo devait mettre près de quarante ans pour réaliser cette ambition. Il visitait les bagnes de Brest et de Toulon, entre 1834 et 1839. En 1841, il assistait à une scène de rue et ce fait-divers est à l'origine du personnage de Fantine. En 1845, l'auteur commençait à rédiger le livre pour lequel il se documentait depuis une douzaine d'années, mais ce n'est qu'en 1860 qu'il pût relire le manuscrit, le corriger, ainsi cette dernière rédaction donnait toute son ampleur à la fresque sociale que brossait Hugo.

Son roman devenait l'épopée de la conscience humaine passant du mal au bien, de l'ombre à la lumière, il était aussi l'épopée du peuple qui prépare, par la révolte, le ferrement des temps futurs.

Victor Hugo écrivait dans le célèbre chapitre intitulé Une tempête sous un crâne, « faire le poème de la conscience humaine, ne fût-ce qu'à propos du plus infime des hommes, ce serait fondre toutes les épopées dans une épopée supérieure et définitive »², il déclare également, « le livre que le lecteur a sous les yeux, écrit-il ailleurs, c'est d'un bout à l'autre, dans son ensemble et dans ses détails, quelles que soient les intermittences, les exceptions ou les défaillances, la marche du mal au bien, de l'injuste

(1) Claude Gély : *Les Misérables de Hugo* (1975) P6

(2) Victor Hugo : *Les Misérables* (1963) P341

au juste, du faux au vrai, de la nuit au jour, de l'appétit à la conscience, de la pourriture à la vie, de la bestialité au devoir, de l'enfer au ciel, du néant à Dieu, L'hydre au commencement ; l'ange à la fin »¹

Dans *les Misérables*, on retrouve une étude de mœurs, une étude philosophique, la peinture d'un milieu social, celui des déclassés, son dessein de décrire non pas des souffrances mais des souffrants. C'est un roman où l'histoire est mêlée au drame, c'est le siècle, c'est un vaste miroir reflétant le genre humain pris sur le fait à un jour donné de sa vie.

Victor Hugo qui, dans la préface des *Misérables*, affirme d'ailleurs la mission morale, sociale et politique qu'il s'est fixé en créant cette épopée : *« tant qu'il existera par le fait des lois et des mœurs, une damnation sociale créant artificiellement, en pleine civilisation, des enfers et compliquant une fatalité humaine, la destinée qui est divine....tant qu'il y aura sur la terre ignorance et misère, des livres comme celui-ci pourront ne pas être inutiles »².*

Ce livre est un livre de charité, c'est-à-dire un livre fait pour exciter, pour provoquer l'esprit de charité interrogeant, posant des cas de complexité sociale.

Sainte-Beuve ne croyait pas si bien dire lorsqu'il affirmait : *« Hugo travaille enfermé à je ne sais quelle œuvre dont il espère que l'éclat recouvrira l'autre »³.*

(1) Victor Hugo : *Les Misérables* (1963) P341

(2) Claude Gély : *Les Misérables de Hugo* (1975)P25

(3) *Ibid*

L'auteur devait lui-même nous avertir que le livre serait « *un des principaux sommets, sinon le principal de son œuvre* »¹.

Lors de la publication des *Misérables*, l'avis des éditeurs devait préciser que l'ouvrage se présentait « sous forme drame et roman » comme « une sorte d'épopée sociale de la misère ... il y a des amertumes utiles, peut-être ce livre sera-t-il bon à quelque chose, c'est une coupe où l'auteur a mis un peu de ce qui est au fond de la société humaine au XIXe siècle, goûtez-y, ensuite, songez... »².

2 – Le résumé du roman :

Ce roman se compose de cinq parties. La première qui s'intitule Fantine, contient l'histoire de Jean Valjean. Un ancien forçat condamné trouve asile, après avoir été libéré du bagne et après avoir longtemps erré, chez l'évêque de digne, Mgr Myriel, il se laisse tenter par les couverts d'argent puis déguerpit à l'aube, c'est alors que Mgr Myriel finit par lui pardonner sa faute, mais Jean Valjean cède à la dernière tentation, en détroussant un petit savoyard puis, grâce aux qualités de l'évêque, il devient honnête homme.

Fantine a été séduite par un étudiant puis abandonnée avec sa petite Cosette qu'elle confie à un couple malfaiteurs, les Thénardier, Fantine est contrainte de se prostituer pour les payer. Après avoir été arrêtée par Javert, elle est relâchée sous l'intervention du maire de la ville, Mr Madelaine qui n'est autre que l'ancien forçat, ce dernier s'échappe après avoir promis à Fantine de veiller sur Cosette.

(1) Claude Gély : *Les Misérables de Hugo* (1975) P45

(2) Robert Ricatti : *sur Les misérables* (1961)

La deuxième partie qui s'intitule Cosette décrit longuement la bataille de Waterloo, où Thénardier avait détrossé le colonel Pontmercy tout en lui portant secours. En même temps, Jean Valjean repris puis renvoyé au bagne, s'évade. On le croit noyé, ayant caché sa fortune près des Thénardier, il délivre Cosette de l'enfer où elle vivait et qu'ils allaient trouver le salut en franchissant le mur du couvent « petit Picpus », où Valjean se fait passer pour Mr Fauchelevent.

La troisième partie nommée Marius ; Marius Pontmercy, fils du colonel de Waterloo rejoint un groupe d'étudiants, il a retrouvé son père, qui sur son lit de mort, lui fait jurer de récompenser celui qui l'a sauvé, Thénardier qui vit dans les bas fonds parisiens. Marius veut poursuivre son idéal et rompt avec son grand-père.

Dans la quatrième partie qui s'intitule « L'idylle rue Plumet et l'épopée rue saint Denis » ; Marius demande à son grand père l'autorisation d'épouser Cosette dont il est follement amoureux cependant, il ne reçoit que sarcasmes de la part de son grand-père.

Gavroche, Marius et Valjean se retrouvent sur une barricade dans la rue saint denis.

Dans la cinquième et dernière partie s'intitulant Jean Valjean ; ce dernier sauve Marius lors de la barricade, blessé en passant par les égouts, Jean Valjean rencontre Thénardier sous terre, c'est alors que, Gavroche ainsi que tous les héros sont tués.

Javert qui ne peut supporter la générosité de Valjean se jette dans la Seine, Jean Valjean finit par avouer à Marius qu'il n'est pas le père de Cosette, ainsi, ils décident tous deux d'espacer les visites mais Marius comprend toute la vérité et il se rend avec Cosette chez Jean Valjean, en le retrouvant agonissant et il meurt dans leurs bras, réconcilié et sanctifié.

3- Victor Hugo et *Les Misérables* :

Il y a dans le roman des *Misérables* une présence insolite et envahissante, celle de Victor Hugo, de fait il est comme Dieu, « toujours là » dans son roman, omniprésent avec toute sa verve, tout son verbe et ses références à lui-même, rappelant ses œuvres antérieures :

« C'est la seconde fois que l'auteur de ce livre rencontre le vol d'un pain, comme point de départ du désastre d'une destinée. Claude Gueux avait volé un pain... »¹

Citant également des témoignages de ses ancêtres : « les œuvres théologiques de Hugo, évêque de Ptolémaïs, arrière grand oncle de celui qui écrit ce livre » « Pontmercy écrit dans le cimetière où l'héroïque capitaine, Louis Hugo, oncle de l'auteur de ce livre »².

On retrouve dans *Les misérables* des détails personnels de la vie de Victor Hugo, il nourrit son roman de sa propre expérience.

En 1834, Hugo visitera avec grande émotion le bagne de Brest, cinq ans plus tard, il ira également visiter le bagne de Toulon où Jean Valjean séjournera. Le calvaire paternel de Valjean lorsque l'amour détache peu à peu Cosette de lui, Hugo l'a vécu personnellement –avec sa fille Léopoldine- et il le transpose avec une délicatesse douloureuse.

Victor Hugo semble avoir le plus emprunté à sa propre vie, le Marius « indigent et grandi par l'excellence du malheur », n'est autre que le Victor Hugo de 1821-1822, encore s'est-il suffisamment déguisé pour qu'on ne le reconnut que si on connaissait bien son histoire.

(1) Victor Hugo : *Les Misérables* (1963) P43

(2) *ibid.*

Marius est le fils d'un colonel de l'empire, comme lui le fils d'un général, il a été comme lui, séparé de son père, élevé dans des idées royalistes, obligé de mener une vie laborieuse et en danger de perdre la jeune fille qu'il aimait.

L'écrivain prête au personnage de Guillenormand, grand-père de Marius, certains traits de sa propre mère, apprenant que la jeune fille qui règne sur le cœur de son petit fils est sans fortune, ainsi que l'avait fait Mme Hugo avec le jeune Victor.

Les vieux vêtements de Cosette enfant, précieusement conservés par Jean Valjean, rappellent aussi bien les reliques de Léopoldine conservées à Hauteville-House, ainsi que cette petite robe qu'évoquait, au livre IV des *Contemplations*.

L'église Saint-Paul, où se marient Cosette et Marius, est aussi l'église où se sont mariés en 1843, Léopoldine Hugo et Charles Vacquerie.

On retrouve également la ressemblance de Jean Valjean qui est avant tout, l'autre Victor Hugo, le Hugo complémentaire de lui-même ; vagabond et misérable, apte au renoncement, à l'ascétisme, à la pureté et non soumis à la chair, au pouvoir ou à l'argent, illuminé par la grâce et non égaré par le doute.

Donc, Victor Hugo a mis dans tous ses personnages, des caractéristiques qui lui sont propres ainsi qu'à son passé vécu.

4- Témoignage historique dans *Les Misérables*:

Il n'y a guère lieu de se demander si *Les Misérables* est ou n'est pas un roman historique.

Ce roman tout imprégné d'histoire, est un terrain de choix pour confronter la création romanesque avec ses sources historiques et en particulier les événements très précis tels que la bataille de Waterloo ainsi que les événements des 5 et 6 juin 1832 qui occupent une place importante dans le roman, place qui se justifie parfaitement puisqu'il s'agit des conséquences des misères du siècle, de l'explosion de colère et de désespoir, seule issue des misérables aux ténèbres de la société où ils vivent.

Le lien entre l'insurrection et le roman était presque nécessaire dans les conditions politiques et sociales de l'époque envisagée. Victor Hugo a suffisamment respecté la réalité pour qu'on puisse considérer le roman comme un témoignage historique.

Hugo, a voulu avec *Les Misérables*, être un témoin de l'histoire : « *l'histoire des mœurs et des idées pénètre l'histoire des événements* »¹.

Il a essayé non seulement de décrire mais d'interpréter, et d'expliquer le drame de la révolution de 1830, les années 1831 et 1832 qui sont parmi les années les plus agitées du règne à cause d'une sorte de malentendu fondamental, il sait que le peuple a été lésé et le dit, il a conscience de toutes les fautes de la royauté.

Deux attitudes de jugement politique se sont pourtant succédées ; elles correspondent aux deux phases de l'évolution de Victor Hugo, qui monarchiste quoique démocrate en 1845-48, était devenu républicain en 1860-62, de sorte que les pages d'histoire rédigées pour *Les Misères* ont dû être complètement transformées dans *Les Misérables*.

(1) Victor Hugo ; *Les Misérables* (1963) P380

Les Misérables était écrit assez tard dans ce siècle pour que l'écrivain puisse prendre conscience du développement réel de la société, vers plus de lumière, vers un mouvement révolutionnaire croissant, en déclarant que « 1832 était l'aurore ». Il a bien noté cette perspective historique en marquant l'importance des barricades de juin 1848 par rapport à celles de 1832. Il a de mieux en mieux compris, en passant des *Misères* aux *Misérables* le sens profond de l'insurrection, c'est-à-dire le sens des révolutions.

La barricade, au centre des *Misérables*, symbolise par sa grandeur et par son échec, cet espoir sacré dont le peuple est dépositaire ; « *La révolution française se dressa, et du même mouvement brusque, ferma la porte du mal, et ouvrit la porte du bien* »¹.

5 - Témoignage social :

Le témoignage qu'il apporte n'est pas de ceux qui peuvent rassurer de bonne conscience l'égoïsme et l'indifférence des uns ou l'action militante des autres, le message qu'il adresse est un message social et surtout prophétique.

A la suite des *Châtiments*, *Les Misérables* disent l'obstination de l'espérance, la foi en la résurrection du peuple martyr ; comme la mort du christ, la mort du peuple sera suivie d'une résurrection. Ainsi, la grande œuvre s'est accomplie par la volonté et par l'amour d'un homme du peuple, c'est l'action morale qui a entraîné l'action sociale.

L'exigence morale de Jean Valjean s'accroît et il s'impose des sacrifices de plus en plus cruels, sans intention, du moins apparente, son action morale a une immense portée sociale.

(1) Victor Hugo : *Les Misérables* (1963) P386

Victor Hugo a toutefois écrit *Les misérables*, si stylisée et romantique que la vie populaire puisse être figurée dans cette œuvre, « elle donne néanmoins un tableau du peuple dans un tout autre sens que n'importe quelle œuvre d'un autre romantique »¹.

Les Misérables ont pour sujet, la régénération d'une conscience d'homme. Le sujet du forçat rejoignait ses préoccupations sociales déjà exprimées dans *le Dernier jour d'un condamné* avec un forçat récidiviste et endurci, le friache puis renouvelées dans *Claude Gueux*. L'écrivain luttait pour le bien et le confort du peuple à travers tous ses romans ;

« le peuple a besoin de la religion pour supporter sa misère. Je vous dénonce la misère, qui est le fléau d'une classe et le péril de toutes ! Je vous dénonce la misère qui n'est pas seulement la souffrance de l'individu, mais qui est la ruine de la société... qu'une société s'abîme au vent qui se déchaîne sur les hommes, cela s'est vu plus d'une fois, l'histoire est pleine de naufrages de peuples et d'empires ; mœurs, lois, religions, un beau jour, cet inconnu, l'ouragan passe et emporte tout cela...ces sociétés auraient-elles pu être sauvées ?... »²

Dans *Les Misérables*, Victor Hugo a évoqué les trois principaux critères pour l'amélioration et le progrès de la société.

« A point de vue politique, il n'y a qu'un seul principe, la souveraineté de l'homme sur lui-même, cette souveraineté de moi sur moi s'appelle Liberté...cette identité de concession que chacun fait à tous, s'appelle Egalité, le droit commun n'est pas autre chose que la protection de tous rayonnant sur le droit de chacun, et cette protection de tous sur chacun s'appelle Fraternité »³.

(1) George Luckas ; *Le roman historique* (1965) P291

(2) Victor Hugo : *Les Misérables* P388

(3) *ibid.*

Le misérable, toutes les fois qu'il a le temps de penser, se fait petit devant la loi et chétif devant la société, il se couche à plat ventre, il supplie, il se tourne du côté de la pitié, on sent qu'il se sait dans son sort.

Donc, ce sont les indigents qui appellent la pitié de l'auteur, ceux qui errent affamés dans les rues, il montre que le luxe extérieur blesse les pauvres, leur met « la haine au cœur », de là sa pitié s'étend aux humbles, aux ouvriers des fabriques et des mines, aux gamins des rues, etc.

Quant à Victor Hugo, il agit par son œuvre, y multiplie les appels à la charité collective, se fait l'intermédiaire entre les puissants et les faibles. Il déclare dans la préface de *Ruy Blas* : « *On voit remuer dans l'ombre quelque chose de grand, de sombre et d'inconnu, c'est le peuple, le peuple qui a l'avenir et qui n'a pas le présent, le peuple, orphelin, pauvre intelligent et fort, placé très bas et aspirant très haut...* »¹.

6- Les caractéristiques des personnages :

Les Misérables, "cette espèce d'essai sur l'infini" paru en 1861, est le plus populaire des textes s'attaquant à la lutte contre la misère. Traduit dans des dizaines de langues, au cinéma et au théâtre, les personnages et les contextes de cette épopée sont devenus universels. Jean Valjean, Cosette, Gavroche, Fantine, sont passés à la postérité dans la langue française sous la forme de noms communs.

La psychologie hugolienne consiste à doser, à travers ses personnages, la quantité de lumière ou d'ombre dans chaque âme. Ce qui revient à situer chaque âme par rapport à son côté ténébreux et à son côté lumineux. Les personnages s'ordonnent par rapport à cette transfiguration centrale, désignant l'ombre de l'enfer social et la lumière de la libération.

¹ *Victor Hugo : Ruy Blas (1985) P16.*

L'auteur qui, préoccupé de brosser le tableau d'une société impitoyable, avait voulu créer un type d'hommes et de femmes, les uns odieux, les autres sublimes mais il a su bâtir, par des moyens souvent artificiels, des personnages extraordinairement vivants.

- **Jean Valjean ; Le forçat.**

Principal héros du roman de Victor Hugo "*Jean Valjean est la fourmi que la loi sociale écrase*"¹.

Jean Valjean, voleur de pain, mais voleur volé, est odieusement frustré, par une société hypocrite, de son imminente dignité d'homme, et injustement condamné, tout au long de son aventure romanesque.

Victor Hugo s'est appuyé sur des faits pour construire son personnage. L'original de Jean Valjean a existé, il s'appelait Pierre Maurin et fut condamné en 1801 à cinq années de bague pour vol d'un pain. Ce pain qu'il avait volé est pour nourrir les sept enfants affamés de sa soeur. Jean Valjean, orphelin de bonne heure, s'était consacré à la famille de sa sœur.

L'auteur des *Misérables*, peint ses personnages par succession d'antithèses, ne les analyse pas, il les oppose en traduisant leur caractère qui tirent leur vivacité du contraste. Avec Jean Valjean, il a réussi à créer une antithèse continue, un être qui, dans la première partie de sa vie, appartient si violemment au mal, dans la seconde, il appartient au bien. Son évolution offre la plus frappante opposition d'ombre et de lumière.

¹ Robert Ricatte ; sur les misérables, le réaliste et ses personnages, mai Août 196, p43

Un hiver où il n'y avait pas d'ouvrage, il vola un pain qui lui coûtera la condamnation au bagne, une nuit qui devait durer dix neuf ans et par la faute de la société, il allait être en butte à tous les vices.

Quand il quitta le bagne, Jean Valjean était un homme haineux, lugubre et sombre à faire peur, le mauvais accueil et les insultes que lui valait son passeport de forçat redoublaient sa colère et sa haine mais ce fût qu'il fît la rencontre de l'évêque Myriel, dont ce dernier le logea quand tout le monde lui fermait la porte.

Par ce geste, Jean Valjean commença de s'ouvrir à la lumière du bien, il est devenu un peu plus loin dans le roman Monsieur Madeleine, le maire de la ville où il devient une sorte de saint laïc qui fait régner la justice sur toute une petite ville. Grâce à une habile invention, il devient riche mais n'use de sa fortune que pour soulager la souffrance des autres, c'est ainsi qu'il recueille Fantine et lui jure de s'occuper de sa fille Cosette.

Jean Valjean est constamment poursuivi par l'inspecteur Javert où ce dernier soupçonne un ancien forçat d'être Jean Valjean, mais pour sauver ce malheureux, en se souvenant des précieux conseils de Monseigneur Myriel, il se décide de se dénoncer malgré sa condamnation au bagne à vie.

Quelques années plus tard, il finit par s'évader, son premier soin est de venir enlever Cosette aux Thénardier qui la martyrisent, désormais, il se consacre à elle et lui voue une attention affective et paternelle.

Jean Valjean est le personnage central qui lie différentes histoires du cycle des Misérables. Son profil psychologique évolue au fil du temps, constituant la preuve de la bonté universelle des hommes que Victor Hugo cherche à démontrer. Ainsi, tous les hommes sont égaux, selon l'idéal républicain que l'auteur cherche à faire passer.

Image touchante d'une réhabilitation, Jean Valjean est le symbole d'une humanité misérable qui, écrasée par l'ordre social, conserve en soi la force de se libérer de l'asservissement et de l'humiliation, la force d'accéder à sa juste lumière en dégagant peu à peu son esprit des ténèbres de l'inconscience.

On pourrait dire que ce personnage garde une puissance épique qui, faisant oublier les imperfections de son caractère, le dote d'un extraordinaire pouvoir d'illustration. Il est un peuple en marche vers la justice, la connaissance et le bonheur.

La marche épique des *Misérables*, c'est cette « *marche du mal au bien, de l'injuste au juste, du faux au vrai, de la nuit au jour, de la pourriture à la vie, de la bestialité au devoir, de l'enfer au ciel, du néant à Dieu* »¹.

Cela est la marche parallèle de Jean Valjean sur la route de la sainteté et de l'humanité sur la route de l'espoir. A vrai dire, il est moins coupable que la société qui l'a condamné et soumis pendant dix-neuf ans à un régime dégradant. Le bagne l'a perverti et a fait de lui un être anti-social et presque inhumain.

Ce damné social, incarne et représente symboliquement la souffrance du peuple, du peuple « crucifié » l'homme opprimé, l'homme forçat, l'homme brisé ou torturé par une société injuste que le tribunal a eu tort d'infliger des années de galères à un homme dont la misère imméritée et les charges de famille excusaient l'acte stupide, il est vrai qu'il eût gagné davantage si l'administration ne l'avait pas « volé ».

¹ Victor Hugo : *Les Misérables* (1963) P518

Baudelaire déclare que « *Jean Valjean, c'est la brute naïve, innocente, c'est le prolétaire ignorant, coupable d'une faute que nous absoudrions tous sans aucun doute (le vol d'un pain) mais qui, punie légalement, le jette dans l'école du mal, c'est-à-dire au bagne* »¹.

Jean Valjean, « Satan pardonné », forçat, lui aussi ramené des ténèbres, par l'intercession de l'évêque Myriel et par l'intercession de Cosette – qui est l'autre incarnation de l'ange liberté-. Les deux chandeliers offerts par l'évêque ont dans le roman, une très grande valeur symbolique ; c'est la lumière même qui éclaire la vie assombrie de Jean Valjean.

Son action morale a une immense portée sociale, il réunit sous le même toit et dans le bonheur, Marius, Cosette, Guillenormand. Par lui, les classes sociales sont réconciliées. Ainsi, la grande œuvre s'est accomplie par la volonté et par l'amour d'un homme du peuple ; c'est l'action morale qui a entraîné l'action sociale.

- Marius, l'ange gardien :

Marius assume, dans *Les Misérables*, une fonction capitale, il est à son insu, l'instrument de la providence dans le salut de Jean Valjean, de Javert, d'Eponine et de Cosette où il prendra avec elle, le relais de Jean Valjean pour échanger avec elle, la « lumière des amours qui sauvent ».

Marius esquisse au fond, une des figures idéales de son auteur, surtout dans la partie où on le voit embrasser la cause du peuple, combattre sur les barricades et payer généreusement de sa personne que ses pairs le saluent comme l'un des chefs et des exemples de la révolution.

¹ Daniel Mornet : *Histoire de la littérature et de la pensée française (1924)* P228

Mais à côté de cet aspect essentiel de son personnage, il y a le Marius épris de la jeune Cosette en vivant en quête d'elle, un romanesque et idéal amour. Il y a enfin le Marius attaché à la mémoire paternelle et qui, fils d'un général de l'empire ayant reçu de Napoléon ses lettres de noblesse à Waterloo.

Marius est un jeune homme qui incarne un modèle de vie généreuse. L'auteur déclare dans son ouvrage : *« l'homme passionné par la vitalité, les événements qu'il déclenche ou auxquels il participe, il ne faut pas chercher les détails de sa vie intérieure, ni trop prendre garde à ses discours mais le regarder vivre et agir »*.¹

Marius quitte le domicile de son grand-père en intégrant le quartier latin, il va fréquenter le groupe révolutionnaire de l'ABC [« l'abaissé » c'est le peuple] ainsi connaître la misère.

« Il sentait confusément que son vieux habit devenait un habit impossible et que son habit neuf devenait un vieux habit, que ses chemises s'usaient, que son chapeau s'usait, que ses bottes s'usaient, c'est-à-dire que sa vie s'usait ».²

Malgré la misère qu'il vivait, Marius va attirer l'attention de deux jeunes filles dans les mois qui suivent car : *« Au temps de sa pire misère, il remarquait que les jeunes filles se retournaient quand il passait, et il se sauvait ou se cachait, la mort dans l'âme. Il pensait qu'elles le regardaient pour ses vieux habits et qu'elles en riaient ; mais le fait est qu'elles le regardaient pour sa grâce et qu'elles en rêvaient. »*³

¹ Mahmoud Aref : *La pensée sociale et humaine de Victor Hugo dans son œuvre* (1979) P189

² Victor Hugo : *Les Misérables* (1963) P280

³ Ibid.

En effet, comme le dit si bien Victor Hugo, « *la misère d'un jeune homme n'est jamais misérable, le premier garçon venu, si pauvre qu'il soit, avec sa santé, sa force, sa marche vive, son sang qui circule vivement, fera toujours envie à un vieil empereur...et puis chaque matin, il se remet à gagner son pain, et tandis que ses mains gagnent du pain son épine dorsale, gagne de la fierté, son cerveau gagne des idées...il bénit dieu de lui avoir donné ces deux richesses qui manquent à bien des riches, le travail qui le fait libre et la pensée qui le fait digne* »³. Cela est l'itinéraire du pauvre Marius.

- La prostitution de Fantine :

C'est à elle qu'est consacrée l'une des premières parties du roman. Séduite par un étudiant, cette malheureuse jeune fille est abandonnée au moment où va naître son enfant. Elle tente dès lors, de vivre pour sa petite fille qui, obligée de la confier à un couple de malfaiteurs, elle doit pour payer les frais de la petite fille, vendre son corps et aller jusqu'à vendre ses cheveux ainsi que ses dents. Elle meurt enfin, rachetant sa vie ignominieuse par la splendeur de son amour maternelle, et elle éprouve la suprême consolation de pouvoir remettre son enfant entre les mains d'un homme de cœur qui est, Jean Valjean.

Fantine substitue le personnage de la jeune mère et à l'aide d'une pureté toute abstraite, les expressions tragiquement concrètes de la faiblesse féminine mise à mal par l'égoïsme masculin.

Fantine est d'abord une illustration de son temps, ce temps où commençait, l'exode des affamés des deux sexes, avides d'un salaire qu'on ne pouvait plus leur apporter, les ouvrières travaillaient aux plus bas tarifs possible et dans les ateliers où elles cousaient quatorze et quinze heures par jour pour une somme qui suffisait à peine à payer deux repas quotidiens.

C'est en 1862, cette indignation surprenait puisque c'était la première fois qu'un grand écrivain rendait franchement odieux ces jeunes bourgeois dont le cynisme s'accommode si bien de l'ordre et du devoir. Il racontait l'aventure d'une prostituée de façon non seulement à bouleverser les cœurs, mais à leur rendre sensible l'injustice de sa dégradation.

Victor Hugo blâme et n'admet pas qu'une jeune fille puisse disposer sans remords de son corps, son génie se révolte contre la morale, remet le monde en question, pressent les transformations qui vont s'opérer dans la société.

« Fantine, explique-t-il, travaille pour vivre, qu'est-ce que c'est que cette histoire de Fantine ? c'est la société achetant une esclave, à qui ? à la misère »¹.

Nous faisons remarquer que la loi sociale est élaborée au masculin, que la prostitution est le produit socialement et historiquement construit de la domination masculine car toutes sont contraintes, parfois par amour, souvent par la misère.

Fantine n'appartient à personne, Fantine relève la tête. Pourtant Hugo prétend qu'elle est une victime absolue, une esclave de la société. Bien loin de faire la distinction subtile entre prostitution volontaire et prostitution forcée, c'est dans un noeud serré où se lient discrimination, oppression et acceptation résignée de l'ordre social que se définit selon Victor Hugo, l'esclavage.

*" On dit que l'esclavage a disparu de la civilisation européenne. C'est une erreur, il existe toujours, mais il ne pèse plus que sur la femme et il s'appelle prostitution. "*²

¹ Victor Hugo : *Les Misérables* (1963) P73.

² Mahmoud Aref : *La pensée sociale et humaine de Victor Hugo dans son œuvre* (1979) P189

Elle est déjà entrée dans la logique prostitutionnelle. Le corps est mis sur le marché. Personne n'oserait prétendre que vendre ses dents par nécessité, est un choix librement consenti et une réalité sociale inéluctable. La discrimination sociale saute aux yeux !

Mais, le drame de la condition ouvrière au XIXe siècle ne se réduit pas seulement au travail des enfants. En effet, que l'absence de tout droit du travail puisse conduire à des drames sociaux, c'est ce que Victor Hugo montre dans *Les Misérables* avec l'histoire de Fantine et de Cosette.

- Cosette : l'enfant abandonnée

Fantine, la mère de Cosette, réduite à la misère, a confié sa fille de trois ans à un couple rencontré par hasard, les Thénardier qui sont des aubergistes -Mme Thénardier est une odieuse mégère dont le peu de tendresse est réservé à ses deux filles, quant à son époux, c'est un escroc-, quand Fantine ne peut plus envoyer de l'argent, la petite Cosette est gardée comme servante.

Maigre et blême, les mains « perdues d'engelures », les pieds nus dans ses sabots au plus froid de l'hiver, mal nourrie et rouée de coups, Cosette a huit ans et paraît plus jeune que son âge pourtant, c'est la seule servante de l'auberge et ses maîtres lui font faire les besognes les plus pénibles.

Privée de toute affection, elle n'est entourée que de puissances hostiles, aussi par ses gestes, son attitude, tout son être exprime la crainte, parfois plongée dans cet abîme de misère, il semble qu'elle devienne, « une idiote ou un démon », mais un soir, un homme apparaît à Montfermeil ; c'est Jean Valjean, qui évadé du bagne, vient accomplir la promesse faite à

Fantine. « *L'instinct de Cosette cherchait un père comme l'instinct de Jean Valjean cherchait un enfant* »¹

Elevée au couvent du Petit-Picpus où Jean Valjean a trouvé refuge, Cosette devient une belle et pure jeune fille. Mais peut-être son joli visage garde encore un souvenir de son enfance malheureuse, car « la contradiction entre son regard qui était triste et son sourire qui était joyeux donnait à son visage quelque chose d'un peu égaré » jusqu'à sa rencontre avec Marius de Pontmercy, à travers leurs regards naît un grand amour.

Cosette est le symbole de l'enfance victime d'une société de fer. A travers son histoire, Victor Hugo évoque dans *Les Misérables* :

Où vont tous ces enfants dont pas un seul ne rit ?

Ces doux êtres pensifs que la fièvre maigrit ?

Ces filles de huit ans qu'on voit cheminer seules ?

*Ils s'en vont travailler quinze heures sous des meules.*²

Sa vérité profonde dans la perspective de l'épopée mystique, est précisément de se manifester, à travers la nuit des « misères », comme l'ange annonciateur de la lumière. Cosette, dans l'épopée des *Misérables*, où pèse de lourde matérialité l'obstacle de la nuit et de la misère, a pour mission de porter cette lumière, d'être elle-même cette lumière.

- Eponine, la misérable :

Éponine qui est l'un des personnages les plus complexes et le plus intéressant. Elle est l'aînée des enfants des Thénardier et elle a le même âge que Cosette. Elle aussi, sans illusions sur le monde qui l'entoure, mais débordant de vie et de sombre gaîté que Victor Hugo lui a contribué un second rôle, a dotée de courage et d'humour.

¹ Victor Hugo : *Les Misérables* (1963) P73

² Ibid.

Elle tombe amoureuse de Marius qui est son voisin dans la misérable mesure Gorbeau où elle habite avec sa famille. Il ne l'a jamais remarquée jusqu'au jour où, envoyée par son père pour mendier, elle fait irruption dans sa chambre.

Marius sera ébranlé par Éponine, portrait emblématique de la faim ou, plus précisément selon Hugo, celui de « La misère de l'enfant. »

Ce qui blâme, parmi les pages les plus poignantes du roman est la dégradation de l'humain par la faim :

« Sans attendre qu'il lui dit d'avancer, elle entra. Elle entra résolument, regardant avec une sorte d'assurance qui serrait le cœur, toute la chambre et le lit défait. Elle avait les pieds nus. De larges trous à son jupon laissaient voir ses longues jambes et ses genoux maigres. Elle grelottait.[...]. La jeune fille allait et venait dans la mansarde avec une audace de spectre. Elle se démenait sans se préoccuper de sa nudité. Par instants, sa chemise défaite et déchirée lui tombait presque à la ceinture. Elle remuait les chaises, elle dérangeait les objets de toilette posés sur la commode, elle touchait aux vêtements de Marius, elle furetait ce qu'il y avait dans les coins ».¹

Sœur de Gavroche, ennemie comme lui de l'injustice et comme lui éprise de liberté, amoureuse de Marius et mourant d'amour sur les barricades, le revers de ce personnage est que c'est une fille des Thénardier, voleuse, menteuse, souhaitant contrarier les amours de Marius. Incapable de voir Marius malheureux, elle n'hésitera pas, après l'avoir attiré puis suivi jusqu'à une barricade de l'insurrection du 5 juin 1832, à s'interposer entre lui et le soldat qui le visait pour mourir à sa place.

Elle sera ainsi le premier instrument du bonheur de Marius en lui remettant la lettre de Cosette avant d'expirer sur la barricade

¹ Victor Hugo : *Les Misérables* (1963) P 280

Eponine est la proie facile de tous les maux, sa misère l'empêchera d'être aimée, sa condition sociale la maintiendra dans le crime et son amour malheureux qui la jette devant le fusil qui visait Marius, ne lui permettra pas même de combattre pour la liberté.

La nuit de la misère, qui l'enveloppe et la pénètre l'a lestée de concrète et matérielle présence et ses chansons disent la faim, le froid et les sanglots :

J'ai faim, mon père J'ai froid ma mère
*Pas de fricot, Pas de tricot*¹

- Javert :

Face à Jean Valjean , Javert est aussi un personnage atypique. Il choisit de défendre la société, mais comme celle-ci est injuste, il sert le mal autant que le bien.

*"Cet homme était composé de deux sentiments très simples et relativement très bons, mais qu'il faisait presque mauvais à force de les exagérer, le respect de l'autorité, la haine de la rébellion; et à ses yeux le vol, le meurtre, tous les crimes n'étaient que des formes de la rébellion. Il enveloppait tout dans une sorte de foi aveugle et profonde tout ce qui a une fonction dans l'état, depuis le premier ministre jusqu'au garde champêtre. Il couvrait de mépris, d'aversion et de dégoût tout ce qui avait franchi une fois le seuil légal du mal. Il était absolu et n'admettait pas d'exception. C'était le devoir implacable, la police comprise comme les spartiates comprenaient Sparte, un guet impitoyable, une honnêteté farouche, un mouchard marmoréen. Il n'avait aucun vice. Quand il était content de lui, il s'accordait une prise de tabac. Il tenait à l'humanité par là."*²

¹ Victor Hugo : *Les Misérables* (1963) P29.

² Ibid.

Javert semble invulnérable, en étant sans cesse dans la quête de Jean Valjean, l'ancien forçat ainsi qu'en apparaissant toujours en embuscade, comme doté du don d'ubiquité: "tu es l'empereur des diables" lui dit un complice de Thénardier. Lorsqu'il s'éveille enfin à des vérités plus généreuses – comme celle de Jean Valjean- il préfère se jeter dans la Seine, son esprit n'étant pas capable de gérer cette contradiction avec sa nature profonde.

- L'exemplaire, l'évêque Myriel :

« Monseigneur, disait Baudelaire, c'est la charité hyperbolique, c'est la foi perpétuelle dans le sacrifice de soi même, c'est la confiance absolue dans la charité prise comme le plus parfait moyen d'enseignement »¹.

Devenu évêque, son acte est de verser ses émoluments aux bonnes œuvres, il devint ensuite *«le trésorier de tous les bienfaits et le caissier de toutes les détresses »².*

Il était indulgent et doux, prêchait moins qu'il ne causait, parlant à chacun le langage qui lui convenait, tout par le cœur aurait pu être sa devise s'il eût cherché à systématiser sa conduite.

L'épisode célèbre de sa rencontre avec Jean Valjean le résume tout entier, l'ayant hébergé à sa sortie du bagne, il n'en fût récompensé que par le vol de son argenterie, Monseigneur Myriel se contenta de le disculper en déclarant : *« eh ! je vous avais donné les chandeliers en argent comme le reste...pourquoi ne ne les avez-vous pas emportés avec vos couverts ? »³*

¹ Victor Hugo : Les Misérables (1963) P90

² Ibid.

³ Ibid.

Cette simple phrase à travers laquelle passait toute sa compréhensive bonté et toute son humanité, suffit à achever l'âme de Jean Valjean, parce qu'il venait enfin de rencontrer celui qui méritait qu'on pardonnât aux hommes leurs abus et leurs fautes dont on le nomma, le Juste.

Monseigneur Myriel était « *simplement un homme qui constatait du dehors les questions mystérieuses sans les scruter, sans les agiter, et qui avait dans l'âme le grand respect de l'ombre* »¹

Il consacre toute sa vie aux bonnes œuvres, il se penchait sur ce qui gémit et sur ce qui expie, l'univers lui paraissait comme une immense maladie, « *il sentait partout de la fièvre, il auscultait partout de la souffrance, et il tâchait de panser la plaie* »²

La grande compassion qu'il a pour les malheureux, provient de l'amour incommensurable qu'il a pour le genre humain.

- Gavroche ; le gamin de Paris :

Symbole du « gamin de Paris », il est véritablement « Paris étudié dans son atome », le fourmillement de la capitale et son histoire vus à travers un enfant. Les pages qui lui sont consacrées forment ainsi, à l'intérieur du roman, une sorte d'épopée de la jeunesse jetée au pavé et qui trouve le moyen de survivre en s'intégrant à l'existence de la ville, à son rythme et à son esprit, cela à force d'astuce et d'intelligence.

Il représente tous ces enfants qui, pour avoir été abandonnés à la rue, ont fini par devenir les enfants de la ville et en sont comme autant de véritables petites incarnations. « *c'était un garçon bruyant, blême, lesté, éveillé à l'air vivace et maladif, il allait, venait, chantait, jouait, volait un*

¹ Victor Hugo : *Les Misérables* (1963) P32

² Ibid.

peu mais comme les chats ou les paresseux, il n'avait pas de gîte, pas de pain, pas de feu, pas d'amour, mais il était joyeux parce qu'il était libre »¹.

Sa liberté payée de misère n'avait cependant rien de noir, il voletait sans souci d'une heure à l'autre, passant des bas-fonds à la lumière toujours avec la même innocence, il ne commettait que de bonnes actions, volait pour aider un pauvre, partageait son pain, trouvait un asile aux enfants perdus, on dirait que la ville le porte et le protège, aucune situation ne le met dans l'embarras, au contraire, il a réponse à tout par de bons mots.

Quand éclate l'insurrection de juin 1832, où il n'avait que douze ans et il se trouvait, évidemment du côté des quelques hommes libres qui dressaient les barricades dont quelques uns d'entre eux ont été cruellement blessé à la tête, malgré cela, il les animait de sa présence, les aidait et communiquait à leurs actions meurtrières, cette innocence et cette dimension d'avenir qui sont le lot de son extrême jeunesse.

Cependant, une balle finit par l'atteindre, *« la splendeur et la déclaration des droits de l'homme, c'est qu'elle est la promulgation des droits de l'âme »².*

Ainsi, Les Misérables, avec la longue marche de Jean Valjean sur le chemin douloureux de la sainteté, avec l'agonie de Fantine, le grandissement de Marius, le sacrifice d'Eponine et de Gavroche, témoigneront pour ces « droits de l'âme ».

Chez tous les grands écrivains, certains personnages, par leurs rapports avec les autres hommes ou par leur démêlés avec leur propre cœur, émergent du contexte politique, social, passionnel d'une époque et

¹ Victor Hugo : *Les Misérables* (1963) P32

² Ibid.

d'une œuvre. Chaque génération peut s'y reconnaître, ces héros sont éternels.

7- La dénonciation de la misère :

En cette année 1845 où déjà s'annonçaient, dans l'ordre bourgeois de la monarchie de juillet, les premiers malaises d'une crise économique, cette crise qui a ruiné de nombreuses familles bourgeoises, déclenchera parallèlement des troubles sociaux et pourra peut-être installer dans le malconfort, l'inconsciente bonne conscience des « heureux ».

C'est alors que Victor Hugo mène une double réflexion sur l'organisation physique du monde et sur le principe de cette organisation, principe qu'il appelle le Moi ou l'âme.

Le roman engage une réflexion sur le problème du mal. L'œuvre montre comment les coercitions sociales et morales peuvent entraîner sans fins, les hommes et les femmes à leur déchéance.

« Le roman à venir a pour objet de décrire la misère humaine » déclare Hugo en parlant des *Misérables*, le roman découvre dans le Paris des années 1830, des gouffres aussi insondables et terrifiants.

« *Tout est béance: l'égout et les bas-fonds, qui plongent dans la nuit de l'Enfer; le couvent, d'où les religieuses se précipitent dans la nuit de Dieu. Le monde des Misérables, c'est aussi l'abîme* ». ¹

Une même thématique unit l'idée de Victor Hugo, celle du roman et celle de l'eau, celle de "l'unité de l'eau", sinistre et informe:

« *La mer, c'est l'inexorable nuit sociale où la pénalité jette ses damnés. La mer, c'est l'immense misère* ». ²

(1) Victor Hugo : *Les Misérables* (1963) P315

(2) *Ibid.*

"A vau-l'eau", tel est le monde des Misérables. Les images d'écoulement dominant et avec elles celles de dégradation. Rien ne se crée, tout se perd. Comme la rêverie suit une pente, la misère pareillement suit une pente, qui mène d'un état pire à un état encore pire. la "chute" et la "descente" n'ont pas de fin. Tout est en proie à une sorte d'entropie négative et irréversible, qui affecte indistinctement les êtres et les choses. Le cas de Jean Valjean s'impose, bien sûr, immédiatement, mais que dire de Fantine, qui, après avoir perdu son amour; perd sa fille, ses cheveux, ses dents, son honneur, sa santé, sa vie? que dire de M. Mabeuf, que dire des Thénardier, dont "la gargotte de Montfermeil sombrait et s'engloutissait peu à peu, non dans l'abîme d'une banqueroute, mais dans le cloaque des petites dettes"¹.

Ainsi, pour soulager la misère, selon Hugo « dénonçons d'abord l'égoïsme social, répartissons plus justement les richesses, si ceux qui ont beaucoup ou même un peu dominaient à ceux qui n'ont rien, une solution serait déjà trouvée au problème de la misère... il y a toujours encore plus de misère en bas que de fraternité en haut, il faut bien quelque chose à ceux qui sont en bas, aux va-nu-pieds, aux misérables, pleurons-nous sur tous les innocents, sur ceux d'en bas comme sur ceux d'en haut ? »².

Victor Hugo déclare : « J'ai voté la fin du tyran », c'est-à-dire « la fin de la prostitution pour la femme, la fin de l'esclavage pour l'homme, la fin de la nuit pour l'enfant, en votant la république, j'ai voté cela, j'ai voté la fraternité, la concorde et l'aurore »³.

Ainsi, dans ce texte, Victor Hugo dénonce implicitement une bourgeoisie qui méconnaît la misère des classes populaires.

(1) Victor Hugo : *Les Misérables* (1963) P68

(2) Mahmoud Aref : *La pensée sociale et humaine de Victor Hugo dans son œuvre* (1979) P250

(3) Ibid.

"Représentez-vous des rues entières où palpite partout, sous toutes ses formes, la détresse la plus lamentable"¹.

Si cette exhortation a un sens, c'est bien une dénonciation implicite de l'écart qui existe entre classes supérieures et classes populaires, écart rendant impossible aux classes supérieures de se représenter la misère des classes populaires. Car cette misère, c'est la preuve que la société bourgeoise née de la Révolution Française et de la révolution industrielle ne profite pas à tout le monde. L'industrialisation a entraîné l'émergence d'une nouvelle misère, d'une misère liée au travail, là est l'élément nouveau.

En effet, alors que les préjugés de l'idéologie bourgeoise dominante expliquent la pauvreté par la paresse, la misère atroce du nouveau prolétariat est liée, comme le précise Victor Hugo, au travail.

"Et, au milieu de tout cela, le travail sans relâche, le travail acharné, pas assez d'heures de sommeil, le travail de l'homme, le travail de la femme, le travail de l'âge mûr, le travail de la vieillesse, le travail de l'enfance, le travail de l'infirmes"².

Selon Victor Hugo, le fait d'être, comme Jean Valjean, condamné à 19 ans de bague pour avoir volé un bout de pain, est une injustice peut-être encore plus cruelle que le fait qu'un ouvrier soit exploité pour des salaires de misère.

Victor Hugo dénonce cette misère en affirmant : « *L'apoplexie n'est plus à craindre mais la phtisie est là la phtisie sociale, s'appelle la misère* »³

(1) Victor Hugo : *Les Misérables* (1963) P438.

(2) et (3) *ibid*

La misère, voilà bien ce qui n'intéresse pas la bourgeoisie du dix-neuvième siècle, une bourgeoisie chez qui «l'appétit croissant favorise l'égoïsme et empêche de regarder la question sociale.

Contrairement à la bourgeoisie de son époque, Victor Hugo est obsédé par la "question sociale" et il fait dater cette obsession depuis 1828, c'est à dire du *Dernier Jour d'un condamné*, roman dans lequel il manifeste son opposition à la peine de mort.

En effet, c'est à travers sa contestation de la pénalité que Victor Hugo en est venu à découvrir la question sociale. Il s'est aperçu du fait que les condamnés appartenaient, dans leur très grande majorité, aux classes sociales les plus pauvres. Il a remarqué que les peines irréparables visaient à pallier à l'absence de politique visant à combattre les causes du crime par la lutte contre la misère.

Bien que Victor Hugo ait été fort préoccupé par la consternante question de la misère sociale, il a été constamment frappé bien plus par les conséquences catastrophiques de la misère, que par la misère elle-même.

Il utilise l'image de la nuit, qui accompagne la marche épique de Jean Valjean et tous les épisodes de son itinéraire romanesque, la nuit qui est présentée sous forme de multiples symboles, c'est l'image des « misères » qui accablent la condition des hommes, et particulièrement toutes ces victimes de la fatalité sociale.

Ce n'est pas sans intention que le romancier ne retient de tous les motifs du vol que celui de la faim, ce délit commis pour contenter la première de nos nécessités est puni sans pitié. Il coûte à Claude Gueux cinq ans à Clairvaux et à Jean Valjean dix-neuf ans au bagne, ce châtement

sans commune mesure avec la faute, a soulevé l'indignation de Victor Hugo, au point d'en faire la cause essentielle de la catastrophe sociale qui s'abat sur Jean Valjean. C'est là où Hugo fait un renversement de situation, il fait du délinquant, la victime et de la loi, le coupable.

Victor Hugo a voulu passionnément que tout ce chaos, que « toute cette misère fussent sauvés...rivalisons au contraire avec Dieu lui-même dans notre grande entreprise d'attaque sur le mal »¹. *Les Misérables* est cette œuvre consciente, ce refus de croire à une fatalité du mal.

En effet, l'auteur a voulu attirer notre attention et notre compassion sur certaines misères dont la société est responsable, à la difficulté pour un homme frappé par la loi de se réhabiliter. Comme Victor Hugo a eu l'occasion de côtoyer dans sa longue vie ces misérables dont il en parle si tristement, il a été confronté à connaître également la langue de véhicule de ces pauvres gens qui est l'argot.

- **Définition de l'argot :**

Dans toute l'œuvre de Victor Hugo, l'ensemble des armes discursives sont utilisées afin de décrire ce qu'est la misère, mais aussi lui donner vie. Ainsi, avec *Les Misérables*, Victor Hugo fut le premier romancier à introduire l'argot, langue des pauvres et des criminels dans la littérature française.

Déjà dans *Le Dernier jour d'un condamné*, écrit en 1829, le romancier fait parler l'argot aux prisonniers où il déclare : « *l'argot n'est pas seulement la langue du crime, elle est la langue de la misère qui engendre le crime. Supprimer la misère c'est humaniser la société* »².

(1) Victor Hugo : *Les Misérables* revue Europe Mars 1962

(2) Victor Hugo : *Le Dernier jour d'un condamné*...p320.

« L'argot est un phénomène littéraire et un résultat social, qu'est-ce que l'argot proprement dit ? l'argot est la langue de la misère »¹.

La dernière misère qui se révolte et qui se décide à entrer en lutte contre l'ensemble des faits heureux, lutte affreuse où tantôt rusée, tantôt violente, à la fois malsaine et féroce, elle attaque l'ordre social à coup d'épingle par le vice et à coup de massue par le crime, pour les besoins de cette lutte, la misère a inventé une langue de combat qui est l'argot.

Dans ce roman polyphonique, Victor Hugo ne raconte pas la misère, il la fait vivre à travers des lieux, des personnages et leur langue. Tous les langages sociaux sont convoqués, depuis le latin, la langue du couvent, jusqu'à celle du crime : l'argot, donnant à chaque personnage un « réalisme langagier ».

L'argot ne dit pas un gueux ; il dit un réguisé, qu'est-ce que le bagne ? un brasier de damnation, un enfer, le forçat s'appelle un fagot, le nom que les malfaiteurs donnent à la prison est, le collègue, tout un système pénitentiaire sort de ce mot.

Comme la langue des juristes, l'argot est d'abord un idiolecte, celui des voyous, des criminels, des prostituées, une langue faite pour ne pas être comprise, obligeant Victor Hugo à en donner la traduction, comme pour une phrase en latin.

Cette langue a sa syntaxe, son étymologie, son vocabulaire, son histoire. Il y a l'argot classique, celui du temple : « *icicaille* » et l'argot des faubourgs : « *icigo* ». Mais au-delà d'un idiolecte, l'argot est la langue de la misère.

(1) Victor Hugo : *Les Misérables* (1969) P380.

Il fait « tâche dans le texte, comme la misère fait tâche dans la société »¹.

Solutions proposées :

Voici un extrait des *Misérables* dans lequel Victor Hugo expose des réponses possibles à la question sociale.

Tous les problèmes que posaient les socialistes pouvaient être ramenés à deux problèmes principaux. Le premier problème : Produire la richesse. Le deuxième problème : Répartir cette richesse. Le premier problème contient la question du travail. Le deuxième contient la question du salaire.

Dans le premier problème, il s'agit de l'emploi des forces. Dans le second, il s'agit de la distribution des jouissances.

Du bon emploi des forces résulte la puissance publique. De la bonne distribution des jouissances résulte le bonheur individuel. Par bonne distribution, il faut entendre non distribution égale mais distribution équitable. La première égalité, c'est l'équité.

De ces deux choses combinées, puissance publique au dehors, bonheur individuel au dedans, résulte la prospérité sociale qui veut dire l'homme heureux, le citoyen libre et la nation grande. Presque tous les personnages des *Misérables* incarnent, malheureusement toujours de nos jours, l'exploitation de l'homme par l'homme. La postface de Victor Hugo est un appel à l'humanité pour qu'elle ne cesse d'œuvrer à des temps meilleurs.²

(1) Victor Hugo : *Les Misérables* (1969) P385.

(2) Claude Gély : *Les Misérables de Hugo* (1975) P68

Victor Hugo déclare: « Résolvez les deux problèmes, encouragez le riche et protégez le pauvre, supprimez la misère, mettez un terme à l'exploitation injuste du faible par le fort, mettez un frein à la jalousie inique de celui qui est en route contre celui qui est arrivé, ajustez mathématiquement et fraternellement le salaire au travail, mêlez l'enseignement gratuit et obligez à la croissance de l'enfance et faites de la science la base de la virilité, développez l'intelligence tout en occupant les bras, soyez à la fois un peuple puissant et une famille d'hommes heureux, démocratisez la propriété non en l'abolissant mais en l'universalisant... en deux mots, sachez produire la richesse et sachez la répartir, et vous serez digne de vous appeler la France »¹.

« la croissance intellectuelle et morale n'est pas moins indispensable que l'amélioration matérielle ; savoir est un viatique, penser est de première nécessité, la vérité est nourriture comme le froment, plaignons à l'égal des estomacs, les esprits qui ne mangent pas, s'il y a quelque chose de plus poignant qu'un corps agonissant faute de pain, c'est une âme qui meurt de la faim, de la lumière »².

Dans la préface des Misères, il déclara : « une société qui ne voudrait pas se laisser critiquer serait comme un malade qui ne voudrait pas se laisser guérir »³

La nécessité est « un monstre du vieux monde, la nécessité s'appelle fatalité. Or, la loi du progrès, c'est que les monstres disparaissent devant les anges et que la fatalité s'évanouisse devant la fraternité »⁴.

(1) Victor Hugo et Les Misérables, Revue Europe, Mars 1962

(2) Victor Hugo : Les Misérables (1963) P387

(3) Claude Gély : Les Misérables de Hugo (1975) P34

(4) Victor Hugo : Les Misérables (1963) P432

Victor Hugo, prophète inlassable de la fraternité rêvant la réconciliation universelle, les mythes du salut et de la pitié suprême.

8 – Le thème de la lumière :

Pendant tout ce temps d'élaboration a pris définitivement forme chez Victor Hugo, le grand thème de la lumière qui est le thème central, la clef de son œuvre, il éclate dans l'affrontement perpétuel des forces de la nuit et des forces du jour, des faces d'ombre et des faces de clarté, la grande antithèse du crime et de l'innocence, qui juxtapose et en même temps unit la laideur à la beauté, qui place la tendre jeunesse aux mains de la force brutale, la grande et belle imagerie de Hugo doit beaucoup à ce thème.

Si partout s'opposent la clarté et la nuit, c'est que Victor Hugo est de plus en plus fidèle à l'idée que toute la création s'élève par degrés vers la lumière, que tous les êtres montent attirés par le rayonnement de cette lumière. Si le poète plonge ses regards au fond du gouffre, c'est l'affreuse vision des étages inférieures de la création où luit « un affreux soleil noir ».

Dans *Les Misérables*, Victor Hugo se penche avec amour, avec passion sur le gouffre des Misères, qu'il a voulu sonder jusque dans ses bas-fonds, d'abord, d'attirance vers cette misère, mais surtout, dans un élan superbe de l'écrivain qui compose une œuvre de combat.

Victor Hugo livrait éloquemment les intentions morales et philosophiques qui l'ont guidé dans la création du roman, d'abord il a voulu montrer la misère dans une sorte de sublimation nécessaire à l'analyse et en ce sens, il se fait lui-même lumière, mais surtout il avance avec conviction une explication de la misère, qui fait apparaître des coïncidences étroites entre sa pensée et celle des philosophes des lumières au XVIIIème siècle.

Pour lui comme pour ces derniers, l'histoire humaine est la marche en avant de l'humanité qui s'arrache aux ténèbres de l'ignorance et de l'erreur, pour déboucher dans la lumière de la raison adulte, le passage de la raison inconsciente à la raison consciente. C'est selon ce schéma que Victor Hugo conçoit le progrès du monde et il a hérité des maîtres de la philosophie au XVIIIème siècle, sa foi profonde en l'avènement de la grande aurore.

Le soulagement de la misère revient à l'amour dont l'importance est capitale dans le roman. L'amour selon Hugo, c'est la grande lumière à laquelle tout être humain est condamné, la forme la plus sensible de ce besoin d'idéal qui est en tout homme « châtiment » et en même temps « récompense ».

Selon Victor Hugo, cette action de l'amour est la première étape dans le mouvement du salut et justement sur la plus belle incarnation de cette puissance d'attraction de la lumière- amour, capable d'arracher les êtres aux ténèbres du mal et repose tout le roman qui est l'odyssée morale de Jean Valjean, de sa montée des ténèbres vers la Lumière. Ainsi, en évoquant le thème de la lumière, Victor Hugo affirme : « *Tout cœur a sa perle, qui pour le cœur égout et pour le cœur océan, est la même : l'amour* »¹.

A ce point de l'analyse, nous arrivons au moment où la volonté de Hugo n'est pas seulement de soulager la misère mais de la faire éclater en la détruisant, ce qui coïncide avec la pensée des philosophes des lumières où la lumière qui a sauvé Jean Valjean et qui doit sauver tout ce qui peut

(1) Victor Hugo : *Les Misérables* (1963) P118

l'être, c'est celle de l'amour bien sûr, mais c'est aussi en même temps, celle de la connaissance de la raison et de l'intelligence.

Si jusqu'ici, nous avons essayé de montrer ce qu'est ce thème de la lumière qui est au centre de l'œuvre de Victor Hugo et plus spécialement dans *Les Misérables*, nous remarquons que la lumière dans ce roman, c'est surtout le peuple qu'elle éclaire, parce que c'est lui qui se trouve dans l'obscurité et que Hugo a senti que c'est avec lui que la grande aurore se lèvera.

« Qu'importe ? qu'est-ce que cela me fait qu'ils aillent pieds nus. Ils ne savent pas lire, tant pis, les abandonnez-vous pour cela ? leur ferez-vous de leur détresse une malédiction ? la lumière ne peut-elle pénétrer ces masses ? revenons à ce cri, lumière et obstinons-y, lumière ! lumière !...allez philosophes, enseignez, éclairez, allumez, pensez haut, courez joyeux au grand soleil... »¹.

C'est l'admirable dignité et la grandeur artistique de ce roman pour le peuple. *« La nuit a beau s'épaissir, l'étincelle persiste. Quelque descente que vous fassiez, il y a de la lumière. Lumière dans le mendiant, lumière dans le vagabond, lumière dans le voleur, lumière dans la fille des rues. Plus vous vous enfoncez bas, plus la lueur miraculeuse s'obstine »².*

Victor Hugo n'a pas fait un traité socialiste, il a fait une chose que nous savons par expérience beaucoup plus dangereuse...il a mis la réforme sociale dans le roman.

(1) Victor Hugo : *Les Misérables* (1963) P218.

(2) Ibid

9- Discours de Victor Hugo contre la misère :

Victor Hugo réclame aussi de l'Etat l'organisation de tout un système d'assistance publique pour venir en aide aux plus démunis. C'est le thème du Discours sur la misère qu'il prononce en 1849 devant l'Assemblée Nationale. Voici les circonstances de ce discours.

«Je ne suis pas, Messieurs, de ceux qui croient qu'on peut supprimer la souffrance en ce monde, la souffrance est une loi divine, mais je suis de ceux qui pensent et qui affirment qu'on peut détruire la misère. Remarquez-le bien, Messieurs, je ne dis pas diminuer, amoindrir, limiter, circonscrire, je dis détruire. La misère est une maladie du corps social comme la lèpre était une maladie du corps humain ; la misère peut disparaître comme la lèpre a disparu.

Détruire la misère ! Oui, cela est possible ! Les législateurs et les gouvernants doivent y songer sans cesse ; car, en pareille matière, tant que le possible n'est pas le fait, le devoir n'est pas rempli.

La misère, Messieurs, j'aborde ici le vif de la question, voulez-vous savoir où elle en est, la misère ? Voulez-vous savoir jusqu'où elle peut aller, jusqu'où elle va, je ne dis pas en Irlande, je ne dis pas au moyen-âge, je dis en France, je dis à Paris, et au temps où nous vivons ? Voulez-vous des faits ?

Mon Dieu, je n'hésite pas à les citer, ces faits. Ils sont tristes, mais nécessaires à révéler ; et tenez, s'il faut dire toute ma pensée, je voudrais qu'il sortît de cette assemblée, et au besoin j'en ferai la proposition formelle, une grande et solennelle enquête sur la situation vraie des classes laborieuses et souffrantes en France. Je voudrais que tous les faits éclatassent au grand jour. Comment veut-on guérir le mal si l'on ne sonde pas les plaies ?

Voici donc ces faits :

Il y a dans Paris, dans ces faubourgs de Paris que le vent de l'émeute soulevait naguère si aisément, il y a des rues, des maisons, des cloaques, où des familles, des familles entières, vivent pêle-mêle, hommes, femmes, jeunes filles, enfants, n'ayant pour lits, n'ayant pour couvertures, j'ai presque dit pour vêtements, que des monceaux infects de chiffons en fermentation, ramassés dans la fange du coin des bornes, espèce de fumier des villes, où des créatures humaines s'enfouissent toutes vivantes pour échapper au froid de l'hiver. Voilà un fait. En voici d'autres : Ces jours derniers, un homme, mon Dieu, un malheureux homme de lettres, car la misère n'épargne pas plus les professions libérales que les professions manuelles, un malheureux homme est mort de faim, mort de faim à la lettre, et l'on a constaté après sa mort qu'il n'avait pas mangé depuis six jours. Voulez-vous quelque chose de plus douloureux encore ? Le mois passé, pendant la recrudescence du choléra, on a trouvé une mère et ses quatre enfants qui cherchaient leur nourriture dans les débris immondes et pestilentiels des charniers de Montfaucon!

Eh bien, messieurs, je dis que ce sont là des choses qui ne doivent pas être ; je dis que la société doit dépenser toute sa force, toute sa sollicitude, toute son intelligence, toute sa volonté, pour que de telles choses ne soient pas ! Je dis que de tels faits, dans un pays civilisé, engagent la conscience de la société toute entière ; que je m'en sens, moi qui parle, complice et solidaire, et que de tels faits ne sont pas seulement des torts envers l'homme, que ce sont des crimes envers Dieu !

Voilà pourquoi je suis pénétré, voilà pourquoi je voudrais pénétrer tous ceux qui m'écoutent de la haute importance de la proposition qui vous est soumise. Ce n'est qu'un premier pas, mais il est décisif. Je voudrais que cette assemblée, majorité et minorité, n'importe, je ne connais pas, moi de majorité et de minorité en de telles questions ; je voudrais que cette assemblée n'eût qu'une seule âme pour marcher à ce grand but, à ce but magnifique, à ce but sublime, l'abolition de la misère!

Et, messieurs, je ne m'adresse pas seulement à votre générosité, je m'adresse à ce qu'il y a de plus sérieux dans le sentiment politique d'une assemblée de législateurs ! Et à ce sujet, un dernier mot : je terminerai là.

Messieurs, comme je vous le disais tout à l'heure, vous venez avec le concours de la garde nationale, de l'armée et de toutes les forces vives du pays, vous venez de raffermir l'Etat ébranlé encore une fois. Vous n'avez reculé devant aucun péril, vous n'avez hésité devant aucun devoir. Vous avez sauvé la société régulière, le gouvernement légal, les institutions, la paix publique, la civilisation même. Vous avez fait une chose considérable... Eh bien ! Vous n'avez rien fait !

Vous n'avez rien fait, j'insiste sur ce point, tant que l'ordre matériel raffermi n'a point pour base l'ordre moral consolidé ! Vous n'avez rien fait tant que le peuple souffre ! Vous n'avez rien fait tant qu'il y a au-dessous de vous une partie du peuple qui désespère ! Vous n'avez rien fait, tant que ceux qui sont dans la force de l'âge et qui travaillent peuvent être sans pain ! tant que ceux qui sont vieux et ont travaillé peuvent être sans asile ! tant que l'usure dévore nos campagnes, tant qu'on meurt de faim dans nos villes tant qu'il n'y a pas des lois fraternelles, des lois évangéliques qui viennent de toutes parts en aide aux pauvres familles honnêtes, aux bons paysans, aux bons ouvriers, aux gens de cœur ! Vous n'avez rien fait, tant que l'esprit de révolution a pour auxiliaire la souffrance publique ! Vous n'avez rien fait, rien fait, tant que dans cette œuvre de destruction et de ténèbres, qui se continue souterrainement, l'homme méchant a pour collaborateur fatal l'homme malheureux ! »

Les Misérables est donc un livre de charité, un étourdissant rappel à l'ordre d'une société trop amoureuse d'elle-même et trop peu soucieuse de l'immortelle loi de fraternité ; un plaidoyer pour les misérables- ceux qui souffrent de la misère et que la misère déshonore- proféré par la bouche la

plus éloquente de son temps. Ainsi, comme l'a évoqué Victor Hugo : « *les livres de cette nature ne sont jamais inutiles* »¹.

Bien des années avaient passé et le jeune lecteur des *Misérables* avait dû apprendre dans la vie à confronter la réalité avec le roman.

L'épopée a pu être fondue dans le drame et « *le résultat est cette merveilleuse nouveauté littéraire qui est en même temps une puissance sociale, le roman, l'épique, le lyrique et le dramatique amalgamés ; le roman est ce bronze...* »².

¹ Robert Ricatte, sur *Les Misérables*, Août 1961 P120.

² Victor Hugo ; William Shakespeare P28.



CONCLUSION

Conclusion :

Nous voilà arrivé au terme de notre étude et il est temps d'en tirer la conclusion.

Victor Hugo estime que la société a pour responsabilité d'établir un système équitable qui favorise le plus grand nombre possible de citoyens afin de fournir les outils nécessaires à leur survie. Il reconnaît que la répartition inégale des biens se trouve à l'origine de la hiérarchie sociale, mais se rend compte qu'il faut aussi développer l'esprit de l'individu ; une meilleure distribution des ressources s'acquerra grâce à une éducation universelle.

Aref explique dans son ouvrage que selon Victor Hugo, la société est en grande partie responsable de la faute des criminels, car elle les a privés non seulement de la nourriture du corps qu'est le pain, mais encore celle de l'esprit voire l'instruction.

Ainsi, Hugo écrira dans *Les Misérables* que ceux qui ignorent, il faut leur enseigner le plus de choses que nous pourrons, que la société est coupable de ne pas donner l'instruction gratuite et que le coupable n'est pas celui qui fait la faute, mais celui qui fait l'ombre.

Si on ne présente aucune alternative à la voie du délit, le fléau social du crime se perpétuera puisque le réel abîme de la misère est le gouffre fait de l'ignorance jointe à la pauvreté, ce gouffre de l'ignorance devient le Mal.

L'auteur lance un appel aux dirigeants, les sommant de repenser le code pénal et de mettre en place un meilleur système éducatif. Hugo déclare qu'il faut cultiver la tête de l'homme du peuple, au lieu de la couper.

C'est ainsi que le manque d'éducation ou de travail conduit l'homme, comme par fatalité au vol et la femme à la prostitution. Ces exemples sont admirablement illustrés par l'histoire de Jean Valjean, de Claude Gueux et par celle de Fantine.

Pour remédier au crime et à la déchéance morale, il n'y a selon Hugo qu'une solution, c'est de faire disparaître l'ignorance et la faim en donnant à l'homme comme à la femme, la nourriture de l'esprit et la nourriture du corps, d'où l'importance prépondérante qu'il accorde à la première des solutions sociales : l'éducation.

Selon lui, la première façon d'attaquer le mal social consiste à donner aux individus l'occasion de travailler et la possibilité d'apprendre. Il insiste sur le fait qu'il vaudrait mieux extirper la maladie sociale que la soigner. Ainsi, la cause profonde de cette maladie sociale réside dans la mauvaise organisation de la société.

Malgré l'importance qu'il attribuait aux préoccupations sociales, Victor Hugo mettait les questions humaines au-dessus de toutes les autres.

Dans ce cadre des valeurs universelles, nous avons relevé la priorité que l'écrivain donne au général sur le particulier et au moral sur le social. Il montre dans *Les Misérables* qu'aucun

progrès social, donc collectif, n'est possible sans progrès moral, donc individuel.

En ce qui concerne le point de vue de Hugo sur la peine de mort, notre étude a prouvé que Hugo est absolument contre l'exécution capitale dans tous les cas, quelque soit par préméditation ou par besoin.

L'auteur conclut que pour combattre le crime, il faut supprimer la misère et subvenir aux besoins des couches marginalisées. Pour cela, le but de Hugo est de diminuer le nombre des ténébreux et d'augmenter le nombre des lumineux, c'est la raison pour laquelle nous crions : enseignement, science, apprendre à lire, c'est allumer du feu.

Victor Hugo pense qu'afin de pouvoir accéder au progrès social, il faut donner à chaque individu la possibilité de s'épanouir spirituellement. Selon lui, l'intelligence seule ne suffit pas, il faut l'équilibre avec la religion. Hugo refuse absolument qu'on se réfère à un au delà : le salut doit être ici-bas pour tous.

Même si tous les problèmes ne sont pas résolus dans l'immédiat, la croyance religieuse sera un rappel de l'avènement d'une société meilleure à l'adresse du peuple. L'espoir atténuera ainsi la misère physique et mentale de la société. La religion incarne également les valeurs de l'auteur ; la pitié, la compassion et le pardon.

Comme nous l'avons déjà montré, l'esprit humanitaire de Hugo et la compassion qu'il éprouve pour les marginalisés forment le fil conducteur de ses œuvres. Pourtant, de livre en livre, il modifie toujours la portée de sa critique.

Dans *Le Dernier jour d'un condamné*, Victor Hugo a suscité la révolte, en montrant l'inhumanité de la société et la pitié du lecteur à travers le récit intérieur d'un homme devant la mort qui l'attend. Dans *Claude Gueux*, il lutte à la revendication de justice en faveur du peuple, afin de supprimer cette « amputation barbare » qu'est la peine de mort, il déclare que le plus grand danger est l'ignorance, car c'est d'elle que naissent les délits.

Détruisez la cave Ignorance, vous détruirez la taupe crime. C'est en ces termes que Victor Hugo déclare lors d'un discours. A partir de cette analyse, il serait intéressant de montrer l'importance de la thématique hugolienne à une échelle plus large et de retracer les liens qui se tissent non seulement entre ses romans, mais aussi avec ceux d'autres écrivains.

L'importance de l'œuvre de Victor Hugo est toujours aussi actuelle car sa vision sociale n'a pas perdu sa valeur au fil des siècles. L'auteur fait partie d'une lignée de penseurs qui ont valorisé les mêmes principes de justice que lui. La voie sociale que Hugo a suivie a donc pris naissance au cours du siècle des Lumières, et se poursuit encore aujourd'hui.

Victor Hugo a réussi à faire le lien entre le dix-huitième siècle et le vingtième siècle en s'inspirant des philosophes qui l'ont précédé et en inspirant les écrivains qui lui ont succédé.

Un siècle plus tard, Jean Paul Sartre reconnaît avec admiration et envie que Victor Hugo a été le seul écrivain français capable d'atteindre les masses et de défendre la classe ouvrière.

Victor Hugo, qui a abordé le sujet de la peine capitale dans presque tous ses romans, finit par influencer ses contemporains ; Dostoïevski, en est un exemple. Dans *l'Idiot*, il dénonce l'horreur de la peine capitale et la déshumanisation de l'individu. Pourtant, les commentaires sur la peine de mort ne se limitent pas aux auteurs du dix-neuvième siècle, ce thème est repris dans les œuvres les plus modernes telles que *Réflexions sur la peine capitale* (1957) de Arthur Koestler et Albert Camus ainsi que la nouvelle, *Le mur* (1939) de Jean Paul Sartre. Ces écrivains avaient tous le désir d'engendrer des réformes judiciaires.

La question de la justice sociale est un autre thème important que les philosophes ont développé au cours du dix-huitième siècle ; nous pensons à Voltaire et à son *Traité sur la tolérance*, où il défend la 'célèbre' famille Calas.

Au dix-neuvième siècle, Zola poursuit la défense des opprimés dans son article « J'accuse » où il défend Dreyfus injustement accusé de trahison.

En somme, Hugo a puisé son inspiration chez quelques uns de ses prédécesseurs et a aussi été un modèle pour les écrivains de son époque et pour ceux qui l'ont suivi, il a réussi à imprégner la littérature française de son message universel et intemporel, il s'est également distingué par sa compassion pour les victimes de la société, livrant un combat au nom de ceux que la société appelle les criminels et les misérables.

Les injustices sociales ont marqué Victor Hugo dès son plus jeune âge, dans tous ses romans reviennent des thèmes tels que le souci de la justice, la critique du système pénal et de l'organisation sociale.

Les thèmes 'actuels' et 'modernes' de Hugo peuvent facilement s'insérer dans le contexte moderne c'est-à-dire d'actualité; son plaidoyer pour la grâce des prisonniers dans *Le Dernier jour d'un condamné*, son appel pour le droit au travail et à l'éducation dans *Claude Gueux*, et enfin son cri contre l'injustice sociale et sa lutte contre la misère dans *Les Misérables*.

La voix sociale inexpérimentée mais inébranlable qui se fait entendre dans les premiers romans de Hugo, finit par acquérir une telle force qu'on en discerne encore les échos.

Sa pensée sociale évolue alors et s'étend jusqu'à embrasser toutes les questions qui touchent directement ou indirectement au progrès : prolétariat, salaire, éducation, pénalité, prostitution, sort de la femme, richesse, misère, production, répartition, consommation, etc.

En effet, nés chez un jeune homme ayant l'instinct de justice, ces thèmes sont d'autant plus convaincants et d'actualité.

En raison de l'immense envergure que Victor Hugo donne aux notions de « social » et d' « humain », nous pourrions dire que toute morale est aussi sociale.

Enfin, nous ne prétendons nullement avoir épuisé dans notre étude toutes les idées de l'écrivain se rapportant au sujet et encore moins toutes les ressources de son art de romancier.

Nous espérons par ce travail favoriser une meilleure compréhension de cette pensée qui n'a cessé de s'élargir et de s'approfondir avec les années.



BIBLIOGRAPHIE

2- Etudes et articles sur Victor Hugo :

- AREF Mahmoud, la pensée sociale et humaine de Victor Hugo dans son œuvre, librairie Slaktine, Genève 1979.
- BARRERE J.B, Victor Hugo, connaissance des lettres, Hatier, Paris 1967.
- BELLESORT André, Victor Hugo, Essai sur son œuvre, Librairie académique Perrin, 1930.
- BROMBERT Victor , prison de la pensée ; le condamné de Hugo, article publié dans l'arc, n°57, 1974.
- BROMBERT Victor, Victor Hugo et le roman visionnaire, Presses universitaires de France, Paris, 1985.
- GUILLEMIN Henri , Victor Hugo par lui-même, seuil, 1951.
- GELY Claude , Les Misérables de Hugo, Hachette, Paris 1975.
- HALSALL, Victor Hugo et l'art de convaincre, collection l'univers des discours, Paris 1995.
- LE BRETON André, La jeunesse de Victor Hugo, Librairie Hachette, Paris, 1928.
- RAYMOND Jean , Ecrits de Victor Hugo sur la peine de mort, éditions Actes/Sud, Paris 1979.
- RICATTE Robert , sur les misérables, le moraliste et ses personnages, article paru dans le mercure de France, mai-août 1961.
- ROUSSELOT Jean, Le roman de Victor Hugo, éditions du sud, Paris, 1961.
- SAVEY-CASSARD Paul, le crime et la peine dans l'œuvre de Victor Hugo, presses universitaire de France, 1956.
- SIMAÏKA Raouf, L'inspiration épique dans les romans de Victor Hugo, librairie Droz, Genève 1962.

- SOUCHON Paul , autour de ruy Blas, lettres inédites de Victor Hugo, Albin Michel, Paris 1939.
- Victor Hugo : Les misérables, revue Europe, Février-mars 1962.
- UBERSFELD Anne , le roi et le bouffon, librairie José Corti, Paris 2001.

3- Ouvrages généraux:

- ANDRE Alain / NONY Danièle , Littérature Française, histoire et anthologie, Hatier, Paris, 1987.
- BECCARIA Cesare, On crimes and punishments, 1963
- BECCARIA Cesare, Des délits et des peines, librairie Droz, Genève 1965.
- CAMUS Albert / KOESTLER Arthur, réflexions sur la peine capitale, Calmann Lévy, Paris 1957.
- CASTEX Pierre et SURER Paul , manuel des études littéraires françaises, XVIII et XIX siècle, Hachette, Paris 1949.
- DECOTTE GEORGES / DUBOSCLARD Joel , XIX siècle itinéraires littéraires, Hatier, Paris 1957.
- HORVILLE Robert, Anthologie de la littérature française XIX siècle, Larousse, Paris, 1994.
- LAGARDE André et MICHARD Laurent, les grands auteurs français du programme, XIX siècle, Bordas, Paris 1966.
- LUCKAS Georges, Le roman historique, éditions Payot, Paris 1965.
- MORNET Daniel , histoire de la littérature et de la pensée française, Larousse, Paris 1924.
- RAIMOND Michel, le roman depuis la Révolution, Armand colin, Paris 1981.

- Jean Jacques Rousseau, du contrat social, avec une introduction et un commentaire par Maurice Halbwachs, éditions Montaigne, Paris 1943.
- THIBAHDET Albert, histoire de la littérature française de 1879 à nos jours, Stoch, Paris 1936.

4- Usuels :

- Dictionnaire de littérature de langue française, Jean Paul de Beaumarchais, Daniel Couty, Bordas, Paris 1984.
- Dictionnaire des personnages littéraires et dramatiques de tous les temps, Laffont- Bompiani, Robert Laffont, Paris 1957.
- Dictionnaire électronique des œuvres littéraires de langue française, Jean Pierre de Beaumarchais, Daniel Couty, Bordas, 2000.
- Dictionnaire illustré Hachette, Paris 2005.
- Encyclopédie Encarta 2005.

TABLE DES MATIÈRES

▪ Remerciements.	1
▪ Introduction	1
▪ <u>Partie I</u> : Victor Hugo : L'homme et l'œuvre	
- Premier chapitre : L'homme	
1- Enfance et jeunesse.....	7
2- Son caractère	9
3- L'exil.....	11
4- La pensée de Victor Hugo.....	13
A- La pensée politique.....	13
B- La pensée sociale.....	16
C- La pensée morale.....	17
5- Le génie de Victor Hugo.....	19
6- Victor Hugo et le XVIIIe siècle.....	21
- La notion du bien et du mal.....	25
- Deuxième chapitre: L'œuvre.	
1- Apprentissage littéraire et débuts dans la vie.....	27
2- La poésie.....	28
3- Les romans de jeunesse.....	33
4- Le théâtre.....	34
5- Les derniers romans.....	36
6- L'action de Victor Hugo dans l'œuvre romanesque.....	37
▪ <u>Partie II</u> : La question de la peine capitale	
Premier chapitre : <i>Le Dernier jour d'un condamné</i>	
1- Un roman manifeste.....	42
2- Résumé de l'intrigue.....	44
3- Les influences.....	45
4- Roman autobiographique ?.....	47
5- La technique narrative.....	50
6- La perpétuation de la peine capitale.....	54
7- Le rôle du condamné.....	55

8- La prison et ses employés.....	58
9- L'écriture.....	61
10- Le théâtre.....	62



- Deuxième chapitre : *Claude Gueux*.

1- La genèse.....	65
2- Le résumé de l'intrigue.....	69
3- Le rôle de Claude Gueux.....	69
4- La révolte.....	73
5- La prison.....	75
6- L'injustice sociale.....	76
7- L'affirmation de Victor Hugo.....	79
8- Discours de Victor Hugo contre la peine de mort.....	83

▪ Partie III : La misère sociale

1- La genèse des <i>Misérables</i>	86
2- Résumé du roman.....	89
3- Victor Hugo et <i>Les Misérables</i>	91
4- Témoignage historique dans <i>Les Misérables</i>	92
5- Témoignage social.....	94
6- Les caractéristiques des personnages.....	96
• Jean Valjean : le forçat.....	97
• Marius : l'ange gardien.....	100
• La prostitution de Fantine.....	102
• Cosette : l'enfant abandonnée.....	104
• Eponine : la misérable.....	105
• Javert.....	107
• L'exemplaire, l'évêque Myriel.....	108
• Gavroche : le gamin de Paris.....	109
7- La dénonciation de la misère.....	111
• Définition de l'argot.....	115
• Solutions proposées.....	117
8- Le thème de la lumière.....	119
9- Discours de Victor Hugo contre la misère.....	122
▪ Conclusion	126
▪ Bibliographie	133
▪ Table des matières	137

Résumé :

Ce mémoire est une analyse sur la pensée sociale et morale de Victor Hugo. Ainsi, nous avons montré l'évolution de sa pensée à travers ses deux récits de jeunesse -Le Dernier jour d'un condamné et Claude Gueux- qui traitent la question de la peine capitale et le roman qui paraîtra à l'âge adulte- Les Misérables- traitant la question de la misère sociale.

Mots-clés :

La pensée sociale - la pensée morale - l'évolution - la peine capitale - la misère sociale.

ملخص:

هذه المذكرة عبارة عن تحليل الفكر الاجتماعي و الأخلاقي عند فيكتور هيجو لنعرض التطورات الفكرية من خلال روايتين في صباه " آخر يوم لمحكوم عليه " كلود غويو " تعرض فيها لقضية حكم الإعدام و الرواية التي اشتهر بها في سن الرشد " أنبؤساء " والتي عالج من خلالها موضوع البؤس الاجتماعي .

الكلمات المفتاحية

الفكر الاجتماعي- الفكر الأخلاقي- التطور الفكري- حكم الإعدام- البؤس الاجتماعي.

Abstract :

This thesis is an analysis on Victor Hugo's social and moral thought. Thus, we have shown the evolution of his thinking two stories of his youth- The last day of a condemned and Claude Gueux- which deal the question of capital punishments and the novel will come out at the adult age -The miserable-dealing the question of social misery.

Keywords

Social thought -moral thought -the evolution of thought -capital punishments - social misery.

